

Séгур

La femme jalouse



DELBUSSO
ÉDITEUR

La femme jalouse

Joseph-Alexandre de Ségur

La femme jalouse

*Édition présentée et commentée
par Flora Amann et Benoît Melançon*

DEL BUSSO

En couverture : Charles Ange Boily, «Funeste effet de la jalousie»,
gravure, deuxième moitié du XVIII^e siècle / début du XIX^e siècle,
180 mm × 114 mm, Rijksmuseum (Amsterdam)

Distribution au Canada : Socadis
www.delbussoediteur.ca
Diffusion en France : Tothèmes Diffusion

© Del Busso Éditeur 2015

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-923792-63-7
ISBN (EPUB) 978-2-923792-64-4
Imprimé au Canada

Introduction

La femme jalouse paraît anonymement à Paris en 1790, « Chez Henry, Libraire, rue Taranne, Fauxbourg St. Germain ». Ce roman épistolaire du vicomte Joseph-Alexandre de Ségur ne connaît guère de succès à sa parution. Un périodique contemporain, la *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, cite une femme qui l'a lu : « si M. de Ségur aime à faire des romans, je lui conseille plutôt d'en être le héros que l'auteur ». La postérité ne sera pas plus tendre, qui ne cessera de comparer ce roman aux *Liaisons dangereuses* de Laclos, au bénéfice de ce dernier. *La femme jalouse* mérite pourtant mieux.

Ségur le cadet

Le marquis Philippe-Henri de Ségur joue un rôle historique considérable au Siècle des lumières : ministre de la Guerre à la veille de la Révolution (1780-1787), il sera fait maréchal de France. Son fils aîné, le comte Louis-Philippe de Ségur, mène une brillante carrière avant la Révolution (il est ambassadeur de France en Russie), puis sous Napoléon, dont il met notamment en scène le couronnement. Cela lui vaudra le surnom de « Ségur le cérémonieux ». Son frère, Joseph-Alexandre de Ségur, le vicomte, le deuxième fils du marquis, l'auteur de *La femme jalouse*, naît en 1757 ; il se désignera lui-même comme « Ségur sans cérémonie ». Militaire tel son père et son frère,

il se consacre surtout aux plaisirs. Pour son biographe, Gabriel de Broglie, le vicomte de Ségur est un homme « à la mode », un homme à femmes et un homme d'esprit : « La jouissance était sa seule règle et la gaieté sa véritable morale. » Ses milieux naturels étaient la cour, le salon et la scène, son activité de prédilection, la conversation. Il aurait été « léger », « séducteur », « sémillant », « fantaisiste », « insaisissable ».

Ces traits, la salonnière Sophie Gay les prisait chez Ségur, ainsi qu'elle le note dans ses *Salons célèbres* :

rien n'égalait la gaieté franche avec laquelle le vicomte de Ségur se sacrifiait à une bonne plaisanterie. Il avait, comme un autre, sa part de ridicules ; mais il les connaissait, les choyait, les aimait et les faisait aimer, car ils étaient amusants.

Elle y rapporte aussi quelques bons mots de son hôte.

Ce « roué passé maître en intrigues et en libertinage », toujours selon le portrait de Gabriel de Broglie, était aussi un homme de lettres, un de ces polygraphes comme il en existait tant au XVIII^e siècle, ne rechignant jamais à livrer des textes de circonstance, qu'il rédige seul ou en collaboration. On lui doit des chansons, des poèmes, des textes journalistiques, un *Essai sur les moyens de plaire en amour* (1797). Il est très actif sur les scènes de théâtre, pour lesquelles il signe des proverbes, des comédies, des drames, des vaudevilles, un oratorio (sur une musique de Haydn) et des livrets d'opéra (*Roméo et Juliette*, 1793, sur une musique de Steibelt). Son registre est le plus souvent léger, malgré quelques écrits plus sombres, par exemple un récit carcéral, *Ma prison depuis le 23 vendémiaire jusqu'au 10 thermidor* (1795) : cet homme d'ordre qu'était Ségur a en effet été enfermé sous la Révolution ; il

échappera à l'Émigration, voire à la guillotine, grâce à des relations amicales.

Trois de ses livres ont particulièrement attiré l'attention. La *Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux, et Mme de Maintenon* (1789) annonce, par sa forme et par sa thématique, le roman qui paraîtra l'année suivante : « Quelque chose qui arrive, ou je perdrai tous mes droits sur votre cœur, ou personne n'en aura. » Un traité de 1803, *Les femmes, présente en trois tomes leur condition et leur influence dans l'ordre social chez différents peuples anciens et modernes* ; il est souvent réédité sous la Restauration et il a été traduit en anglais. Les *Mémoires* de Besenval, dont Ségur est l'éditeur (4 vol., 1805-1807), sont intéressants à deux titres. D'une part, ils font scandale au moment de leur parution, la famille de Besenval (1721-1791) n'ayant pas été associée à l'entreprise et le déplorant publiquement, et mettant en doute leur authenticité. D'autre part, selon une rumeur persistante, que reprend à son compte Gabriel de Broglie, Joseph-Alexandre aurait été le fils naturel de Besenval.

Quand il meurt, en 1805, le vicomte de Ségur laisse bien plus le souvenir d'un mondain que d'un homme de lettres. L'éditeur anonyme de ses *Œuvres diverses*, en 1819, peut ainsi en écrire : « Ce sont moins des ouvrages de littérature et de morale, que les conversations d'un homme de beaucoup d'esprit. »

Un disciple de Laclos ?

Les rares critiques à s'être intéressés à *La femme jalouse* sont unanimes : c'est du sous-Laclos. Gabriel de Broglie parle d'« imitation un peu pâle ». Pour André et Yvette Delmas (1964), « la baronne de Versac et le marquis de Sénanges ne sont que de pâles répliques du couple Valmont-Merteuil ». Yunsoo Lee, dans sa thèse (2011), écrit qu'« on trouve divers emprunts aux *Liaisons dangereuses* dans *La femme jalouse* ». Laurent Versini (1968), Valérie Van Crugten-André (1997) et Lucia Omacini (2003) ne disent guère autre chose.

Il y a deux façons d'expliquer cette parenté partout postulée.

La première est biographique. Lui-même reconnu pour son libertinage, le vicomte de Ségur était également un ami de Laclos. *La femme jalouse* aurait été inspirée par les aventures galantes du vicomte et par sa fréquentation de l'écrivain. C'est la position de Gabriel de Broglie : Ségur « vécut, cela n'est pas douteux, comme un personnage de Laclos ».

La seconde explication tient à des ressemblances sur le plan de la forme du roman et des personnages représentés. Comme *Les liaisons dangereuses*, *La femme jalouse* est un roman épistolaire polyphonique — on y lit les lettres de toute une société — qui s'ouvre par une épître dédicatoire et un avertissement dans lesquels le rôle de l'éditeur de ce recueil de lettres, données pour réelles, est minimisé : « *je n'ai d'autre mérite que de l'avoir mis en ordre pour le publier* ». Par ailleurs, on prétend qu'il serait possible de dresser des comparaisons systématiques entre les personnages des deux univers romanesques. Pour postuler pareils parallélismes, il faut avoir lu le roman de Ségur bien rapidement.

L'engrenage de la jalousie

Sans doute est-ce parce que *La femme jalouse* a vécu dans l'ombre des *Liaisons dangereuses* qu'elle n'a pas eu leur rayonnement. Fondés l'un et l'autre sur un couple central autour duquel se répartissent les autres personnages, les deux romans proposent pourtant des configurations bien différentes. Leur double réception a son paradoxe, car la baronne de Versac, cette « femme indomptable » (lettre XXXIII), que l'on rapproche si souvent de la Merteuil imaginée par Laclos, est précisément le personnage le plus original du roman. Elle donnait sans doute prise à la comparaison : comme la Merteuil, elle est manipulatrice et despotique ; comme la Merteuil, elle finira défigurée par ses propres vices ; comme la Merteuil, elle s'oppose à un personnage féminin vertueux, la vulnérable vicomtesse ; comme la Merteuil, elle détient les secrets de la rhétorique militaro-épistolaire. Le duo qu'elle compose avec le marquis et le mentorat libertin qu'ils exercent sur des personnages sincères et naïfs (la vicomtesse et le chevalier) réveillent aussi des souvenirs de lecture ; du jeu des ressemblances à l'idée réductrice d'une filiation, il n'y avait qu'un pas.

Comparer ce roman aux *Liaisons dangereuses*, c'est l'affadir et occulter ce qui fait sa singularité : à la différence de la marquise de Merteuil, l'héroïne inventée par Ségur n'est pas jalouse par circonstance mais par tempérament. Le marquis lui reste fidèle, bien que ce soit davantage par calcul que par amour. Il aura beau s'épuiser en avertissements, en explications et en reproches, rien ne pourra arrêter le « plus mortel ennemi » de la baronne de Versac (lettre XVII) : sa jalousie

destructrice. Si sa rhétorique militaire rappelle celle de la Merteuil, la façon dont la jalousie immotivée de la baronne se mue en rage l'inscrit dans une longue lignée d'héroïnes furieuses que les tragédies du siècle précédent prisaient. Elle leur emprunte leur véhémence, et même quelques citations. Ses correspondants lui renvoient cette image de personnage tragique en l'appelant « barbare » (lettre LXXXVII) ou en entrant à l'occasion dans son jeu en commençant leurs lettres par un « Oui... » tout racinien. Le style de la vicomtesse et de la marquise, lui, emprunte au Grand Siècle les considérations des moralistes sur la souffrance inhérente à l'amour. « Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination [...] vous êtes sur le bord du précipice, il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir » : par la bouche de la marquise, c'est parfois la mère de la princesse de Clèves qui parle.

On cherchera en vain l'arrière-plan mondain ou le fond historique : c'est une autre caractéristique de *La femme jalouse* que de se passer du tableau de mœurs qui sert habituellement de contrepoint aux passions cachées. Le roman est un huis clos épistolaire : il s'ouvre au château de Sancy dans une atmosphère de clausturation et se referme, à peine cinq mois plus tard, le jour de Noël, dans une petite maison du bois de Vincennes. Le couvent, la maison de la vicomtesse, l'opéra, un boudoir, deux cafés n'ont d'existence que par les distances qui les séparent et qui exacerbent parfois le sentiment d'urgence en allongeant le temps entre l'envoi d'une lettre et sa réception, sauf dans les dernières pages, où le temps s'accélère, dénouement rocambolique oblige. Ce décor restreint sert la concentration psychologique du

roman : le monde qui entoure les personnages, l'« opinion publique » si chère à la marquise (lettre LXXX), n'apparaît que de façon allusive, sous forme de mise en garde contre le scandale, la calomnie, la médisance ou la rumeur ; il existe juste assez pour que la loi du bien-paraître fasse planer une menace supplémentaire sur les personnages. C'est aussi l'isolement qui déterminera la frénésie épistolaire des personnages : l'ennui et le désœuvrement sont au cœur de la première lettre du roman. L'aspiration à un bonheur qui serait aussi la tranquillité s'y exprime, sur laquelle reposera le procès que le marquis fait à sa maîtresse jalouse : « À quoi sert de posséder, lorsqu'on ne sait pas jouir ? »

C'est bien parce que la jalousie de la baronne est sans objet qu'elle est sans remède. Ses origines se trouvent dans un passé d'épouse malheureuse que le marquis relate dans la lettre XXIV : la fureur de la baronne est le produit de violences conjugales et son amour possessif pour le marquis est le résultat de l'exclusion sociale par laquelle la société lui a fait payer leur relation. La peinture du tempérament despotique du baron amène le marquis à écrire une phrase programmatique pour l'intrigue du roman : « la jalousie d'un tyran sert presque toujours les projets de l'amour » (lettre XXIV).

À cet amour-jalousie répond dans le roman un amour-sacrifice. C'est par lui que le marquis est enchaîné à la baronne : « S'il oublie les sacrifices qui doivent à jamais m'assurer ses soins, je saurai les lui rappeler » (lettre III). En précisant la nature de leur lien amoureux, la baronne met en place une idée qui oriente toute l'intrigue, idée qu'on retrouve chez des contemporains de Ségur. En 1772, Claude-Joseph

Dorat avait mis en scène dans *Les sacrifices de l'amour* une héroïne avec laquelle le marquis de Senanges partage son nom et son fardeau. Sacrifiée par son père qui l'a mariée de force, puis par son mari qui lui inflige sa jalousie, elle ne conçoit l'amour que comme un renoncement douloureux : « La perte de l'honneur, celle du repos, & peut-être, un jour, l'abandon de l'objet auquel on a tout sacrifié ; voilà le sort des infortunées, qui paient, d'un siècle de peines, quelques instants de bonheur », écrit-elle dans la vingt-septième lettre du roman. Elle connaîtra cependant un sort plus heureux que celui du personnage de Ségur. Son amant, qui entend lui sacrifier « tout le bonheur de sa vie » (lettre II), lui évitera un sort tragique par sa constance à toute épreuve : « toutes les fois qu'il ne s'agira que de moi, vous êtes bien sûre du sacrifice » (lettre LXIV). Le dénouement qui réunit les deux amants en les délivrant du mari de la vicomtesse de Senanges et de sa jalousie évoque le passé heureux de la baronne de Versac et du marquis de Senanges.

Dans *La femme jalouse*, si les sacrifices des uns et des autres n'ont pas les effets escomptés, c'est que les personnages — à l'exception de la marquise — s'aveuglent tous sur leurs motivations ou leurs sentiments. La baronne se trompe sur l'attachement, la reconnaissance et le sens du devoir de son amant. Le père Clément est convaincu de son « adresse » (lettre LXV), mais la lettre anonyme dans laquelle il dénonce le chevalier reste sans échos. La vicomtesse est changeante, car elle n'arrive pas bien à lire son propre cœur. La fictive Ninon de 1789, elle, était plus perspicace, tant en matière de jalousie — « je reconnais la jalousie ; quand elle n'éclaire pas, elle aveugle » (lettre XLIII) — que de passions — « Peut-être quelques-uns

de mes amis auraient-ils pu devenir mes amans, mais peu de mes amans ont été dignes d'être mes amis [...] » (lettre LXI). Elle sait jeter un regard détaché sur l'amour et ses ressorts ; il n'y a personne comme elle dans *La femme jalouse*.

L'art de la lettre

L'une des questions fondamentales de ce roman est de savoir ce qu'on peut ou ce qu'on doit sacrifier pour un être aimé. Être aimé est à prendre ici au sens large : le marquis manifeste dès les premières lettres un sens aigu du sacrifice pour un ami, le chevalier, qui lui demande de l'assister dans la conquête de la vicomtesse : un triangle moral se forme, composé par l'amour, l'amitié et la séduction. En donnant au chevalier une leçon de lettres libertines, le marquis s'immisce dans l'espace épistolaire des deux amants et forme avec eux un triangle d'êtres « destinés à s'aimer à jamais, en dépit du sort et de l'envie » (lettre CXXXII). La progression de l'intrigue se fait au gré des (ir)résolutions du marquis qui créent, décomposent ou recomposent les relations entre le chevalier, la vicomtesse et lui. « [I] ne faut pas [...] que l'amour soit entièrement sacrifié à l'amitié » (lettre LIII), lui rappelle la baronne, dont la jalousie et la fureur varient en fonction de l'état de ce trio.

L'habileté du vicomte de Ségur consiste à faire de la lettre l'instrument d'un glissement d'une valeur à une autre, d'un amant à un autre : c'est le pouvoir du conseil et de la confiance. Dans *La femme jalouse*, les conseils sont dangereux, et d'autant plus dangereux qu'ils se multiplient. Entre deux lettres d'amour et de menaces, les personnages ne s'écrivent

que pour se demander des conseils, jurer de suivre ceux qu'on leur donne, vanter le mérite de ceux qu'ils ont à offrir, décrédibiliser ceux des autres ou juger de l'effet de ceux qu'ils ont reçus. Leur fatalité est vérifiée par l'intrigue : les personnages les plus conseillés du roman, la vicomtesse et le chevalier, sont aussi les plus malheureux. Amours et amitiés se créent et se défont au fil des échanges épistolaires entre conseillers et conseillés ; antagonismes et complicités se forment entre les mentors qui conseillent les mêmes personnes (entre la marquise et le marquis qui conseillent tous deux la vicomtesse au début du roman, puis entre le commandeur et la baronne qui conseillent tous deux le chevalier) ; trahisons, réelles ou supposées, et serments de fidélité alternent, jusqu'au vertige.

« Depuis Alcibiade jusqu'à vous, ne sait-on pas que les jeunes gens n'ont jamais connu l'amitié que dans leurs chagrins ? Le bonheur les rend quelquefois indiscrets, mais jamais confiants. Je dirai bien comme Socrate : *j'aime que mes amis viennent à moi quand ils sont malheureux [...]* », écrit la Merteuil des *Liaisons* à Danceny (lettre CXLVI). L'idée que la confiance est fille du désespoir est présente chez Laclos, et Ségur ne se contente pas de la récupérer. Il la double par la logique inverse : la confiance est mère du désespoir. La marquise, dans la lettre XX, a beau opposer les conseils sévères aux remèdes doux, la vicomtesse finira par implorer, dans la lettre LV, la suspension de conseils qui lui semblent fabriquer peu à peu son malheur.

On peut distribuer les personnages de *La femme jalouse* sur une échelle en matière de cynisme et d'amour. À un de ses bouts, il y a les personnages incapables de cynisme. Le chevalier et la vicomtesse ne comprennent guère ce qui leur

arrive ; ils sont les jouets de forces qui les dépassent. La marquise représente la voix de la morale et de la raison ; elle est de moins en moins écoutée. D'autres personnages, le marquis et le commandeur, évoluent au fil du roman, du cynisme le plus convenu socialement à une conversion aux vertus de l'amour si celui-ci est prêt à tous les sacrifices. À l'autre bout de l'échelle, on trouve un personnage à qui aucune bassesse ne répugne, le père Clément, qui sortira de *La femme jalouse* indemne et riche, et la baronne, qui finira victime de son propre cynisme, malgré les précautions qu'elle ne cesse de prendre pour ne pas être démasquée. Or les derniers conseillent sans cesse les premiers et ils sont entendus d'eux.

La démultiplication des relations mentoriales est justifiée par la finalité que le texte revendique. Ce roman qui met en scène des donneurs de conseils plus ou moins honnêtes, plus ou moins avisés, veut lui aussi conseiller son lecteur, et c'est sur cette ambition qu'il se clôt : « Quel exemple effrayant ! Puisse-t-il du moins servir de leçon aux âmes faibles qui, se livrant à leurs passions, n'en prévoient pas les suites funestes. » Les conseils permettent l'exploration morale : ils révèlent les défauts des personnages, jusqu'à faire d'eux des types. Le caractère indécis de la vicomtesse est ainsi amplifié par les conseils contradictoires qu'elle reçoit de la part de la marquise, du marquis et du commandeur, ce qui fait écrire à ce dernier : « Il faudrait que la société fît un exemple d'une femme comme cela [...] » (lettre L). La crédulité et la bigoterie de la mère de la vicomtesse sont aussi souvent soulignées par sa soumission aux conseils du père Clément, qui profite de la situation : « elle est un grand exemple du danger de la religion mal entendue, lorsqu'elle s'empare d'une âme aussi faible et

aussi commune que la sienne » (lettre LXIX). Dans la lettre CXVII, c'est la baronne elle-même qui établit un lien entre les conseils que se donnent les personnages et l'exemplarité à laquelle tout le roman semble aspirer : « j'étais loin de croire qu'il fallut m'occuper de la vengeance la plus terrible, et qui peut-être intimidera pour jamais, et les amants parjures, et ceux qui les conduisent dans le crime par leurs fatals conseils ».

La femme jalouse est sauvée du péril du roman moralisant par l'idée de lecture des âmes, qui fait de la pratique épistolaire une activité dangereuse. « L'important est de lire dans leurs âmes », dit le marquis au chevalier dans la lettre VI, alors qu'il lui prodigue ses premiers conseils en matière de séduction. « Ah ! que vous savez bien lire dans mon âme ! » écrit la vicomtesse à la marquise dans la lettre XXI, où elle rend hommage à sa perspicacité. Lire l'écriture de l'autre, c'est aussi décrypter son caractère (l'épisode de la lettre anonyme et de toutes les tentatives pour savoir qui l'a écrite est, à ce titre, très significatif). Si la lettre est un enregistrement des mouvements intérieurs, elle présente donc un double danger : celui de s'exposer et celui de faire passer pour fixes des sentiments toujours appelés à changer.

À ce titre, la position du lecteur de *La femme jalouse* est sans doute comparable à celle du voyeur évoquée par le père Clément dans la lettre LI : « j'ai toujours été convaincu (en dépit de la bonne foi qui règne ici-bas) que tout ce que l'on entendait par surprise, était beaucoup plus sûr que ce que l'on nous confiait [...] ». La triangularité des confidences épistolaires crée un espace intermédiaire entre les amants dans lequel les libertins peuvent s'introduire pour les contrôler à

leur insu. C'est de cette façon que la baronne entend « percer ce mystère impénétrable » qu'est l'âme de la vicomtesse (lettre XXXIX). Le père Clément, en s'introduisant dans le réduit attenant à la chambre de la vicomtesse, puis dans l'espace encore plus petit de son secrétaire pour lui voler une lettre, est celui qui poussera le plus loin le viol de l'intimité, aussi bien dans l'univers épistolaire que dans l'espace domestique.

De la part d'un homme d'Église, la négation de toute possibilité de confession sincère est cruelle pour les personnages du roman parce qu'elle les condamne à être les dupes les uns des autres. Pour le lecteur, elle est au contraire un gage d'intensité : assister à l'enfermement progressif des personnages dans un inexorable piège épistolaire, être témoin de la fabrication de leurs illusions, observer l'extension progressive du pouvoir de la baronne sur leurs agissements : tels sont les ingrédients du plaisir que l'on prend à lire *La femme jalouse*. Si le vicomte de Ségur connaît Laclos, son roman fait-il figure de redite pour autant ? L'art de la manipulation épistolaire et du resserrement narratif a une histoire, qu'on ne saurait arrêter aux *Liaisons dangereuses* : *La femme jalouse* est là pour en témoigner.

Note sur l'établissement du texte

Le texte qui suit a été établi sur l'édition anonyme publiée en 1790 sous la signature éditoriale « À Paris, Chez Henry, Libraire, rue Taranne, Fauxbourg St. Germain ».

L'orthographe et les majuscules ont été modernisées. Pour l'essentiel, la ponctuation d'origine a été respectée.

Séjour se contente rarement des points de suspension : au lieu de trois, il en met deux, trois, quatre, cinq, six. Nous avons normalisé avec des points au nombre de trois.

Après le point d'exclamation, le point d'interrogation et les points de suspension, il est très fréquent de trouver, au début d'une phrase, la minuscule. Nous avons suivi l'usage moderne et mis la majuscule.

Il arrive à Séjour de confondre patronymes et dates ; nous avons rectifié, en signalant ces interventions en note.

Nous avons également corrigé quelques coquilles évidentes (fautes d'accord, concordance des temps incorrecte, etc.) ; elles ne sont pas signalées.

Nous avons systématiquement remplacé, s'agissant du serviteur de la Baronne, « la Fleur » par « La Fleur ».

La femme jalouse

Épître dédicatoire

À Madame de...

Vous avez pensé, Madame, que le recueil de ces lettres pourrait être intéressant ; je n'ai d'autre mérite que de l'avoir mis en ordre pour le publier. Je ne doute pas qu'on ne le trouve rempli de défauts ; mais il peut être plus facile au lecteur de les supporter, qu'à moi de les corriger : d'ailleurs, mon but fut de vous obéir en faisant cet ouvrage, et vous le dédier est la seule récompense que j'en attends.

Avertissement

J'ai cru devoir suivre l'usage pratiqué dans quelques romans anglais, et donner ici le nom des personnages qui ont écrit ces lettres.

Le Marquis DE SÉNANCES, ami du Chevalier.

Le Chevalier DE LINCOURT, ami du Marquis.

La Baronne DE VERSAC, maîtresse du Marquis.

La Vicomtesse, jeune veuve dont le Chevalier est amoureux.

Le Commandeur, ami du Marquis.

La Marquise, amie de la Vicomtesse,
et retirée dans un couvent.

Le père CLÉMENT, prêtre attaché à la mère de
la Vicomtesse, et logeant chez elle.

On a supprimé entièrement les lettres de la mère de la Vicomtesse, qui n'avaient nul intérêt, et ne faisaient que retarder l'action, et fatiguer le lecteur.

LETTRE I

Le Marquis de Senanges au Chevalier de Lincourt*

Au Château de Sancy, chez la Baronne
Ce premier septembre

Oui, Chevalier, votre attachement pour la Vicomtesse me charme; enfin vous vous rendez à la société, au cercle dans lequel vous devez vivre, et dont vous vous êtes trop longtemps écarté. Quel bonheur pour votre ami de vous voir sans cesse ! De ne plus entendre blâmer votre conduite, et d'être témoin de vos succès ! Rempli d'esprit, d'agrémens, d'amabilité, c'est un vol que vous avez fait à la bonne compagnie, de l'en priver quelque temps. Je connais assez la Vicomtesse, pour savoir que le choix de votre cœur est bon ; pendant le peu d'années qu'a vécu son mari, sa conduite fut parfaite, et depuis sa mort, sa prudence, son maintien décent et modeste ont mérité le suffrage général...

Si vous êtes assez heureux pour lui plaire, croyez-moi, mon ami, ne rompez jamais de si doux liens ; elle est généralement

* Dans l'« Avertissement », on lit « Sénances ». On trouve une Mme de Sénange dans un vaudeville de Ségur, *C'est la même* (1798). Nous remplaçons, par souci de cohérence, « Marquis de Lincourt » par « Chevalier de Lincourt ».

aimée, ainsi vous répondrez au public de son bonheur ; d'ailleurs vous n'êtes plus dans cet âge où la légèreté peut être excusable ; suivez mon exemple. J'ai souffert bien souvent du caractère de la Baronne ; impérieuse, jalouse à l'excès, inégale, exigeante ; il est peu de charmes qui puissent compenser ces défauts ; mais autant par calcul que par attachement, je lui consacrerai ma vie. Chevalier, le bonheur consiste à savoir apprécier ce que l'on possède. L'amant infidèle, s'il peut être juste, conviendra que le plus grand défaut de sa maîtresse est de n'avoir plus de nouvelles faveurs à lui offrir ; occupons-nous donc sans cesse à retrouver leur premier charme, et que notre constance naisse de la raison. Adieu, mon cher, je compte rester encore quelque temps chez la Baronne, donnez-moi de vos nouvelles ; parlez avec confiance à l'ami qui vous aime et qui chérit votre bonheur.

Du Chevalier au Marquis

Paris, ce 2 septembre

Que n'ai-je pas à vous dire, cher Marquis ! Jamais je n'ai senti plus vivement votre absence... Mon âme a besoin de s'épancher dans la vôtre... ! Oui j'aime ; j'idolâtre la Vicomtesse*, et je rends hommage en elle, à toutes les grâces réunies, à tous les dons enchanteurs que le ciel a prodigués à ce sexe fait pour notre bonheur ; en un mot elle brille à la fois, et des attraits qui m'enflamment, et des qualités qui vous la feront estimer. Je brûle que vous la connaissiez. Le suffrage de mon ami manque encore à l'hommage que je rends à ma maîtresse ; je veux que vous vous aimiez tous deux.

Il faut que cette charmante femme soit à jamais un objet de réunion pour nous. Douce, sensible, spirituelle ; elle attire chez elle par ses agréments, et réunit ce qui peut intéresser et fixer mon ami. Souvent seule, quelquefois entourée de personnes choisies, elle bannit le jeu, la cohue, et fait toujours

* Le couple aimer/idolâtrer est commun depuis le xvii^e siècle : « J'aime, que dis-je, aimer ? j'idolâtre Junie » (Racine, *Britannicus*, 1669, acte deuxième, scène II). On le trouve sous la plume d'un contemporain du vicomte de Ségur, l'auteur d'un roman épistolaire directement inspiré des *Liaisons dangereuses*, *La femme vertueuse* (1787, lettres V et XXIII).

naître une conversation intéressante dont on lui doit tout le charme, sans qu'elle ait l'air de s'en douter. Tout le temps qu'elle ne donne pas à la société, elle le consacre à sa mère, qui dévote et infirme, voit peu de monde, quoiqu'elle loge avec elle. Vous verrez de plus dans la maison un prêtre nommé le père Clément, homme assez instruit, qui a profité de la dévotion et du désœuvrement de la mère de la Vicomtesse, pour lui persuader qu'elle ne pouvait se passer de lui, et qu'il devait loger chez elle. Cet homme est souvent importun, mais il parle peu, on s'en débarrasse facilement : et son but étant un asile, il paraît se contenter de végéter tranquillement comme beaucoup de gens de son état. Cher Marquis, je suis encore bien loin du bonheur ; à peine même puis-je me livrer à la plus faible espérance. Mais enfin l'on daigne m'entendre, si l'on ne me répond pas encore, et c'est beaucoup de ne pas déplaire. Revenez donc, mon ami, ramenez l'exigeante Baronne, si elle ne vous donne pas votre liberté. Vous avez bien raison de dire que vous montrez un grand exemple de constance, on peut même dire de patience : mais votre système est le seul raisonnable.

De la Baronne au Chevalier

Au Château de Sancy, ce 6 septembre

Ne vous en prenez qu'à moi, si le Marquis ne va pas à Paris ; il y serait déjà s'il eut suivi son désir ; et j'avouerai à ma honte, qu'il n'a pas donné à mon amour-propre, la jouissance légère de le voir balancer un moment. Il reste, mais c'est la complaisance et non l'attrait qui le retient. J'obtiens avec peine par mes prières, ce qui faisait autrefois le bonheur de votre ami ; il se détache de moi, Chevalier... et nous prépare des jours bien malheureux. Vous me connaissez trop pour croire que je veuille augmenter le nombre de ces lâches victimes qui se laissent immoler aux caprices de l'inconstance ; si son amour finit, mon empire doit commencer ; il sentira le poids de sa chaîne ; en un mot mon sort est lié au sien pour la vie. S'il oublie les sacrifices qui doivent à jamais m'assurer ses soins, je saurai les lui rappeler. Je consens à devoir à l'exigence, à la crainte, ce qu'autrefois je devais à l'amour. N'importe à quel prix j'obtienne ce que je désire ; que votre ami me reste, c'est assez ; ma gloire m'est aussi chère que mon bonheur*. Vous voyez avec quelle confiance je vous parle ; n'en abusez pas

* Gloire: «Réputation qui s'attache aux mérites, aux actes particulièrement estimables. Synon. *honneur*» (*Trésor de la langue française informatisé*).

auprès du Marquis ; contentez-vous de lui conseiller de n'être pas ingrat, sans lui faire part de ma lettre ; j'aime mieux essayer encore de devoir à un reste d'attrait, ce que je pourrais attribuer à l'effet de mes menaces, sur une âme faible que le moment entraîne et décide toujours.

Il ne m'a pas laissé ignorer votre attachement pour la Vicomtesse, vous deviez vous y attendre : les secrets des autres me sont dus, dès qu'ils sont confiés au Marquis ; ...et vous me rendez assez de justice pour être convaincu que les vôtres sont en bonnes mains. Je dis plus, Chevalier ; si mon expérience, si mes conseils peuvent vous être utiles et hâter votre bonheur, parlez ; et vous trouverez toujours en moi, le zèle de l'amitié la plus tendre.

LETTRE IV

La Vicomtesse au Chevalier

Paris, ce 8 septembre

Ah Chevalier ! que vous êtes déraisonnable ! Ignorez-vous tout ce que vous me devez, tout ce que je me dois à moi-même ? L'être qui n'honore pas ce qu'il aime, est-il digne de prononcer le mot d'amour ! Quoi, c'est vous ! vous, la délicatesse même,

qui pouvez écouter sans trouble les propos du public ! C'est vous qui loin de tout employer pour les détruire, m'accusez d'injustice ; de barbarie, quand je vous demande de me voir moins souvent... Ah ! laissez-moi croire que l'amour vous égare ; il serait affreux pour moi d'avoir moins bonne opinion de vous... J'en appelle à votre cœur. Quand je vous aurais écouté, quand j'aurais couronné votre amour, ne devez-vous pas tout sacrifier à ma réputation ? Je ne puis vivre avec l'apparence d'un tort que je n'ai pas. Je sais que je vous demande un grand sacrifice, qu'il est peut-être même cruel de l'exiger ; mais enfin, Chevalier, rappelez-vous ma conduite. Avez-vous le moindre tort à me reprocher ? N'ai-je pas su distinguer votre sentiment, de quelques autres hommages que j'ai reçus ? Pouvez-vous me reprocher un instant de coquetterie ? Ai-je cherché à encourager un sentiment que je ne voulais pas écouter ? Raisons, conseils, prières, tout a été employé pour le détruire ; ayez donc les mêmes ménagements pour moi : que feriez-vous de plus contre une femme dont vous auriez à vous plaindre, que de chercher à la perdre ? Est-ce là le sort que vous me destinez ? L'ai-je mérité, Chevalier ? Vous savez si je crains de vous affliger. Ah ! croyez qu'il m'en coûte presque autant qu'à vous de renoncer à recevoir vos soins... De grâce, écoutez la raison, la délicatesse ; rendez-moi le bonheur et la tranquillité.

Le Chevalier au Marquis

Paris, ce 9 septembre

Sauvez-moi, secourez-moi, cher Marquis... Que devenir ? Que faire ? Elle ne veut plus me voir... La cruelle ! Lisez sa lettre, je vous l'envoie. Ah Dieux ! ne me dites pas que je n'ai plus d'espoir... L'air que je respire est moins nécessaire à ma vie, que le bonheur de voir la Vicomtesse. N'importe à quel prix, mon ami ; rendez-la-moi... Rendez-moi ce que j'adore... Je ne me connais plus, mon cœur se déchire... Quel état ! Quels tourments !... Je ne vois plus ce que j'écris.

Le Marquis au Chevalier

Au Château de Sancy, ce 10 septembre

Allons, courage, Chevalier, pourquoi vous affliger ? La lettre de la Vicomtesse est froide, mais elle ne doit pas vous ôter tout espoir. Songez donc que vous aimez une femme très honnête, elle a peur, elle combat : tout cela est dans la nature ; sa longue résistance lui donne de fortes armes contre vous : elle doit céder plus difficilement, puisque la raison et l'expérience viennent combattre ses passions ; certainement il ne faut pas vous dissimuler qu'elle vous aime faiblement, puisqu'elle craint plus le public que votre douleur : rarement la prudence l'emporte sur l'amour ; ...et les femmes les plus honnêtes sont celles qui se trahissent le plus aisément. L'important est de lire dans leurs âmes* ; souvent elles vous aiment sans vous le dire, souvent encore sans le savoir elles-mêmes : et c'est peut-être la position de la Vicomtesse. Mon avis est donc d'obéir à l'ordre qu'elle vous donne ; je dis plus, de lui mander que non seulement vous consentez à la voir moins souvent, mais que vous croyez même devoir vous en éloigner entièrement, et réparer par

* On attendrait, selon l'usage moderne, « leur âme ».

ce sacrifice, le tort que vous avez pu lui faire dans le monde. Plus je réfléchis, et plus je pense que vous pouvez retirer le plus grand avantage de cette innocente ruse. Que sait-on ? Vous ne seriez pas aimé, que peut-être elle peut réussir. La Vicomtesse vous voyait sans cesse : l'habitude prend souvent un grand empire sur nos âmes ; le désœuvrement, la tristesse peuvent vous faire regretter ; en un mot elle peut se tromper, et prendre un moment d'ennui pour de l'amour. Je crains votre faiblesse, près de vous je serais plus tranquille. Pour peindre votre douleur avec art, et la rendre plus éloquente, voici l'expression que je lui donnerais :

« Votre lettre est un coup de foudre pour moi, Madame, mais elle m'ouvre les yeux. Je vois ma faute, oubliez mes torts, ne me haïssez pas, l'amour est mon excuse... Ô vous que j'adore, vous l'innocence même, devriez-vous être exposée aux traits cruels de la calomnie ? Qui peut-elle respecter, si vous ressentez ses atteintes ? Il faut expier le crime ; il faut rendre à la vertu l'hommage que je lui dois : c'est peu de renoncer au charme de vous voir sans cesse ; je dois vous sacrifier mon bonheur, ma vie, en m'éloignant entièrement de vous. Trop heureux ! si mes remords, mes souffrances cruelles, peuvent vous faire oublier ma faute, et vous rendre la tranquillité. Ah ! du moins, rappelez-vous quelquefois l'être le plus tendre qui ait jamais existé ; au moment où l'espérance lui est enlevée, il chérit l'attrait qui l'attache à vous pour jamais, et qui le condamne à d'éternelles larmes. Soyez heureuse, vivez estimée, adorée de tout l'univers. Voilà les derniers vœux de celui qui ne se consolera jamais de n'avoir pu vous consacrer sa vie. »

Voilà, je pense, ce qu'il faut écrire à la Vicomtesse.

Si je peux obtenir de la Baronne de retourner à Paris, je ne tarderai pas à vous aller joindre ; mais si elle me fait une scène, je reste. J'achète la paix à quelque prix que ce soit.

LETTRE VII

La Vicomtesse au Chevalier

Paris, ce 12 septembre

Vous ne voulez plus me voir ; je n'exigeais pas un si grand sacrifice. Si c'est un moyen de vous rendre la tranquillité, et de détruire en vous un sentiment malheureux, je ne dois point m'y opposer. Adieu, Chevalier, puissiez-vous être heureux autant que je le désire.

Le Chevalier au Marquis

Paris, ce 13 septembre

Eh bien, Marquis, vous l'avez voulu, j'ai suivi vos conseils dangereux, je suis perdu, lisez le billet de la Vicomtesse ; elle accepte ce que je propose : loin de s'opposer à ce dessein (que je n'ai jamais eu) elle espère que l'absence détruira ma passion pour elle ; que je suis malheureux ! Je ne la reverrai plus !... Cruel ami, qu'avez-vous fait ? En voulant adoucir ma peine, vous avez doublé mes maux ; que vais-je devenir ?... Hier je me croyais au comble de l'infortune, combien hélas j'étais heureux ! Je pouvais voir ce que j'aime ; au moins je parlais de mon amour ; on me plaignait du moins, on essayait mes larmes... Cette passion si puissante pour mon cœur, intéressait la Vicomtesse ; à présent elle peut m'accuser de légèreté ; a-t-on le courage de s'éloigner volontairement de l'objet qu'on adore ? Il était si doux pour moi de penser qu'elle croyait à mon amour... En un instant j'ai perdu la seule jouissance qui me restait... Je ne balance plus ; je cours chez la Marquise, c'est l'amie intime de la Vicomtesse, forcée par des malheurs de se retirer dans un couvent. Elle la voit rarement, mais elle a toute sa confiance : je lui peindrai ma douleur, elle aura pitié de moi, obtiendra mon pardon, ou je mourrai à ses pieds.

Le Marquis au Chevalier

Au Château de Sancy, ce 15 septembre

En vérité mon pauvre Chevalier, l'amour vous a tourné la tête ; vraiment vous m'inquiétez beaucoup. Quoi ! Ce billet de la Vicomtesse vous réduit au désespoir ? Il faut convenir que vous êtes difficile. Allons, mon cher ami, rappelez votre raison, et convenez avec moi que vous êtes aussi heureux qu'extravagant. « *Vous ne voulez plus me voir ; je n'exigeais pas un si grand sacrifice.* » Il faut convenir que voilà une phrase désolante et d'une dureté abominable.

Vous avez raison, Chevalier, jamais on n'a été dans une position plus cruelle que la vôtre... Encore si on vous avait mandé : « Venez, le parti que vous prenez me désole, parce que je vous aime à la folie ; venez, je ne puis vivre sans vous » : enfin de ces choses consolantes auxquelles vous deviez vous attendre, je vous connais, vous êtes raisonnable, cela vous aurait calmé.

En vérité, mon ami, plus j'y songe et moins je vous conçois. Vous êtes décourageant ; il ne faut cependant pas vous abandonner, mais ayez la bonté de faire à la lettre tout ce que je vous dirai, sans cela je ne me mêle plus de rien... Surtout point de réponse à la Vicomtesse, point de visite chez son amie ; évitez même les lieux où vous pourriez la rencontrer. Il faut

être conséquent... Vous voulez vous détacher d'elle, c'est un parti pris, il faut bien le lui faire croire ; quand elle serait un peu malheureuse, il n'y aurait pas grand mal à cela : je veux que vous la revoyiez bientôt, mais je veux aussi que ce soit elle qui le demande. Eh ! croyez-moi, nous l'amènerons là. Heureusement pour vous, j'ai décidé la Baronne à me laisser revenir à Paris... Dans deux jours je cours chez la Vicomtesse. Je ne vous dis rien de plus ; surtout, soumission et patience, et tout ira bien.

LETTRE X

La Vicomtesse à la Marquise

Paris, ce 18 septembre

Je suis bien mécontente de moi, ma tendre amie ; vous savez combien j'ai désiré que le Chevalier cessât de me rendre des soins, combien de fois nous avons parlé des dangers auxquels il pouvait m'exposer. Eh bien je l'avoue à ma honte ; au moment où perdant toute espérance, il s'éloigne volontairement de moi, je crois que je n'apprécie pas la tranquillité dont je vais jouir ; je dis plus, si j'osais descendre dans mon âme, peut-être y trouverais-je quelques regrets ? Cependant je

n'aimais pas le Chevalier ; quelle est donc cette inconséquence fatale ! Mon amie, que vos sages conseils ramènent le calme dans mon âme ; j'attends tout de l'ascendant de votre raison. Peut-être me trompai-je moi-même ? Peut-être n'est-ce que la pitié qui parle à mon cœur pour le Chevalier... Son état est si cruel ! Sa lettre est si touchante ! Quelle est l'âme assez dure pour ne pas plaindre un malheur dont on est cause ?... Ah ! Marquise, que vous êtes heureuse dans votre retraite ! À l'abri des passions, des dangers du monde, vous jouissez sans trouble de cette paix de l'âme, seule source du bonheur ; que ne puis-je passer mes jours avec vous ! Sans ma mère, je ne balancerais pas un instant ; et tout entière à la sagesse, à mon amie, je ne regretterais pas les vains plaisirs du monde dont je fais bien peu de cas.

Depuis quelque temps je mène une vie retirée ; la santé de ma mère est un prétexte pour me livrer un peu moins à la société. Des livres, de la musique, la conversation du père Clément, voilà quelles sont mes occupations. Chaque jour je m'attache davantage à ce saint homme, dont l'esprit et la sagesse éclairent ma raison ; que ne peut-il m'inspirer toute la dévotion dont il est pénétré ! Mon âme ne serait plus en proie aux troubles affreux qui l'agitent sans cesse.

Le Chevalier au Marquis

Ce 20 septembre

Vous me rendez la vie, cher Marquis, je sentirai deux fois mon bonheur, si je puis vous le devoir... Mais concevez-vous ma folie ? Plus je relis cette charmante lettre, moins je me trouve excusable... Que voulez-vous de ma faible raison ? J'avais perdu l'usage ; pardon, mille fois pardon, je suis un fou, un extravagant... Je jure de ne me conduire que par vos conseils, ne m'abandonnez pas ; guidez un ami trop tendre, trop sensible pour ne pas s'égarer sans cesse. Je l'avouerai, je regardais l'art comme un crime, je voulais plaire et ne voulais pas séduire ; oui sans vous, sans vos conseils, je n'aurais su que me plaindre. Combien même ne m'en a-t-il pas coûté, pour employer une feinte que mon cœur désavouait !... Mais vous l'avez voulu, j'ai obéi... Jugez de tout mon courage ? Non seulement je n'ai pas été chez la Vicomtesse, mais je n'ai même pas cherché l'occasion de la rencontrer. Voilà trois grands jours que je ne l'ai vue. Ah ! je suis bien tourmenté ! Hier au soir, inquiet, distrait, ne sachant où je portais mes pas, j'arrivai à la porte du couvent de la Marquise, au moment où la Vicomtesse y entra ; dans quelle tristesse elle était plongée ! J'ai pensé me précipiter à sa portière... Mais, soyez tranquille, je me suis contenu ; je crois même qu'elle ne m'a pas vu en

entrant au couvent, ni lorsqu'elle en est sortie, car elle est restée si longtemps chez son amie, que le jour tombait quand son carrosse a repassé devant moi... C'est après-demain que vous arrivez... Vous irez donc chez elle ! Mais que lui direz-vous ? Mon Dieu que je suis inquiet !

LETTRE XII

Du Marquis au Chevalier

Au Château de Sancy, ce 25 septembre

Quoi ! Vraiment, vous avez eu le courage d'être trois jours, sans voir la Vicomtesse ! Quel effort ! C'est sans doute par une suite de la même soumission à mes conseils, que par *hasard* vous vous êtes trouvé au couvent, au moment où elle y entrait, et que trois heures après, toujours par *hasard*, vous l'avez vu repasser au même endroit. Ah ! mon ami ! vous avez une pauvre tête ; enfin, souvent vous êtes plus heureux que sage. Peut-être que votre bonheur a voulu, que la Vicomtesse ne vous ait pas aperçu ; je le désire, cela est bien nécessaire à mes projets... Pour Dieu tranquillisez-vous : oui je serai demain à Paris ; j'irai chez la Vicomtesse : quant à ce que je compte lui dire, vous n'en saurez rien. Calmez-vous, ne venez point chez

moi ; je vous écrirai, ou j'irai vous voir ; surtout attendez de mes nouvelles, avant de faire la moindre démarche. Ce n'est pas sans peine, que la Baronne me laisse partir ; elle est d'une humeur affreuse. J'ai bien peur de ne pouvoir pas rester longtemps avec vous.

LETTRE XIII

La Marquise à la Vicomtesse

Ce 28 septembre

Votre lettre m'a fait faire de tristes réflexions, ma chère amie, et la conversation que nous avons eue hier ensemble, n'a pu que m'inquiéter davantage... Chacune de vos actions, de vos paroles, démontre en vous une faiblesse de caractère, qui me fait trembler. Je ne vous cacherai pas que je regarde ce défaut chez une femme, comme un des plus dangereux qu'elle puisse avoir ; par lui, l'âme la plus pure, la plus honnête, est toujours à la veille d'une faute, ou d'un égarement ; en un mot cette faiblesse extrême nous soumet aux passions des autres, comme à celles qui nous entraînent... Vous n'aimez pas le Chevalier ; à peine même vous a-t-il inspiré de l'attrait ; mais la douceur d'être aimée, à laquelle la plus sage résiste rare-

ment, mais l'amour-propre, que des soins aussi tendres flattent toujours intérieurement, voilà le charme secret auquel s'abandonne mon amie, et lors qu'il s'évanouit, son âme le regrette ! Voyez à quels dangers vous expose cet abandon coupable, qui n'a pas même l'excuse d'une passion invincible, ni même d'un goût assez fort pour vous aveugler ? C'est peu de vous être compromise à tous les yeux ; esclave de votre désœuvrement, ou de votre coquetterie, les soins d'un homme que vous n'aimez point, vous sont devenus nécessaires ; qu'en est-il résulté ? Des remords sans crime, des jouissances pénibles, la perte de votre tranquillité, un doute affreux de vous-même, qui s'élevant dans votre âme, vous eût perdue, si le Chevalier moins amoureux, eût eu l'adresse de le deviner. Tremblez ! Vous êtes au bord du précipice !... Ah ! s'il est affreux de se livrer à ses passions, l'ivresse qui nous entraîne, vous rend peut-être excusable ; mais céder sans amour ! Mais au moment du réveil, ne trouver en soi qu'une victime de la séduction !... Ah ! mon amie, quel opprobre ! Pouvez-vous y penser sans rougir ?

Le Marquis au Chevalier

À Paris, à midi, ce 30 septembre

Je sors de chez la Vicomtesse. Mille raisons m'ont décidé à la voir, sans l'en prévenir ; j'y suis même allé le matin, pour être plus sûr de la trouver seule, et que mon arrivée pût la surprendre. Moins elle devait s'attendre à me voir, me croyant à la campagne, et plus mes premières paroles lui ont fait d'impression. « Sauvez mon ami, lui ai-je dit, Madame ; vous ne devez pas lui sacrifier votre vertu, vos principes, puisqu'il n'a pas eu le bonheur de vous plaire ; mais vous devez à la société, à ses amis, à vous-même, de conserver ses jours. Le plus affreux désespoir le consume, il meurt sans se plaindre, et préfère votre tranquillité à sa vie ; n'en doutez pas : en s'éloignant volontairement de vous, il vous donne la preuve la plus forte de son amour : ce n'est pas l'espoir de détruire une passion malheureuse qui le décide ; mais la crainte seule de troubler vos beaux jours... Ah ! si vous êtes sensible, ne l'abandonnez pas : forcez-le à renoncer à ce projet qui le tue ; voyez-le malgré lui ; surtout cachez-lui ma démarche ; il ne pardonnerait jamais à son ami de vous avoir importunée, et son état seul peut me rendre excusable... »

En lui parlant, je l'observais ; je ne perdais aucun des mouvements de son visage... L'embarras, la crainte s'y peignaient

tour à tour : elle fut un moment sans pouvoir me répondre ; à la fin revenue de son trouble, elle prononça ce peu de mots avec une voix tremblante... « Jamais le Chevalier ne pourra se plaindre de moi ; je ne négligerai rien pour adoucir sa peine, et je souffre peut-être autant que lui, de le savoir malheureux. — Eh bien, Madame, ne tardez donc pas à lui rendre la vie ; ordonnez-lui de venir vous voir ; il n'en croira pas son ami, ... un seul mot de vous aurait tant de pouvoir !... Je me chargerais de le lui porter. — Ah ! Marquis, que me proposez-vous ? Moi, lui écrire ! S'il va croire ?... »

Enfin, mon ami, sans entrer dans de plus longs détails, après mille combats, j'ai su la décider, et je vous envoie son billet.

La Vicomtesse au Chevalier

« Votre ami m'a vivement affectée, en me peignant votre malheureuse situation ; croyez que je la partage ; si vous imaginez en me voyant, pouvoir en adoucir l'amertume, j'ai l'âme trop sensible pour m'y opposer ».

Vous jugez qu'à présent la plus grande faute que vous pourriez faire, serait de voler aux pieds de la Vicomtesse... Il faut montrer du caractère, et refuser de la voir. Je lui ai presque dicté ce billet ; il faut qu'elle vous écrive de son propre mouvement, et je vous réponds que cela ne tardera pas, ou toutes les règles sont fausses... Attendez-moi, j'irai dîner avec vous, il est important que je dicte la réponse.

La Baronne au Marquis

Au Château de Sancy, ce 2 octobre

Vous avez rempli vos desseins, Monsieur, et sûrement vous vous applaudissez, d'avoir eu l'adresse de me présenter un motif aussi puissant, que celui de servir votre ami, pour vous éloigner de moi, et vous sauver en me quittant, du reproche d'indifférence, tandis que vous donnez un libre cours à votre légèreté : ne vous flattez cependant pas que j'en sois la dupe, ni que vous puissiez jamais m'abuser. Marquis, ce n'est pas moi que l'on trompe aisément ; en un mot votre chaîne vous importune, il y a longtemps que je m'en aperçois ; croyez que je suis loin de m'aveugler sur ma position, et sur les dangers que je crains assez, pour savoir les prévenir : ...je vous l'ai dit cent fois, avant de céder à votre amour : « Vous ignorez toute l'étendue des engagements que vous voulez prendre avec moi ; si je donne des droits, c'est pour en conserver encore plus, c'est pour exercer un pouvoir despotique, éternel, sur l'être à qui je fais un sacrifice, dont à peine mon choix peut le rendre digne. Que l'inconstance soit dans la nature, que mes attraits avec le temps aient perdu leur pouvoir, je veux toujours conserver ce que j'aime : mon amant est mon bien, la mort seule peut me le ravir. » Croyez-moi, Marquis, pour votre tranquillité, n'oubliez jamais ces derniers mots ; s'ils sortaient

de votre mémoire, vous pourriez vous en repentir. Qu'ils vous ramènent donc à votre devoir, lorsque votre légèreté vous égare : et tâchez de chérir des nœuds, que le temps même ne pourra détruire.

LETTRE XVI

Le Chevalier à la Vicomtesse

Ce 2 octobre

Ah ! Madame, quelle bonté touchante ! Quoi ! Vous vous intéressez à mon sort, à ma vie ! Que ne puis-je voler à vos pieds, les arroser de mes larmes ! Mais il faut que mon destin s'accomplisse... Je ne suis pas né pour vous plaire : pourquoi troublerais-je plus longtemps votre tranquillité ? Pourquoi vous donner le triste spectacle de ma douleur ? ...Non, c'est à moi de me sacrifier ; vivez heureuse, c'est le seul vœu que je me permets de former.

Le Marquis à la Baronne

Ce 3 octobre

Quoi, toujours des fureurs, des soupçons, des menaces ! Ah ! mon amie, vous parlez de bonheur, et sans cesse vous semblez vous plaire à troubler le nôtre. Quoi ! Vous laisserez-vous toujours dominer par votre caractère ? Il est votre plus mortel ennemi ; combien de fois n'en avez-vous pas été la victime ? Combien de fois, la preuve certaine de mon innocence, de ma fidélité, ne vous a-t-elle pas fait rougir de vos injustes soupçons ? Ai-je profité de l'avantage qu'ils me donnaient sur vous ? Me suis-je jamais plaint ? Le moindre reproche est-il sorti de ma bouche ? Tout pouvait excuser ma colère, et je n'étais qu'affligé : douceur, raison, patience, rien n'a jamais pu vous désarmer : cruelle femme que vous êtes ! À quoi nous réduit cette affreuse jalousie ! L'amour-propre dans votre âme étouffe tout autre sentiment : à peine la voix de l'amour peut-elle se faire entendre ! L'exigence remplace la tendresse, les fureurs écartent les plaisirs, votre amant n'est plus qu'un esclave : tout, jusqu'aux soins qu'il vous rend, garde l'empreinte de la tristesse et de la crainte... À quoi sert de posséder, lorsqu'on ne sait pas jouir ? Que voulez-vous enfin ? Faut-il que j'abandonne un ami malheureux, à qui mes conseils sont nécessaires, que je sacrifie ses espérances, peut-être son bon-

heur, à vos injustes craintes ? Parlez : avant tout, je vis pour vous... et je dois même respecter vos caprices.

LETTRE XVIII

La Vicomtesse au Marquis

Ce 3 octobre

Je reçois, dans l'instant, une lettre de votre ami, qui me touche et m'afflige : ma position est aussi cruelle qu'embarrassante ; vous seul la connaissez, vous seul avez droit à ma confiance ; venez, Marquis : j'ai besoin de vos conseils, peut-être même de consolation.

Le Marquis au Chevalier

Ce 3 octobre

Que dites-vous de ce billet, mon ami ? Je vous l'envoie avant d'aller chez la Vicomtesse ; me croirez-vous une autre fois ? Vous entendez bien que le résultat de notre entretien sera de vous voir : mais avant d'y consentir, je veux me faire prier, cela est nécessaire pour qu'elle s'abandonne entièrement à vous : ...attendez-moi ; vraisemblablement avant une heure, j'irai vous prendre, pour obéir malgré nous à l'ordre cruel de vous conduire à ses pieds.

La Marquise à la Vicomtesse

Ce 6 octobre

Pourquoi donc, ma chère Vicomtesse, êtes-vous si longtemps sans me voir, sans m'écrire ? Ah ! vous n'avez pas suivi mes conseils, et vous craignez mes reproches : croyez-moi cependant, rien n'est plus indulgent que la véritable sagesse, et souvent ceux qui n'ont point eu de faiblesse, les excusent plus aisément... Mon amie, presque toujours une première faute n'est rien : ses suites seules sont dangereuses, et ce n'est pas sans secours que l'on peut s'en préserver. Fuir les conseils que l'on vous offre, écouter une fausse honte, aimer mieux aggraver sa faute que de l'avouer, c'est là le véritable tort, c'est là celui qui peut vous perdre ; cessez donc de me regarder comme un juge, je ne suis que votre amie : ne dérobez plus votre âme à la mienne ; ce n'est point avec la voix de l'autorité que je veux combattre vos passions et leur empire : la raison condamne les conseils sévères qu'une âme faible redoute, et ne suit qu'un moment ; les remèdes doux sont ceux qui lui conviennent ; plaindre tour à tour, et respecter votre faiblesse, en diminuer les dangers, si l'on ne peut la détruire ; voilà quel est mon but, voilà peut-être quel sera mon ouvrage... Ne m'ôtez pas l'espoir d'adoucir vos peines... Je l'avouerai, je crains pour vous les conseils du Marquis ; uniquement occupé du bonheur de son

ami, peut-il penser au vôtre ? Il veut vous sacrifier... Son esprit, son usage, sa séduction, tout doit m'alarmer ; tout doit me faire craindre qu'il ne prenne un empire absolu sur votre âme : ah ! je vous le répéterai sans cesse ; surtout, que vos torts soient à vous ; craignez de les contracter par une coupable complaisance ! Vos remords seraient éternels.

LETTRE XXI

La Vicomtesse à la Marquise

Ce 7 octobre

Ah ! que vous savez bien lire dans mon âme ! Combien votre tendre indulgence aide ma confiance, et vous en rend digne ! ...Oui, mon amie, je suis coupable : c'est peu d'avoir reçu le Chevalier, j'ai désiré de le voir ; j'ai même exigé du Marquis de l'amener malgré lui : mais ne suis-je pas excusable ? Il fallait lui sauver la vie, il mourait sans se plaindre, plutôt que de me déplaire. Vous-même auriez été touchée de son état... Je n'ai pu le soutenir, ne vous en prenez qu'à moi, cessez d'accuser le Marquis ; loin de vouloir me *sacrifier* à son ami, lui-même s'est opposé longtemps au désir que j'avais de le recevoir ; son âme est pure, honnête, sensible ; je ne me reproche point la

confiance qu'il a pu m'inspirer : je dis plus, je compte sur son amitié : si vous saviez comme son âme était combattue entre la tendresse pour son ami, et l'intérêt qu'il prend à moi ! Ses conseils étaient ceux de la raison, de la délicatesse ; ils semblaient sortir de votre bouche : que vous dirai-je enfin ? Le Marquis est un être bien rare ; tout le brillant de son esprit et de ses agréments pourrait être encore éclipsé par les qualités de son âme ; il se prête tour à tour des grâces infinies... Quand vous le connaîtrez davantage, vous lui rendrez justice... Comme il sait aimer ! Combien il jouissait du bonheur dont il était la cause ! Ah ma chère Marquise ! Cette scène touchante ne sortira jamais de ma mémoire ; le Chevalier était à mes pieds, il les arrosait de ses larmes ; on lisait dans les yeux du Marquis tout ce qui se passait dans le cœur du Chevalier : promettez, m'a-t-il dit, de faire le bonheur d'un être aussi sensible ; vous le rappelez à la vie, serait-ce pour le rendre infortuné... Troublée, attendrie, hors de moi-même, je l'avouerai, j'ignore ce que ma bouche a prononcé... Le Chevalier s'est précipité dans les bras de son ami, et dans ce moment d'attendrissement, leur bonheur seul occupait ma pensée... Ah ! ma chère Marquise, à peine je me doute de mes remords, le Marquis a rassuré mon âme incertaine... Mais je crains votre sévérité... Hélas ! me ferez-vous un crime d'avoir été trop sensible ?

La Baronne au Chevalier

Au château de Sancy, ce 10 octobre*

Vous voyez, Chevalier, que je me sacrifie pour vous ; peut-être pouvez-vous me savoir quelque gré de ma conduite : non seulement j'ai consenti au départ du Marquis, mais je souffre moins de son absence, en songeant qu'elle assure votre bonheur. Cependant j'attends de votre amitié pour moi, de ne pas retarder le moment de son retour ; je ne suis pas contente de la réponse que je viens de recevoir de lui ; elle est même maladroite, et peut-être son indifférence y paraît-elle dans tout son jour ; j'ai besoin pour ma tranquillité que vous me fassiez quelques détails de la vie que vous menez l'un et l'autre. Je connais la légèreté du Marquis ; son goût pour la dissipation altère le sentiment qui doit l'attacher à moi... Je compte assez sur votre amitié, pour croire que vos conseils me le rendraient, si par hasard l'inconstance de son caractère l'égarait un moment : cependant, une absence plus longue ne serait pas naturelle... En connaissant les défauts du Marquis, je l'aime avec fureur ; l'idée seule de le perdre empoisonne ma vie, je suis capable

* Nous rétablissons « Sancy », au lieu de « Sorcy », selon la leçon des lettres I, III, VI, IX, XII, XV, XXIV.

de tout pour le conserver : vous voyez avec quelle confiance je vous ouvre mon cœur.

LETTRE XXIII

Le Chevalier à la Baronne

Ce 11 octobre

Ah ! croyez-moi, Madame, calmez une inquiétude aussi injuste que coupable ; jouissez du bonheur d'être aimée de l'homme le plus sensible, le plus honnête qui ait jamais existé. Inutilement, je voudrais vous peindre sa tendre préoccupation pour moi, tous les soins qu'il prend pour assurer mon bonheur ; oui, je l'ai vu plus tourmenté que moi-même, de l'incertitude de mon sort ; il ne quitte pas la Vicomtesse, il semble que son amitié pour moi double son esprit, ajoute à son éloquence, et multiplie sans cesse tous ses moyens de séduction ; avec une persuasion douce, adroite, il acquiert de plus en plus la confiance de cette femme charmante ; chaque progrès qu'il fait sur son âme est une jouissance douce pour son amitié : en un mot, le Marquis est un dieu pour moi ; et vous pouvez, et vous osez le soupçonner de légèreté ! Ah ! Madame, que vous le connaissez mal ! ...Il part dans l'instant

pour voler à vos pieds ; son impatience était égale à la vôtre ; lui ferez-vous un crime de m'avoir sacrifié quelques moments ?

Nota. Il manque ici une lettre de la Vicomtesse que l'on n'a pas pu retrouver.

LETTRE XXIV

Le Marquis à la Vicomtesse

Au Château de Sancy, ce 15 octobre

Oui, sans doute, Madame, il m'en a coûté de quitter le Chevalier, de m'éloigner de vous, mais le devoir me rappelait auprès de la Baronne, oui, le devoir : vous ne concevez pas comment ses fureurs, ses exigences, ses caprices ne me portent pas à rompre mes liens ; quand vous saurez tous les sacrifices qu'elle m'a faits, tout ce que je lui dois, vous conviendrez la première, que la reconnaissance m'oblige à tout supporter sans me plaindre.

Il y a près de dix ans que le hasard me fit faire connaissance avec elle ; le Baron de Versac venait de l'épouser, il était plus son tyran que son mari ; ni la beauté, ni la jeunesse de sa

femme, ne purent adoucir la férocité de son caractère ; elle passait sa vie dans les larmes, et je ne doute pas que les chagrins qu'il lui causait, n'aient fort contribué à aigrir son caractère ; même très jeune elle en annonçait beaucoup, c'était ses seules armes contre les violences de son mari... Sans vous ennuyer par de trop longs détails, je ne pus la voir sans l'aimer, je lui rendis pendant deux ans des soins aussi tendres que discrets : un cœur malheureux en est souvent plus faible ; la jalousie d'un tyran sert presque toujours les projets de l'amour : enfin moins par ma séduction, que par des circonstances favorables, je parvins à lui plaire : le Baron ne tarda pas à s'en apercevoir : rien n'égalé les excès auxquels il se porta contre sa femme, lorsqu'elle eut la fermeté de lui dire qu'elle ne consentirait jamais à cesser de me voir ; ce fut peu de l'arracher du sein de sa famille, de l'enlever aux plaisirs de son âge, en l'emmenant dans une de ses terres, il eut encore la barbarie de l'enfermer dans une chambre obscure, où sans livres, sans nulle dissipation, livrée à son désespoir, elle ne voyait que lui... C'est là, qu'il la retint deux ans, lui proposant de finir son supplice, sous la condition de renoncer à moi ; c'est là, qu'un amour sans exemple inspira tant de courage à cette infortunée, qu'elle aima mieux souffrir les supplices les plus cruels, que de me manquer de foi. Comment vous peindre ma position, dans ces moments de désespoir ! Votre cœur peut vous dire plus que moi, tout ce que j'ai dû souffrir : enfin le Baron espérant que le temps avait détruit notre amour, ramena sa femme à Paris... Je voulais me sacrifier, j'aimais mieux la mort que d'exposer une seconde fois ce que j'aimais aux fureurs d'un barbare... Mais avec un dévouement que l'amour seul peut inspirer, la Baronne exigea que je revinsse

chez elle : son mari indigné ne garda plus aucuns ménagements. Peu content d'accuser publiquement sa femme de l'avoir trompé, il suborna de faux témoins, il se fit séparer d'elle, d'une manière ignominieuse : elle fut perdue, sa famille ne voulut plus la recevoir... Depuis ce temps, elle a vécu dans la terre où nous sommes, avec le peu de fortune que son mari lui a laissée en mourant... À Paris peu de personnes la voient, ici nous sommes presque seuls, mais quand je suis auprès d'elle, elle ne désire, ni ne regrette rien... Eh bien, Madame, puis-je l'abandonner ? Au moins laissez-moi croire que mon absence ne nuira pas au Chevalier : rappelez-vous vos engagements, ils répondent de son bonheur.

LETTRE XXV

Le Chevalier au Marquis

Ce 20 octobre

Ah ! mon ami, tout me fait sentir votre absence ; je n'ai plus d'appui : mon sort est changé, la Vicomtesse n'est plus la même ; comment combattre tout seul et ses principes, et les conseils cruels que la Marquise lui donne sans cesse ?... Hélas ! je me vois, je me crois aimé, et je ne suis pas heureux. Le cœur

de la Vicomtesse est si mobile, si faible, que je suis toujours au moment de perdre le bien que je vais posséder. Comment fixer ce caractère incertain ? Tout a du pouvoir sur son âme, et peut l'agiter différemment. Avec une égalité parfaite, elle a tout l'inconvénient des caprices ; oui : je crois que l'instant même qui suivrait mon bonheur, serait encore un moment d'incertitude. C'est à vous seul que je puis avoir recours ; aidez-moi de vos conseils, achevez votre ouvrage. Ne pourrions-nous pas obtenir de la Marquise de cesser de me nuire ? Vous la connaissez, écrivez-lui : priez-la d'avoir pitié d'un homme qu'elle met au désespoir, et dont elle n'a pas à se plaindre ; répondez-lui du bonheur de son amie ; peut-elle craindre que je la rende malheureuse ? Ah ! qu'elle lise dans mon cœur, il dissipera ses alarmes.

LETTRE XXVI

Le Marquis au Chevalier

Ce 22 octobre

Que craignez-vous, mon ami ? Votre bonheur est certain. La Vicomtesse en a trop dit pour que vous puissiez en douter ; plus une femme est honnête, plus elle regarde la moindre

parole comme un engagement. L'aveu d'une coquette est moins rassurant, qu'un seul mot d'une bouche aussi pure. C'est à vous maintenant, à ne plus laisser le temps à ses réflexions, non pas de vous éloigner une seconde fois, (cela est impossible) mais de retarder votre bonheur. La séduction peut être lente, et pour plaire, on a souvent besoin des secours du temps ; mais il faut marcher avec rapidité, de l'instant où l'on est aimé, vers l'instant de la victoire. En vain l'amour, la délicatesse, nous portent à retarder notre triomphe, pour jouir de ce moment si doux, où l'on nous cède volontairement : l'on attend en vain cet effort d'un cœur honnête, lorsqu'il aime pour la première fois : il semble même que ses combats, sa délicatesse, tout même jusqu'à la pudeur, vous demande de l'aider dans la faute qu'elle veut et qu'elle n'ose commettre. Je dis plus, cette recherche de jouissance, qui nous porte à vouloir tout attendre, sans demander, tout obtenir, sans oser enlever ce que l'on peut nous accorder, est une cruauté, une barbarie... Je veux bien écrire à la Marquise ; mais cependant, croyez-moi, c'est plus par votre séduction que par vos prières, qu'il faut combattre les conseils qu'elle donne contre vous. Le père Clément dont vous ne parlez pas, est peut-être aussi dangereux. Il ne quitte pas la Vicomtesse, par ordre de sa mère ; il s'occupe beaucoup plus à porter son cœur vers le ciel, que vers vous. Il est important que vous le connaissiez. Autrefois la Baronne le vit beaucoup chez son mari, par elle je sais son histoire, et je vais vous la conter.

Le père Clément n'est autre chose que le Chevalier de *Laris*, fils naturel du Duc de..., qui le fit élever avec le même soin, que s'il eût été destiné à porter son propre nom. À peine eut-il atteint l'âge de quinze ans, que son père employa tout son

crédit pour lui faire avoir une place dans les affaires étrangères... Il obtint celle de secrétaire d'ambassade auprès du Comte de..., alors Ambassadeur à Vienne ; charmé de ses talents, le Comte lui témoigna bientôt la plus grande confiance, et l'accabla de bontés... Il en fut bien mal récompensé : sans entrer dans des détails qui allongeraient ma lettre, le Chevalier de Laris étant devenu amoureux de la fille aînée de l'Ambassadeur, abusa de sa confiance, en cherchant à lui plaire : ce fut peu de la séduire ; poussant l'ingratitude au dernier degré, il osa l'enlever ; le frère de cette infortunée en ayant été averti, poursuivit le ravisseur, l'atteignit, et perdit la vie en se battant avec lui. Laris effrayé de son crime, eut l'indignité d'abandonner la malheureuse victime de sa passion, qui peu de temps après fut enfermée. Il s'enfuit dans le pays étranger, pour éviter la juste rigueur des lois : mais ayant osé revenir quelque temps après, il fut arrêté à Strasbourg ; son procès ne fut pas long, on le condamna à perdre la vie de la façon la plus ignominieuse ; la veille de son exécution, son père à force d'argent, fit gagner le geôlier, qui le laissa s'évader ; et le Duc de..., étant ami du mari de la Baronne, obtint de lui, de cacher Laris dans le même château, où cette infortunée fut enfermée quelque temps après. Ce fut là, que la Baronne fit connaissance avec lui : c'était le seul être qu'on lui permit de voir quelquefois. Le Baron mort, et sa femme ayant recouvré sa liberté, Laris renvoyé de sa retraite, s'enfuit encore dans le pays étranger : pendant dix ans, il n'y a point de métier qu'il n'ait fait, point de pays qu'il n'ait parcouru : enfin, ne sachant plus que devenir, le désir de revoir sa patrie le porta à se faire moine, espérant n'être pas reconnu... Le hasard lui fit faire connaissance avec la mère de la Vicomtesse, qui l'a retiré chez

elle ; le Duc le croit mort : personne ne sait son histoire, excepté la Baronne à qui il a écrit, il y a quelque temps, pour lui confier son sort, et lui demander quelques secours. Tâchez de savoir, si la Vicomtesse a confiance en cet homme, afin de le mettre dans vos intérêts... Mais ne trahissez pas son secret : suivez mes conseils, et nous serons sûrs de la victoire.

LETTRE XXVII

La Marquise à la Vicomtesse*

Ce 24 octobre

Tout ce que je craignais est donc arrivé. Ah ! ma chère Vicomtesse, que je vous plains ! Vous êtes engagée... Oui vous l'êtes... Avec qui ? ...Avec un homme que vous plaignez, sans l'aimer ? ...Malheureux effets de votre faiblesse ! On vous a fait prendre de la pitié, pour de l'amour : ah ! combien je prévois de malheurs ! Combien, hélas ! cette faute peut vous coûter de larmes !... S'il en est temps encore, laissez-moi vous ouvrir les yeux, malheureuse ! Vous courez à votre perte,

* Ségur écrit incorrectement « Le Marquis à la Vicomtesse ».

souffrez que l'amitié vous arrête au bord du précipice ; non, vous ne concevez pas le désespoir auquel vous allez vous livrer !... Cet être que vous n'aimez pas, que vous écoutez par complaisance, à qui vous céderez peut-être par faiblesse, croyez-en mon expérience, peut vous devenir odieux. Hélas ! à peine la vertu séduite, enivrée de tendresse, peut-elle pardonner à l'amour la faute qu'il lui fait commettre ! Jugez si vous supporterez le Chevalier, lorsque revenue vous-même, vous ne trouverez pas dans votre âme, l'excuse de votre erreur. Vous l'accablerez de vos remords, de vos reproches, vous lui ferez détester jusqu'à votre faiblesse, et vos malheurs communs seront votre ouvrage. Comment pouvez-vous soutenir l'idée de vous voir séduite par l'un, livrée à l'autre ? Car n'en doutez pas, ce n'est que le Marquis qui vous entraîne, lui seul a du pouvoir sur votre âme ; votre faiblesse est une sorte d'hommage involontaire que vous rendez à son esprit, à sa séduction ; s'il était à la place du Chevalier, vous seriez déjà sa victime.

Le Marquis à la Marquise

Ce 26 octobre

Quoi, Madame, c'est vous, la grâce, la sensibilité même, qui voulez combattre l'amour ! Rarement la raison peut l'emporter sur lui, mais lorsqu'elle parle par votre bouche, elle a trop de puissance pour ne pas l'effrayer ; il vous demande grâce : contentez-vous d'avoir su résister à son empire. N'est-ce pas l'avoir assez bravé ? C'est trop à la fois de vouloir lui enlever, et votre cœur, et celui de votre amie. Laissez-la jouir d'un bonheur que vous avez méprisé, et que peut-être un jour elle peut vous faire regretter, en vous en montrant l'image touchante... D'ailleurs, j'en appelle à votre esprit : si son cœur l'entraîne vers le Chevalier, quels sont les conseils assez forts pour s'opposer à ce pouvoir irrésistible ? Vous jetterez des doutes dans son âme ; vous augmenterez ses craintes, ses combats, mais vous ne ferez que retarder sa défaite. L'amitié vous implore aujourd'hui pour l'amour, cessez de nuire au Chevalier, il croira vous devoir son bonheur. Songez à la position de la Vicomtesse ; elle s'est trop engagée, pour qu'on ne puisse pas l'accuser de coquetterie, si mon ami voyait tromper ses espérances ; peut-être même cette expression ne serait pas assez forte, pour peindre la conduite d'une femme assez peu délicate, pour recevoir les soins de l'homme le plus

tendre, le plus vrai, nourrir sa passion, exiger de lui qu'il revienne à ses pieds, quand il veut s'éloigner, promettre de tout faire pour son bonheur, et le livrer tout à coup au plus affreux désespoir, en l'abandonnant avec cruauté ! Prenez-y garde, Madame ; ce changement si prompt, si peu mérité, ressemblerait plutôt au caprice, qu'à la soumission tardive, pour des principes que l'on a déjà sacrifiés. J'ai l'honneur, etc.

LETTRE XXIX

La Marquise au Marquis

Ce 29 octobre

J'ai balancé longtemps si je répondrais à votre lettre, Monsieur le Marquis ; mais l'intérêt de mon amie l'emporte, et la crainte que vos conseils ne la perdent, me décident à vous faire sentir combien vous êtes coupable envers elle. Quel abus cruel vous faites de votre esprit, de tous les avantages que la nature vous a donnés ! Votre rôle dans le monde est donc de tenir une école de séduction, d'y former le Chevalier, en prenant mon amie pour victime ? Sans la faiblesse de son caractère, vous me paraîtriez l'un et l'autre bien peu dangereux pour elle ; une femme honnête, délicate, peut céder à la pas-

sion d'un homme aussi tendre, que discret dans sa conduite ; nous n'en avons vu que trop d'exemples ; mais que doit lui paraître cette réunion choquante de deux êtres, qui calculent ensemble toutes leurs paroles, toutes leurs démarches, si ce n'est un projet insultant, qui avilit également l'amour, et celle qui l'inspire?... Vous me reprochez d'avoir su lui résister : mais il me semble, que sans le connaître, je le profanerais moins aisément, et ce n'est pas la première fois, que je vois ceux qui le professent, n'en avoir aucune idée. C'est vous en dire assez, je crois, pour vous assurer que loin d'approuver vos conseils dangereux, je les combattrai de tout mon pouvoir ; et que si la Vicomtesse m'en croyait, elle ne vous reverrait ni l'un ni l'autre. J'ai, etc.

LETTRE XXX

La Vicomtesse à la Marquise

Ce 2 novembre

Quel jour affreux votre lettre a porté dans mon âme ! Pourquoi l'ai-je lue ! Pourquoi l'avez-vous écrite ? Ah ! mon amie, je suis perdue, je suis indigne de voir le jour ; quelle est donc l'affreuse prévoyance, qui peut vous faire pressentir le crime que

je recelais dans mon cœur ? Ah ! combien votre pénétration m'est funeste ! Peut-être, aurais-je toujours gardé, sans m'en douter, ce poison dans le fond de mon âme, mais vos regards sévères ont su le démêler, jusque dans ses replis les plus cachés ; il me pénètre, il m'embrase... Quel état ! Quelle honte ! Infortunée que je suis, que vais-je devenir ! Il faut tout avouer : c'est peu d'être engagée, presque sacrifiée à l'amour d'un homme que je n'aimai jamais, pour qui même ma coupable faiblesse me donne de l'éloignement : mon lâche cœur s'abandonne encore à la passion la plus vive, pour un être, qui loin de répondre à ma tendresse, me porte à former d'autres liens... Oui, mon amie, j'aime le Marquis ; je l'adore, il n'est plus temps de me le dissimuler ; ce sentiment a pris d'autant plus d'empire sur mon âme, que je l'ai senti longtemps sans me l'avouer, et sans le combattre, en le croyant innocent... Cette passion invincible est venue me dévorer dès sa naissance, avec toute la force que le temps seul peut lui donner ; fut-il jamais de position comparable à la mienne ! De quelque côté que je cherche à fuir le crime, je le trouve sous mes pas... Ah ! tout est préférable à la honte de montrer ma faiblesse. Si le Marquis la pénètre, je m'ensevelirai dans un cloître pour ne jamais reparâître... Que faire ? Que résoudre ? Ô mon amie ! Je sens mon esprit, ma raison s'égarer à la fois... Qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse ?

Le Chevalier au Marquis

Ce 6 novembre

Venez, mon ami, venez à mon secours ; toutes mes espérances sont détruites : le cœur de la Vicomtesse m'échappe encore, malgré tous mes efforts pour le fixer ; ce n'est plus cette incertitude, ces combats qui peut-être étaient inévitables, c'est un projet cruel, inébranlable, de m'abandonner sans retour. S'il me reste encore quelque espoir, je ne puis le tenir que de vous. Oui : vous seul pouvez encore ramener ce cœur indéfinissable ; vous avez tant de pouvoir sur lui. Rendez-le-moi, mon ami, rendez-le-moi, ou je meurs... Hier, j'arrive chez la Vicomtesse, je la trouve baignée de larmes ; jugez de mon état ! Je me jette à ses pieds, je l'implore, je la presse de me dire le sujet de sa peine... Hélas ! mes prières étaient inutiles, elle ne me répondait que par ses sanglots ; enfin, après avoir gardé longtemps ce silence cruel, touchée de ma douleur, de mon inquiétude, elle prononça ces mots : Je vous l'avais bien dit, Chevalier, que je n'étais pas née pour vous aimer. Qu'osez-vous dire, lui répondis-je avec précipitation ? Hé quoi ! pouvez-vous oublier vos promesses, la scène touchante dont mon ami fut témoin ?... Ne l'attribuez qu'à la pitié, reprit-elle aussitôt, et ses larmes recommencèrent à couler avec abondance ; en vain je la suppliai de m'en dire davantage, je ne pus rien obtenir... Ses pleurs

n'étaient interrompus que par les mots de remords, de honte, qui s'échappaient de sa bouche : désolé, déchiré, accablé de douleur, je suis sorti de chez elle pour venir vous écrire... ; ses yeux me reconduisaient sans me rappeler, ils semblaient cependant exprimer une sorte de compassion : hâtez-vous, mon ami, venez décider de mon sort, chaque instant de retard est pour mon cœur un siècle de tourments. Hélas ! à quoi suis-je donc destiné ?

LETTRE XXXII

La Marquise à la Vicomtesse

Ce 6 novembre

Vous portez dans mon cœur une douleur bien amère, ma trop malheureuse amie, mais votre lettre n'a fait que confirmer mes soupçons ; j'ai su lire avant vous, dans le fond de votre âme. J'espérais toujours me tromper ; mais depuis quelque temps, je n'ai pas assez de doutes, pour vous cacher les choses, qui peuvent vous effrayer sur votre position. Je n'ai fait que mon devoir, je suis bien loin de m'en repentir ! Croyez d'ailleurs, que si quelques mots ont pu vous éclaircir sur cette passion malheureuse, elle était au moment de se développer elle-

même, avec plus de force et de danger... Ayez du courage, de la soumission à mes conseils, et peut-être verrez-vous, dans peu, ce moment pénible, comme un bienfait de la providence, comme un moyen d'échapper au projet criminel de deux êtres, auxquels vous devez renoncer pour toujours. Le sacrifice est grand, je l'avoue ; votre douleur est affreuse : dans la position où vous êtes, il faut mourir, ou vous consoler. Cet arrêt est cruel, mais il s'agit d'échapper à la honte, à l'ignominie. Si vous revoyez une seule fois le Marquis, ou son ami, c'en est fait, votre sort est arrêté : faible comme vous l'êtes, c'est vous condamner vous-même à un opprobre éternel. Si au contraire vous suivez mes conseils, espérez tout du temps, de la bonté du ciel ; soins, douces consolations, vous trouverez tout en moi... ; songez-y bien, choisissez, je n'ai rien à vous dire de plus.

Le Marquis au Chevalier

À Paris, 10 heures du matin, ce 7 novembre

J'arrive, mon ami ; une heure après avoir reçu votre lettre, je suis monté en voiture : la Baronne n'était pas éveillée, je n'ai pu lui dire adieu ; elle sera furieuse, mais rien ne peut m'arrêter, quand il s'agit de votre bonheur. Je ne veux pas perdre un moment : je serai à midi chez la Vicomtesse ; venez-y une heure après. Ce ne sera pas ma faute, si vous ne la trouvez pas plus calme. J'avoue que je ne comprends rien à sa conduite.

Je rouvre ma lettre pour vous dire que mon valet de chambre, qui vient d'arriver après moi, a laissé la Baronne dans une colère affreuse ; lorsque à son réveil on lui a dit que j'étais parti, on n'a pas pu calmer ses emportements : j'avais cependant eu grand soin de lui écrire, mais cela n'a servi à rien... Je vous supplie, mon ami, d'aller la trouver ; votre présence est ici moins nécessaire que la mienne ; tâchez d'apaiser cette femme indomptable ; surtout beaucoup de douceur : peignez-lui votre douleur, prouvez-lui que je ne pouvais sans cruauté, vous refuser mon secours ; adieu, adieu, ne perdez pas un moment.

La Fleur, valet de la Baronne,
à la Baronne

Ce 8 novembre*

Vos ordres sont exécutés, Madame la Baronne ; je suis arrivé devant la porte de M. le Marquis, avant qu'il ne fût sorti : je me suis caché dans une allée voisine ; sur le midi, il est monté en voiture ; je l'ai suivi, j'ai vu M. le Marquis descendre chez Madame la Vicomtesse ; il l'avait l'air fort occupé ; je me suis caché de nouveau. M. le Marquis est resté bien longtemps chez Madame la Vicomtesse ; enfin, il est ressorti : oh ! alors il avait l'air au désespoir, il est retourné chez lui, et je sais qu'il y a dîné seul : il était alors fort tard, il n'est ressorti que pour aller souper chez Madame sa tante, et est revenu se coucher de fort bonne heure. Madame la Baronne peut être sûre de mon zèle ; je continuerai à l'informer des démarches de M. le Marquis : j'ai prévenu chez Madame la Baronne, qu'on tînt son appartement prêt, et qu'on l'attendît à chaque instant. J'ai l'honneur d'être avec respect, La Fleur.

* L'édition de 1790 date cette lettre d'« octobre », ce qui est manifestement fautif.

La Baronne à La Fleur

Au Château de... ce 10 novembre

Je suis contente de vos soins ; continuez de suivre le Marquis ; ne m'écrivez pas, je serai demain à Paris à onze heures : vous me rendrez compte de tout ce qui se sera passé ; tâchez d'épier le moment où le Marquis ne sera pas chez la Vicomtesse, de peur qu'il ne vous y voie entrer ; vous demanderez à parler à un prêtre qui y loge, nommé le père Clément : autrefois, vous l'avez vu chez moi ; ...vous lui remettrez cette lettre, ne la remettez qu'à lui : surtout intelligence et discrétion.

LETTRE XXXVI

La Baronne au père Clément

Ce 10 novembre

La Baronne de Versac aurait des affaires très importantes à communiquer au père Clément ; elle le prie de vouloir bien se rendre chez elle demain à Paris, entre onze heures et midi : elle attend de lui la plus grande discrétion sur son billet ; son honnêteté lui en répond.

LETTRE XXXVII

La Vicomtesse à la Marquise

Ce 10 novembre

Hélas ! pouvais-je m'y attendre ? Au moment où je croyais le Marquis à la campagne ; au moment où résolue de suivre vos conseils, je lui écrivais que je ne voulais plus voir, ni son ami,

ni lui, il est entré dans ma chambre ; comment vous peindre ce qui s'est passé dans mon âme ? Ma vue s'est troublée, mes paroles ont expiré sur mes lèvres, et un instant, je me suis trouvé privée de toutes mes facultés, à tel point, que le Marquis m'a parlé longtemps, sans que j'aie entendu ce qu'il me disait... Enfin revenue à moi, j'ai fait mes efforts pour lui cacher mon trouble ; je ne vous dirai point toutes les expressions touchantes qu'il a employées pour me peindre le malheur de son ami : ah ! ma chère Marquise, chaque parole qu'il prononçait, retentissait jusqu'au fond de mon cœur ! Pour toute réponse, j'ai cru devoir lui montrer la lettre que je lui écrivais. La lire avec précipitation, la déchirer, se jeter à mes pieds, tout cela a été l'affaire d'un moment... Mon ami n'y survivra pas, me dit-il, ...et ses larmes l'empêchèrent de continuer... Mon Dieu ! mon Dieu ! ma chère Marquise, comme je souffrais ! Il faut avoir senti tous les mouvements de mon âme, pour s'en faire une idée ; voir à ses pieds l'être que l'on adore, s'enivrer du plaisir de rencontrer ses yeux, et songer dans le même moment que c'est pour un autre qu'il nous implore !... Ce supplice, peut-être inconnu de tout le monde, n'était réservé qu'à moi seule ; et pour mettre le comble à mes maux, le bonheur de la Baronne est venu se peindre à mon âme ; plus mes yeux s'attachaient sur son amant, et plus j'enviais son sort ; qu'elle est heureuse de partager sa destinée ! Hélas ! peut-être sans elle le Marquis moins indifférent... Mais pourquoi m'abuser par de vaines chimères ? Tout me séparait de lui ; au moins je le verrai, mon amie ; n'espérez de moi ni raison, ni courage ; le voir est mon bonheur, la seule jouissance qui m'attache à la vie : pourquoi tenterais-je de vains efforts pour l'arracher de mon cœur ? N'ai-je pas employé toute ma force à cacher mon secret ? Le

concevez-vous, ma tendre amie ! Le Marquis était à mes pieds, ses mains serraient mes mains, ses yeux fixaient mes yeux, et le mot *j'aime* n'est pas sorti de ma bouche ! J'ai su le garder dans le fond de mon cœur ; mais il est des bornes au courage que le ciel nous a donné ; la vertu même ne peut les franchir ; hé quoi ? dans le sein du malheur, pouvons-nous renoncer à la seule consolation qui nous reste ? Cet effort est au-dessus de moi ; l'amour n'est pas de l'amour, quand il peut se sacrifier lui-même : je puis renoncer à tout, mais non pas à voir ce que j'aime.

LETTRE XXXVIII

Le père Clément à la Baronne

Ce 11 novembre

Je ne manquerai pas de me rendre à l'heure indiquée, aux ordres de Madame la Baronne ; elle peut être aussi sûre de ma discrétion, que du zèle et du respect que je lui ai voués, etc.

Le Marquis au Chevalier

Ce 11 novembre

Je m'y perds, mon ami ; je n'y conçois plus rien. Comment arrêter aucune idée, sur une conduite aussi inconséquente que celle de la Vicomtesse ? Quelquefois je la crois à plaindre, d'autres fois j'imagine qu'elle peut nous jouer tous les deux : cependant je ne vois pas ce qui peut causer sa douleur, et je ne lui crois ni l'usage, ni le caractère nécessaire pour pousser la coquetterie aussi loin... Elle venait de m'écrire, quand je suis entré chez elle, pour m'annoncer qu'elle voulait cesser de nous voir tous les deux ; l'étonnement et le trouble que mon arrivée lui causa, m'avaient presque fait deviner ce que je lus dans sa lettre : pour toute réponse à mes questions pressantes, elle l'ouvrit et me la donna ; j'avoue que dans le premier moment ma douleur fut muette mais je n'en eus après que plus de force et peut-être d'éloquence ! Votre malheur se peignit si vivement à moi, que j'aurais été moins animé par mes propres intérêts : enfin, je suis parvenu à changer ses projets, mais rien n'a pu diminuer sa tristesse ; ...mon ami, je crois qu'un chagrin violent qu'elle veut nous cacher, la dévore en secret ; ses remords seuls ne peuvent causer ses larmes : elles sont trop amères, sa douleur est trop profonde ; les reproches que la femme la plus honnête se fait intérieurement, sont toujours adoucis

lorsqu'elle songe que son amant est heureux ; en un mot, ils ne peuvent produire qu'une douce mélancolie, qui tient plus du calme du bonheur, que de l'agitation des remords. Nous devons donc mettre toute notre étude à percer ce mystère impénétrable ; soyez sûr que nous en viendrons à bout : la confiance est un besoin du malheur. La Vicomtesse est trop malheureuse pour ne pas laisser échapper son secret ; il n'y a rien que je n'emploie pour le pénétrer ; j'espère que vous ne désapprouverez pas que j'aie parlé de tout ceci au Commandeur de Sainville ; il va beaucoup chez la Vicomtesse, et peut nous être d'une grande utilité : soyez sûr que malgré sa réputation de légèreté et d'insouciance, il est aussi discret que serviable ; il m'aime depuis que je suis dans le monde, et je me suis toujours bien trouvé de ses conseils... Donnez-moi promptement des nouvelles de votre voyage, j'en attends avec impatience.

Le Chevalier au Marquis

Au Château de Sancy, ce 11 novembre*

Je suis au désespoir, mon ami ; la Baronne n'est plus ici, l'on ne sait ce qu'elle est devenue : elle venait de partir un instant avant mon arrivée, avec défenses de dire la route qu'elle avait prise... Je crains sa tête, ses emportements ; je ne puis me consoler d'être la cause de ce nouveau malheur... Mais que peut-elle craindre?... Mon Dieu, que je suis inquiet ! Je vais passer le reste de la journée à faire des perquisitions, et demain, de bonne heure, j'irai vous retrouver. Hélas ! peut-être à présent décide-t-on de mon sort ? Ah ! mon ami ! ne quittez pas ce que j'aime ; que votre tendre amitié écarte tous les conseils que l'on donne contre moi ; emparez-vous de cette âme mobile qui veut m'échapper... Votre esprit, votre usage vous donnent tant d'avantages ! Aisément vous prenez l'empire sur tout ce que vous voulez séduire : rendez-moi le bonheur et la vie.

* Nous rétablissons « Sancy », au lieu de « Siry », selon la leçon des lettres I, III, VI, IX, XII, XV, XXIV.

Le Commandeur de Sainville au Marquis

Ce 11 novembre

Ai-je bien vu, Marquis ? Me suis-je trompé ? Quoi ! La Baronne est à Paris : je viens de la rencontrer ; j'en suis d'autant plus sûr, que sa voiture était arrêtée devant sa porte, et qu'en passant j'ai eu tout le temps de la voir, quoiqu'elle eut l'air de se cacher... Ah ! parbleu, mon pauvre ami, vous n'avez qu'à vous bien tenir. Je crois que la scène sera bonne ! Il faut être juste, vous l'avez quittée un peu brusquement. Je vous en demande pardon, mais je ris d'avance de la mine que vous ferez en l'abordant ; ...d'imaginer que l'on se soumette à cet esclavage, a toujours été pour moi une chose incompréhensible ; dites-moi un peu ? N'est-ce pas ce que vous appelez du procédé ? Ma foi il est bien long, il faut en convenir, et ce qui est long, est bien ennuyeux... D'abord, comment se fait-on le héros d'un roman pareil ?... J'entends des gens qui vous disent, c'est bien doux d'avoir un lien éternel ; moi je dis, c'est bien dur : fût-ce la femme la plus accomplie, je n'en voudrais pas à ce prix... Ce pauvre Chevalier sera la victime de ses beaux sentiments ; à propos, j'ai réfléchi à tout ce que vous m'avez confié au sujet de la Vicomtesse ; c'est une sottise de dire que les femmes sont inexplicables : il n'y a souvent rien de plus simple que ce qui

leur arrive ; tout dépend de leur facilité à nous cacher ce qu'elles veulent que nous ignorions ; je me souviens qu'il y a vingt ans, la comtesse de Linval était comme cela inexplicable ; nous l'aimions tous, nous l'adorions ; elle écoutait les uns, se moquait des autres : et toujours au moment de se rendre, nous échappait toujours ; on portait sa vertu aux nues, nos grands raisonneurs s'y perdaient : nous découvrîmes tout d'un coup, qu'en province, où elle passait six mois tous les ans, cette personne aussi difficile que sensible et délicate, s'accordait un bon, gros, court gentilhomme campagnard, qui en fait de séduction, en savait beaucoup plus que nous ; je suis loin de dire cela de la Vicomtesse, mais enfin observons, attendons, peut-être tout s'expliquera facilement ?

LETTRE XLII

La Baronne au père Clément

Ce 14 novembre

Nos conventions sont faites ; réfléchissez encore aux engagements que vous avez pris avec moi : j'ai votre parole, à présent tout remords, toute incertitude serait inutile ; vous n'avez d'autre parti à prendre, que de servir, et mes projets, et ma

jalousie ; attendez tout de moi, si vous me rendez le service que je vous demande : mais craignez tout, si quelque chose pouvait vous arrêter. Un seul mot de votre histoire à la mère de la Vicomtesse, et vous seriez chassé. Vous perdre ne serait qu'une partie de ma vengeance, prenez-y garde. Il m'en coûterait moins de le faire, qu'il ne m'en a coûté de vous le dire. Connaissez-moi, tel est mon caractère ; rarement mon sexe est susceptible, et de force, et de suite dans ses projets ; mais il pousse ces deux qualités jusqu'au dernier degré, quand par hasard le ciel les lui accorde... Tout m'indique, tout me prouve que la liaison du Marquis et de la Vicomtesse doit m'être suspecte ; cette confiance si prompte, cette résistance peu naturelle aux soins du Chevalier, nous cache un mystère qu'il faut pénétrer ; conduit par mes conseils, instruit par moi dans l'art profond de dissimuler, que notre sexe connaît mieux que le vôtre, il vous sera facile de démêler les secrets de cet intérieur où le hasard vous a placé. Ne négligez rien : il faut me satisfaire ; tous les moyens sont bons pour parvenir à notre but : que notre intérêt vous anime, vous enflamme ; laissez mes soupçons jaloux pénétrer dans le fond de mon âme : eux seuls peuvent vous éclaircir, et vous tracer la route qu'il faut suivre pour connaître la vérité. Craignez le Marquis, craignez sa pénétration ; un rien peut vous trahir, peut vous rendre suspect. Au reste, je vous le répète ; vous me répondrez même du succès de notre entreprise ; c'est à vous à vous conduire avec adresse : si l'on découvre nos projets, c'est peu de perdre les récompenses qui vous attendent, je saurai tout rejeter sur vous, rien ne me compromet ; mes lettres même ne sont pas de ma main : je puis tout nier, je dis plus, vous accuser ; songez-y bien, j'en suis capable.

Le Marquis à la Baronne

Ce 15 novembre

Quelle conduite est la vôtre ! Ne devriez-vous pas en rougir ? Eh quoi ! C'est au moment que je prie mon ami d'aller vous expliquer les raisons de mon départ, c'est dans l'instant où je vous écris la lettre la plus tendre, que vous revenez à Paris sans m'en parler, et que j'apprends par le public qu'il y a deux jours que vous y êtes... Ah ! mon amie ! combien vous m'affligez ! Quel est donc votre dessein ? Vous abaisseriez-vous jusqu'à vouloir m'espionner ? Ah ! si votre malheureux caractère a pu vous égärer à ce point, combien ne devez-vous pas vous en repentir : qu'avez-vous appris ? Que vous a-t-on dit ? Que tout occupé du malheur du Chevalier, j'avais cherché tous ces jours-ci les moyens de le réparer ; est-ce un crime à vos yeux ? L'amour doit-il donc étouffer la voix de l'amitié ? Ah ! cessez d'abuser de votre empire ; ne me forcez point à regarder le plus doux des liens comme une chaîne insupportable à tous deux. Je vous l'ai dit cent fois ; une tendre jalousie touche, intéresse, peut même flatter quelquefois ; mais un soupçon injuste, tyrannique, choque, et fait le malheur de la vie.

La Baronne au Marquis

Ce 16 novembre

Marquis, vous m'affligez, vous m'offensez ; pourquoi donc me juger avec tant d'injustice ? Me ferez-vous un crime d'aimer mieux les lieux où vous êtes, que ceux où je ne vous vois pas ? Il est très simple que les intérêts du Chevalier vous retiennent à Paris, mais ma présence ne doit point vous être importune : il me semble au contraire que vous devez chérir le moyen que je vous donne, d'allier à la fois ce que vous devez à l'amour, ainsi qu'à l'amitié. Vous voyez que je suis raisonnable : mes tendres injustices ne peuvent pas toujours durer... J'ai voulu m'en punir en me privant ces deux jours-ci du bonheur de vous voir ; c'était bien assez de respirer le même air que vous* : d'ailleurs je n'ai pas cherché à vous cacher mon arrivée ; ne pas vous en prévenir était une manière délicate de jouir davantage des moments que vous me donneriez volontairement, et de prouver au Chevalier, que je savais sacrifier quelquefois mes intérêts à son bonheur... Vous payez bien mal, et la modération de ma conduite, et les motifs qui me l'ont dic-

* Le syntagme « respirer le même air » est un lieu commun romanesque : on le trouve par exemple dans les *Lettres d'une Péruvienne* de madame de Graffigny (1747, lettre VI).

tée : mais je suis loin de m'en repentir... Je veux même oublier les soupçons offensants que vous n'avez pas craint de me montrer dans votre lettre. Venez me voir cet après-midi ; la tendresse la plus vive, les caresses les plus tendres, seront mes seuls reproches.

LETTRE XLV

Le père Clément à la Baronne

Ce 18 novembre

Je connais toute l'étendue de mes engagements, Madame, et ce n'est pas sans une sorte de crainte que je les envisage. Votre intérêt m'anime, votre esprit me rassure ; il a même su diminuer à mes yeux ce que nos projets ont d'odieux et de contraire à ma délicatesse ; mais pardonnez à mon âme timide un reste d'incertitude et de scrupule, au moment d'entreprendre ce que j'ai promis : il s'agit de votre bonheur, de votre tranquillité, mais le ciel, mais ma religion, la décence de mon état, tout me force à condamner les premiers motifs de nos démarches ; Monsieur le Marquis n'est point votre époux ; une liaison coupable vous unit à lui ; tout me défend de la tolérer, et vous voulez que je m'occupe de la cimenter davantage ! C'est vou-

loir que je manque à la fois à mes principes, à ma religion, à la morale que je dois prêcher et soutenir sans cesse. Je sais que le plus grand secret doit étendre un voile épais sur ma conduite, mais si votre entretien me met à l'abri du blâme public, qui peut me préserver de mes remords, des reproches d'une conscience pure, qui, jusqu'à présent n'a rien à se reprocher ? Je frémis d'y penser ; au moment où tout enflammé du désir de vous servir, j'avais préparé, même assuré, les moyens de vous instruire des démarches, des paroles, peut-être même des pensées de Madame la Vicomtesse, je ne sais quelle crainte, quel doute affreux est venu pénétrer dans mon âme : peut-être est-ce une inspiration divine... Rassurez-moi, Madame ; c'est peu d'avoir recours à vos conseils, j'ai besoin que vous souteniez ma conscience alarmée ; désirant de commettre la faute que je crains, peut-être n'en aurais-je pas la force ; je sais combien mes préjugés vont vous paraître ridicules ; vous menaciez déjà dans votre première lettre, vous allez tonner dans la seconde ; venez à mon secours au lieu de m'effrayer ; mettez-vous à ma place, et décidez mon sort.

La Baronne au père Clément

Ce 19 novembre

Fort bien, je vous entends : sous le prétexte faux d'une délicatesse dont votre âme vile connaît à peine le nom, vous prétendez m'engager à rassurer votre conscience alarmée, en augmentant votre salaire ; vous m'avez cru bien peu d'usage et de connaissance des hommes, pour penser que je donnerais dans le piège grossier que votre cupidité voulait me tendre. Que ne parliez-vous plus clairement ? Lorsque l'on vend ses services, il faut au moins montrer assez de caractère pour prouver que l'on a le courage de la honte, mais vous ne pourrez avoir même ce mérite à mes yeux. Suivez mon exemple, c'est sans détour que je me livre à mes coupables projets ; si j'exige qu'ils soient secrets, c'est moins par une fausse honte, que pour assurer leur réussite ; mais à l'instant même où je manque à la délicatesse, à l'honnêteté, je respecte assez la vertu pour être révoltée que l'hypocrisie veuille prendre son masque à mes yeux. Vil agent de ma jalousie, rentrez dans le néant ; c'est vous vanter que d'oser prononcer le mot de remords ! À peine puis-je m'en croire digne : peut-être est-ce une sorte de jouissance dans la faute que l'on a commise, mais elle n'est pas faite pour vous. Mes projets sont à moi, mes torts sont les miens ; la passion indomptable qui me les inspire pourrait me servir

d'excuse : l'intérêt seul vous les fait partager ; c'est par calcul, c'est de sang-froid que vous êtes coupable ; au moment où je mérite le mépris, je puis encore vous mépriser. Vous voyez si je sais apprécier les moyens auxquels je suis forcée d'avoir recours ? Gardez-vous de penser que vous m'en imposiez jamais par le besoin que je puis avoir de vous ; le secret de votre vie est dans mes mains ; d'un seul mot je puis vous perdre ; votre histoire, votre vrai nom n'est connu que de moi : tremblez, faible instrument de mes projets, je saurai vous tenir à votre place : trop heureux d'être coupable pour servir mes intérêts, courez aveuglément sur le bord du précipice ; je doublerai la somme qui vous fut promise, ou je vous dénoncerai à vos persécuteurs. Choisissez, mais promptement et sans retour.

LETTRE XLVII

La Marquise à la Vicomtesse

Ce 21 novembre

J'avais résolu de ne plus vous écrire, de vous abandonner à votre malheureux sort : mais votre état me fait pitié, je ne puis renoncer à l'espoir de vous sauver du danger qui vous menace.

Il vous reste encore un moyen de tout réparer ; il faut vous livrer entièrement à moi : pour vous, j'abandonne ma retraite, je consens de vous suivre dans une de vos terres, où la solitude et l'éloignement assureront votre tranquillité. Si vous n'avez pas le courage d'avouer à votre mère la cause de votre départ, éloignez-vous-en, sans l'en prévenir : je me charge de lui mander les raisons de votre absence ; son honnêteté, sa vertu, tout vous répond qu'elle approuvera votre conduite. D'ailleurs, vous ne vous séparerez pas d'elle pour toujours. Ma chère Vicomtesse, le temps est un plus grand trésor que l'on ne pense ! Lorsqu'il aura produit l'effet inévitable de détruire la passion malheureuse qui vous entraîne, vous reviendrez dans le sein de vos amis, de votre famille, jouir du bonheur d'une vie douce, honnête et tranquille ; c'est la raison, c'est la vertu qui vous parlent aujourd'hui par ma bouche : vous ne pouvez sans crime vous refuser à ce que je vous propose ; vous savez si j'aime ma retraite ! Jugez au sacrifice que je fais de m'en éloigner, combien je crois nécessaire de vous arracher d'ici. Vous n'avez aucune excuse à me donner, aucune raison à m'opposer ; l'on peut manquer de force pour résister à un danger toujours renaissant, mais on en trouve pour le fuir, puisqu'il ne faut qu'un moment de courage. Si comme je l'espère, vous cédez à mes prières, ne perdons pas un instant ; un seul jour suffit pour les préparatifs nécessaires à notre départ : je le trouve encore trop long pour votre faiblesse et vos réflexions ; après demain matin, rendez-vous à cinq heures à mon couvent, tout sera prêt. Je me charge de tout : l'estime et le bonheur *seront le prix* de votre courage. Surtout, gardez le plus grand secret, évitez de voir le Marquis ; si vous l'apercevez, c'en est fait. Je connais le pouvoir fatal de l'amour, tous

nos projets seront détruits. Pour éviter plus sûrement ce danger, venez demain passer toute la journée avec moi ; non seulement c'est un moyen de me tranquilliser, mais la conversation que nous aurons ensemble, peut diminuer votre chagrin et augmenter votre courage. Je suis juste, votre position est trop cruelle pour que vous puissiez répondre de vous, si l'on ne vient à votre secours.

Jugez avec quelle inquiétude, quelle impatience j'attends votre réponse ! Vais-je vous admirer en vous plaignant, ou vous mésestimer sans vous plaindre ?

LETTRE XLVIII

La Vicomtesse à la Marquise

Ce 21 novembre

C'en est fait, ma tendre amie, la raison l'emporte sur l'amour : je m'abandonne entièrement à vous ; disposez de cette âme encore trop faible pour ne pas regretter tout ce qu'elle sacrifie ; soutenez mon courage ; au moment même où je me décide à suivre vos sages conseils, je suis aussi près d'être coupable que vertueuse. Ô mon amie ! je ne le reverrai donc plus !... Pourquoi ne savais-je pas l'autre jour que mes yeux rencontraient

les siens pour la dernière fois ? Combien j'ai perdu de moments ! Il était là, ...j'ai pu lui parler, et souvent j'ai gardé le silence, j'ai même craint de le regarder trop longtemps ; ah ! que je payerais cher un de ces instants qui me sont enlevés pour jamais ! Il le faut, je me sacrifie, je me prépare une mort lente et pénible : mais puisse du moins cette passion dévorante, ne s'éteindre dans mon cœur qu'avec mon dernier soupir ! Les tourments qu'elle me causera loin de ce que j'aime, seront les seules jouissances qui pourront m'aider à supporter la vie. Que ne vous dois-je pas, ma chère Marquise ? Combien vos tendres soins me sont chers ! Eux seuls adouciraient ma douleur, si quelque chose pouvait la diminuer ; mais je sens, hélas ! qu'il est des chagrins éternels, et qui dès leur naissance, nous font pressentir leur durée : du moins j'arracherai l'estime en renonçant au bonheur ; il m'en coûte assez cher ! Cruel devoir, que tes lois sont dures ! Pourquoi faut-il que tu sois contraire à la nature ? Si ta voix est plus forte, la sienne n'est-elle pas plus tendre ? N'a-t-elle pas plus de pouvoir sur nos âmes ? Tout quitter, tout perdre en un moment ! Il était donc possible d'être plus malheureuse que je ne l'étais hier ! Je le voyais du moins ! Ah ! celui qui n'a qu'une faible jouissance, y tient autant que l'être heureux tient au bonheur. Et ma mère, comme je vais l'affliger ! Combien j'aurai de peine à m'arracher de ses bras ! Oui, ma chère amie, j'irai demain passer toute la journée avec vous : ici, tout m'attendrit, tout m'attache davantage ; il semble qu'au moment de quitter les lieux que nous aimons, les choses les plus indifférentes nous deviennent chères. Ô ma mère ! puissiez-vous du moins me savoir gré du sacrifice que je fais : si vous saviez ce que je souffre, il m'en coûterait moins de mourir ; mais hélas ! pour comble d'infortune, je crains votre

sévérité ; souvent la vertu trop austère est bien près de l'injustice : à ses yeux, c'est peu de n'être pas coupable, il faut encore n'avoir pas couru le risque de l'être.

LETTRE XLIX

Le Chevalier au Marquis

Ce 21 novembre

Je sors de chez la Baronne, mon ami ; concevez-vous toute ma joie de l'avoir trouvée aussi modérée ! Elle est parfaite et pour vous et pour moi : son départ précipité vient de l'excès de sa tendresse, et nullement de ses soupçons injustes. Je crois qu'elle veut enfin vaincre son caractère, et que la crainte de vous perdre, la porte à se corriger... Puissé-je ne pas me tromper ! Soyez heureux, cher Marquis ; au moment où, grâce à vos soins, tout se prépare pour mon bonheur, il faut que vous n'ayez rien à désirer, pour que j'en jouisse.

Avez-vous vu la Vicomtesse aujourd'hui ? Jamais je ne l'ai trouvée si triste ; vous êtes convaincu qu'un chagrin qu'elle veut nous cacher, la dévore en secret ; mais je crois que vous vous trompez ; il ne faut l'attribuer qu'à ses remords : je ne suis même pas étonné que tous les jours sa tristesse devienne plus

profonde ; elle doit augmenter en raison des progrès que je fais dans son cœur ; mon ami, son âme est si pure ! Ses principes, son devoir, y sont tellement gravés, que chaque instant qui l'en détache, est affreux pour elle. Cette idée me tourmente, je me reproche d'être la cause de sa peine ; tous ses remords ont passé dans mon cœur ; ils empoisonnent jusqu'à l'espérance qu'ils me donnent ; il n'y a point de sacrifice que je ne sois prêt à lui faire : je renonce même à ses faveurs, s'il faut qu'elles lui coûtent des larmes ; la voir, l'adorer, être sûr de sa tendresse, c'est assez pour mon cœur. À présent, je ne crains plus rien de la Marquise ; qu'elle donne des conseils contre moi, votre ascendant sera toujours le plus fort : la Vicomtesse vous aime plus que vous ne croyez, et c'est ce qui m'attache encore plus à elle : je vois que tous les jours vos vertus, vos qualités augmentent sa confiance en vous ; pendant le peu de temps que je suis resté chez elle, elle ne m'a presque parlé que de vous, elle ne tarissait pas sur votre éloge : aussi, jamais je ne l'ai tant aimée ! Son cœur est bien digne du mien, puisqu'il sait apprécier le vôtre : elle veut passer demain toute la journée chez son amie, je vais être un jour sans la voir, mais je n'ai pas voulu la contrarier : si la Marquise emploie ce temps à me nuire, un seul mot de vous pourra tout réparer. J'ai suivi vos conseils, j'ai tâché de deviner si le père Clément avait du pouvoir sur son esprit, mais je crois être sûr qu'il ne fait que l'ennuyer ; il ne lui parle que de religion, elle est bien loin d'être dévote. Cet homme est nul dans la maison, et ne peut être utile, ni dangereux.

Le Commandeur au Marquis

Ce 22 novembre

Le saviez-vous, Marquis ? La Vicomtesse part avec la Marquise pour une de ses terres ; qu'est-ce que tout cela veut dire ? J'arrive aujourd'hui chez elle ; par une étourderie du suisse, on me laisse entrer : je trouve dans sa chambre Rosalie toute en pleurs, occupée à faire un paquet ; elle veut se cacher ; je la questionne, elle ne me répond pas : enfin à force de persécutions, elle me dit sous le secret, que sa maîtresse est allée pour toute la journée chez la Marquise, et qu'elles partent ensemble demain à six heures du matin. La mère de la Vicomtesse n'en sait rien, toute la maison hors Rosalie ignore son départ ; elle-même n'en sait pas la cause, quoiqu'elle suive sa maîtresse. Vous conviendrez qu'il y a quelque chose là-dessous de fort extraordinaire : quelle tête ! Eh bien, on me dira encore que les femmes sont nées pour le bonheur de notre vie, qu'il faut les aimer, les adorer ; pure duperie, mon ami : ce malheureux Chevalier va mourir de chagrin ! Ah j'avoue que je suis d'une colère !... Maudites femmes ! Parbleu j'étais bien sûr qu'elles ne me rendraient pas malheureux, mais comme il est écrit qu'il faut toujours dépendre d'elles, une folle désole un de mes amis pour me tourmenter, oui une folle, ce n'est pas autre chose ; comment excuser sa conduite ? On aime un homme,

ou on ne l'aime pas ; et dans tous les cas, on ne se joue pas de la délicatesse, de l'honnêteté, au point de pousser la coquetterie aussi loin. Il faudrait que la société fit un exemple d'une femme comme cela ; vous n'êtes point de mon avis, vous qui croyez devoir être à genoux devant les caprices de ces dames ; tout cela serait fort bien, s'il n'y avait pas des gens assez bêtes pour être vraiment malheureux par elles : mais comme j'en vois beaucoup... Avec tout votre esprit, vous n'avez pas le sens commun de les gêner à ce point-là, et vous mériteriez d'en être la victime. J'envoie ma lettre à votre valet de chambre, avec ordre de vous la remettre partout où vous serez.

LETTRE LI

Le père Clément à la Baronne

Ce 22 novembre

Quoi, Madame ! C'est moi que vous soupçonnez d'une basse cupidité ! Je suis touché, plus que je ne puis l'exprimer, de votre générosité, mais ce ne sont point vos bienfaits qui me décident à vous obéir : au moment même où je vous ai confié les doutes de mon âme, je n'ai pas balancé sur le parti que j'avais à prendre ; un instant de crainte, de délicatesse, un

reste de préjugés difficiles à vaincre, voilà ce qui me tourmentait sans m'arrêter. Mais cependant je suis entièrement à vous, vous en allez juger.

J'aurais perdu trop de temps à chercher le moyen de gagner la confiance de Madame la Vicomtesse ; par un bonheur inouï j'ai découvert un réduit caché adossé à son boudoir, d'où je puis entendre tout ce que l'on dit, sans en perdre un seul mot : j'en ai déjà retiré le fruit ; ayant vu depuis hier beaucoup de tristesse et de larmes, ne pouvant en pénétrer la cause, je me suis douté que l'on me cachait quelque chose d'important à découvrir : et comme j'ai toujours été convaincu (en dépit de la bonne foi qui règne ici-bas) que tout ce que l'on entendait par surprise, était beaucoup plus sûr que ce que l'on nous confiait, le précieux réduit a été mon seul recours. À peine étais-je à mon poste, que la Vicomtesse a fait venir Rosalie sa femme de chambre, et j'ai distinctement entendu ces mots : « Je pars demain, Rosalie, peut-être pour bien longtemps ! Je vous aime assez pour vous confier ce secret ignoré de tout le monde, et vous permettre de me suivre : je vais passer toute la journée au couvent de la Marquise ; pendant mon absence, faites un paquet des choses qui me sont indispensables, portez-le vous-même au couvent, prenez garde que l'on ne vous voie sortir : attendez la fin du jour ; point de questions, contentez-vous de la marque de bonté que je vous donne ; votre discrétion seule peut vous en rendre digne. »

Dans ce moment la porte s'est fermée, je n'ai plus rien entendu ; Madame la Vicomtesse est sortie, et je n'ai pas perdu un instant, pour vous instruire de ce départ aussi extraordinaire qu'intéressant. Soyez sûre que j'emploierai tout pour en pénétrer la cause.

Le Marquis au Commandeur de Sainville*

Ce 23 novembre

Cher Commandeur, rien n'égalé ma reconnaissance ; le Chevalier et moi n'oublierons jamais le service que vous venez de nous rendre : sans vous, la Vicomtesse était perdue pour mon ami ; à peine hier ai-je reçu votre lettre, je volai chez elle ; quoiqu'il fût tard, elle n'était pas rentrée ; incertain du parti que je devais prendre, je perdis un temps précieux à l'attendre : ne la voyant point revenir, je courus au couvent ; la porte était fermée, et quelques instances que je fisse, on ne voulut pas me l'ouvrir ; je ne doutais pas que la Marquise, pour être plus sûre du courage de son amie, ne l'eût engagée à passer la nuit chez elle : rien ne peut vous peindre mon désespoir : dans ce moment, le malheur qui menaçait le Chevalier, vint se présenter avec tant de force à mon esprit, que je résolus de passer toute la nuit à la porte du couvent, dans la crainte que la Marquise ne saisit ce moment pour partir. Quelle nuit ! Ah mon cher Commandeur ! peu de gens connaissent assez l'amitié

* Ségur écrit « Sirville », alors que le texte porte habituellement « Sainville » (lettres XXXIX, XLI, LII, LXXVIII). Nous rectifions.

pour concevoir combien elle fut cruelle. La lettre que je venais de recevoir du Chevalier, la tranquillité dans laquelle il était sur son sort, tout servait encore à déchirer mon cœur... Enfin le jour parut : six heures sonnèrent, la porte du couvent s'ouvrit, je ne balançai pas à monter chez la Marquise ; son appartement n'étant point dans l'enceinte du couvent, je ne trouvai aucun obstacle : et même, comme elle entendit du bruit, croyant que c'était son amie, elle vint au-devant de moi jusque dans l'antichambre : vous jugez de son étonnement, lorsqu'elle m'aperçut, mes bras avaient déjà serré ses genoux, mes yeux les avaient déjà baignés de larmes, avant qu'elle eut eu le temps de prononcer un seul mot : « Ayez pitié de mon ami, lui dis-je avec transport ; son sort est dans vos mains, rendez-lui le bonheur et la vie » ; à peine j'achevais ces paroles, j'entends une voiture, la porte s'ouvre, c'était la Vicomtesse ; je me précipite au-devant d'elle. Surprise, touchée de l'état où j'étais, elle tombe évanouie dans les bras de Rosalie, et tandis que son amie va lui chercher du secours, je saisis ce moment favorable, je l'emporte dans sa voiture, j'ordonne à son cocher de la ramener chez elle ; elle part malgré les cris de la Marquise qui voulait la retenir. N'ayant pas osé la suivre par prudence, je remontai chez son amie pour la calmer : mais malgré mes instances, elle n'a jamais voulu me recevoir ; moins occupé de sa colère que de l'état de la Vicomtesse, à midi, j'ai été à sa porte savoir de ses nouvelles ; Rosalie m'a assuré qu'elle était assez calme, personne dans la maison ne se doute de ce qui s'est passé ; tout a réussi au-delà de mes espérances. Adieu, cher Commandeur, je cours chez mon ami, je veux qu'il sache par moi tout ce qu'il vous doit.

La Baronne au Marquis

Ce 23 novembre

Qu'êtes-vous donc devenu hier toute la journée, mon cher Marquis ? Je ne vous ai pas aperçu ; il est bien fait de rendre des soins à votre ami, mais il ne faut pas ce me semble, que l'amour soit entièrement sacrifié à l'amitié ; j'aime mieux cependant attribuer votre négligence à votre tendresse pour le Chevalier, qu'à tout autre motif offensant et pour vous et pour moi : sans y mettre d'humeur, ni trop d'exigence, je trouve que j'aurais tout aussi bien fait de rester à la campagne, que de venir à Paris où je vous vois aussi peu ; tâchez donc d'allier s'il vous est possible, et vos affaires, et ce que vous me devez : vous verrai-je ce matin ? Il fut un temps où je n'aurais pas eu cette question à vous faire.

Le Marquis à la Baronne

Ce 23 novembre

Mille fois pardon, ma chère Baronne ; quand vous saurez la raison qui m'a privé du bonheur de vous voir, peut-être me trouverez-vous excusable. Il serait trop long de vous mander les détails de l'aventure imprévue que je vais vous confier dans un moment. Je serai presque aussitôt chez vous que mon billet ; combien je me reproche l'inquiétude que je vous ai causée ! Mais encore une fois, je suis bien excusable ; adieu, dites-moi d'avance que vous me pardonneriez.

La Vicomtesse à la Marquise

Ce 24 novembre

Ô mon amie ! Plaignez ma destinée ; vous le voyez, il existe des êtres assez malheureux, pour que le sort les condamne au crime, malgré tous leurs efforts pour l'éviter : oui : je le sens, en vain j'appelle la vertu, l'honneur à mon secours, tout m'entraîne dans le précipice : il semble que cette passion invincible prenne plus d'empire sur mon âme, en raison de la force que j'emploie pour m'en défendre. Ah ! ma chère Marquise, rien n'est plus dangereux pour un cœur sensible, que les remords infructueux ; lorsqu'ils ne nous conduisent pas dans le chemin de la vertu, ils ne font que nous prouver tout le pouvoir de nos passions : notre faiblesse saisit avidement cette excuse fatale, et tout en frémissant, nous éprouvons une joie secrète, de l'impossibilité d'échapper au danger qui nous attend. Oui : je l'avoue à ma honte, au moment où je tombai sans connaissance dans les bras du Marquis, le premier sentiment qui s'éleva dans mon âme, fut l'espoir qu'il s'opposerait à mon départ ; j'étais dans cet état inconcevable, qui nous prive de tout mouvement, et cependant nous laisse voir tout ce qui se passe autour de nous : lorsque je sentis qu'il me reportait dans ma voiture, je remerciai le ciel de ne pouvoir m'y opposer, et de permettre que je fusse coupable malgré moi : mon corps

pressé contre le sien tressaillit, et le battement de son cœur me rendit à la vie. Connaissez jusqu'où va mon délire : c'est à l'instant même où cette passion si vive fait le malheur de mes jours, c'est au milieu des remords et des larmes, que j'ose vous plaindre de n'avoir pas connu le sentiment qui m'enflamme. En vain il me dévore, il me consume ; cette minute d'ivresse où dans les bras de ce que j'aime, j'eus toute l'illusion du bonheur, m'a fait oublier tous mes maux ; puissé-je du moins vous donner une idée du véritable amour ; partout on l'ignore, on le profane, son vrai culte est dans mon cœur. Ah ! mon amie, laissez-moi mon ivresse ; que votre raison sévère respecte jusqu'à mes égarements ; vos conseils ajouteraient à mon malheur, sans détruire ma passion ni mes torts. Je m'abandonne à ma destinée ; si je meurs coupable, la vertu même pourra me plaindre.

Le père Clément à la Baronne

Ce 24 novembre

Plus de départ, Madame ; tout est changé : j'en ignore encore la cause : hier au soir Monsieur le Marquis est arrivé chez Madame la Vicomtesse ; elle était encore au couvent ; ennuyé de l'attendre, il est ressorti ; je l'ai vu monter en voiture, il avait l'air fort agité : à peine était-il parti, que Madame la Vicomtesse est rentrée ; elle s'est couchée de fort bonne heure ; point de plaintes, point de conversation avec Rosalie ; je suis resté en vain dans mon cabinet, je n'ai rien entendu : ce matin avant six heures, elle est montée en voiture avec Rosalie ; je la croyais partie, j'allais vous le mander, mais une demi-heure après, à mon grand étonnement, je l'ai vue rentrer : elle n'avait pas la force de marcher, on l'a portée dans son lit, où elle est encore ; voilà tout ce que je sais. Madame sa mère vient de m'envoyer chez elle pour savoir de ses nouvelles, et ce qui l'avait porté à sortir de si bonne heure ; elle m'a chargé de lui répondre, qu'un devoir pieux l'avait conduite à l'église, mais que s'étant trouvée indisposée, elle était rentrée sans le remplir.

La Baronne au père Clément

Ce 24 novembre

Pour mon malheur, j'en sais plus que vous ; inquiète de ce départ que je ne pouvais comprendre, j'ai fait cacher La Fleur dans la cour de ce fatal couvent ; il a tout vu, je suis trahie ; la Vicomtesse partait, ma tranquillité était assurée : le Marquis paraît, elle tombe évanouie dans ses bras, il la reporte dans sa voiture, et la fait reconduire chez elle... Ô rage ! Ô désespoir !* Voilà donc mes soupçons confirmés, ah ! que ma vengeance sera terrible ! Combien elle aura de douceur pour moi ! Il n'y a point d'excès auxquels je ne me porte contre ma rivale, et même contre l'ingrat qui m'abandonne ; mais quelle audace ! C'est peu de me trahir, il ne daigne seulement pas me tromper : hier toute la journée, toute la soirée se passe sans le voir ; il ne m'écrit pas, il ne cherche pas même à cacher son crime par ces vains détours, derniers hommages que l'infidélité rend toujours à sa victime... Quel affront ! Combien il lui coûtera cher ! Dissimulons cependant ; je veux encore retarder ma vengeance, afin de la méditer et la rendre plus cruelle. Observons tout ; plus que jamais, vos soins me

* La formule est chez Corneille dans *Le Cid* (1637) : « Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie ! » (acte premier, sc. IV).

sont nécessaires ; je veux encore approfondir ce mystère affreux, que je commence à dévoiler : trahissons qui veut me trahir, perdons qui veut me perdre, mais surtout que l'adresse dirige toutes vos actions ; elles seules peuvent me faire triompher, et ne pas rendre ma rage impuissante. Le Marquis à qui j'avais écrit, sort dans l'instant de chez moi, avec une hardiesse inconcevable ; il a osé me conter toute l'histoire du couvent, en la colorant du faux intérêt qui l'anime pour le Chevalier ; mais il est loin d'avoir détruit mes soupçons, et sa fausseté ne fait que m'irriter davantage.

LETTRE LVIII

Le Chevalier à la Baronne

Ce 25 novembre

Vous avez dû voir le Marquis ce matin ; vous n'ignorez sûrement pas tout ce qu'il a fait pour moi, et combien je serais malheureux sans lui ; mais je dois encore à ce qu'il aime l'hommage de ma reconnaissance. C'est peu d'avoir su prévenir le malheur affreux qui me menaçait, il a voulu m'éviter jusqu'à la plus légère inquiétude, et grâce à ses soins, je n'ai connu le danger que j'avais couru, que lorsqu'il n'existait plus pour moi.

À peine son amitié fut-elle rassurée, qu'il ne pensa plus qu'au tourment qu'il pouvait vous causer; en vain je courus chez lui, il avait su se dérober à ma reconnaissance pour voler à vos pieds; un seul mot qu'il m'écrivit, m'apprit et mes dangers et mon bonheur. Comment m'acquitter jamais envers lui? Ah! Madame! combien nous devons le chérir! Quel ami! Quel amant! Eh bien, l'accuserez-vous encore de légèreté?

LETTRE LIX

Le Commandeur au Marquis

Ce 26 novembre

Ma foi, mon cher Marquis, vous vous êtes conduit comme un dieu; il n'y a rien à dire; à présent je suis tranquille, elle ne vous échappera plus; je suis même convaincu qu'elle n'en a nulle envie; ce n'est pas pour diminuer votre mérite, mais quand vous ne seriez pas arrivé aussi à propos, elle n'aurait peut-être pas eu le courage de partir: les femmes ont si peu de caractère; elles emploient toutes leurs forces pour prendre un parti, il ne leur en reste plus pour le suivre. Entre nous, je crois que la Vicomtesse aime peu le Chevalier; cette résistance n'est pas naturelle; communément les femmes cèdent

aussi aisément à ceux qu'elles aiment, qu'elles résistent à ceux qu'elles n'aiment pas. Monsieur le Marquis n'est pas de mon avis, cela réduirait la séduction à trop peu de chose, et chacun défend son talent ; croyez-moi, mon ami, vous ne penserez pas toujours de même : dans ma jeunesse, j'étais comme vous, fier de mes succès ; mes yeux ne quittaient ceux de mes maîtresses, que pour tomber avec dédain sur les adorateurs à qui j'étais préféré ; ce petit rêve d'amour-propre dura jusqu'au premier choix bizarre que je vis faire à quelques femmes : ma gloire soutint encore ce choc, je ne l'en crus pas éclipsée ; l'amour-propre a tant de refuges. Je me disais que l'on avait pris cet amant par pitié, par disette, que les sens seuls avaient décidé pour lui : content de ces raisons plausibles, je marchais encore tête levée, mais ayant un jour attaqué une femme en même temps que le comte de Ravanges, qui bossu, dégoûtant et bête, non seulement réussit auprès d'elle, mais me fit même chasser de la maison, je devins un peu plus humble, et crus que l'on pouvait regarder l'amour comme une loterie, où tout le monde avait la même espérance.

Le père Clément à la Baronne

Ce 27 novembre

Vous êtes dans l'erreur, Madame ; M. le Marquis ne vous trahit point, et n'est occupé que du bonheur de son ami. Il est venu ce matin chez Madame la Vicomtesse, je n'ai pas perdu un mot de leur conversation, elle n'a roulé que sur le malheur de M. le Chevalier, et sur la hardiesse de son ami, contre laquelle Madame la Vicomtesse était très courroucée : à force de prières, il est parvenu à la calmer ; vous ne pouvez concevoir avec quelle adresse il s'empare de son esprit ; elle a tout oublié, tout pardonné, et même promis de ne plus chercher à fuir les soins de M. le Chevalier ; n'espérez donc pas qu'elle s'éloigne : en vain son amie ferait de nouveaux efforts pour l'engager à suivre ses projets, ils seraient inutiles : vous dire ce qui l'attache, ce qui l'occupe, je ne puis le concevoir ; car elle ne tient à M. le Chevalier, que par la séduction de son ami : il est certain qu'elle est très malheureuse ; vingt fois ses paroles ont été interrompues par ses larmes ; si nous n'en pénétrons pas la cause, soyez sûre que M. le Marquis l'ignore comme vous. Il serait pourtant bien important de découvrir son secret ; si dans quelques jours mon cabinet ne me fait découvrir ce mystère, je ne balancerai pas à me servir de ses clefs ; cela me sera d'autant plus facile, que j'entre à toute

heure dans son appartement, sous le prétexte d'arranger ses livres. Je puis me tromper, et ouvrir son secrétaire au lieu de sa bibliothèque ; ne craignez rien de la hardiesse de ce projet ; Madame la Vicomtesse a une telle confiance en moi, que j'en abuserais presque à ses yeux, sans qu'elle s'en aperçoive. Connaissant sa faiblesse extrême, à force d'art je pourrais peut-être parvenir à lui arracher son secret ; mais m'emparer de ses clefs, est un moyen et plus court et plus sûr, car l'on a vu quelquefois l'adresse être la dupe de l'innocence et de la vertu.

LETTRE LXI

La Baronne au père Clément

Ce 29 novembre

Fatale incertitude ! À quoi me réduisez-vous ! Loin d'apaiser mon cœur ulcéré, vous l'irritez davantage : ma jalousie, mes soupçons, me donnent un tel besoin de vengeance, qu'il semble que je regrette la certitude de mon malheur, pour y donner un libre cours. Quel parti prendre ? Comment sortir de cet état affreux ? Tout m'inquiète et tout me rassure ; le Marquis absent me semble coupable ; dès que je le vois, ses

soins, ses caresses le rendent innocent : mais en vain le Chevalier condamne mes soupçons ; sa tranquillité ne peut les détruire, et sa passion pour la Vicomtesse, sa tendresse pour le Marquis, ne sont à mes yeux que les premiers fondements de son aveuglement et de sa duperie. Victime de l'amour et de l'amitié, qu'il aille encenser les êtres qui le trahissent, et servir de trophée à leur amour-propre : mais périssent plutôt et mon amant et ma rivale, que de me destiner à cet avilissement. J'aime mieux être injuste, barbare, criminelle, que d'exposer et ma gloire et mon amour : en un mot, ces soupçons, les fureurs qu'ils m'inspirent, sont un présent du ciel, s'ils peuvent me préserver de la honte qui m'attend. Par eux, tout m'est suspect, oui tout jusqu'à vous-même ! Il n'est pas naturel que dans la conversation de la Vicomtesse avec le Marquis, vous n'ayez rien entendu qui puisse vous dévoiler leurs secrets : vous les savez peut-être, et voulez me les cacher... Si je le croyais ! rien ne pourrait vous soustraire à ma colère ; il ne vous reste plus que le moyen dont vous me parlez pour me prouver votre fidélité ; sans perdre un instant, ouvrez ce fatal secrétaire ; dût-il renfermer mon arrêt, je veux connaître mon sort ; et s'il n'est plus d'espoir, au moins ma perte entraînera celle de mes ennemis ; cette idée seule peut encore m'attacher à la vie.

Le Commandeur au Chevalier

Ce 29 novembre

Il y a eu bien des larmes de répandues ce matin, mon cher Chevalier ! La Vicomtesse est dans le dernier désespoir, son amie l'abandonne, elle ne veut plus la voir, elle ne veut même pas lui répondre : il faut convenir que vous êtes un heureux mortel ; tout ce que l'on employait contre vous, se tourne à votre avantage ; à présent la Vicomtesse n'a pas deux partis à prendre, elle est à vous de position* : c'est un des moyens auxquels nous devons le plus les faiblesses de ces dames, et vraiment il est assez dans la nature : il y a telle situation, où tout concourt à obliger une femme à se rendre, c'est précisément celle où se trouve la Vicomtesse ; elle est faible, a besoin d'être conduite ; son amie l'éloignait de vous, cependant elle vous aimait : l'obstacle cesse, l'attrait reste, votre bonheur est certain. Je sais bien que le sentiment, la délicatesse, vous auraient fait désirer que l'excès de la passion vous eût livré votre maîtresse, plutôt que les circonstances : c'est ce que

* Position : « Avoir la position, se dit, au jeu de dames, quand la partie d'un des joueurs se trouve disposée de telle manière qu'il en résulte divers moyens d'obtenir des avantages marqués » (Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*). Le mot relève aussi du lexique militaire.

nous appelons séduction ; ce second moyen moins sûr et plus rare que le premier, paraît plus flatteur pour l'amour-propre, mais ne l'est pas en effet : l'amour n'est *fort que de notre faiblesse*, disait Ninon*. Elle avait raison ; l'art de séduire tient moins à notre adresse, qu'à la complaisance de ces dames, qui souvent ont fait la moitié du chemin : ah ! croyez-moi, cher Chevalier, oubliez votre amour-propre dans une liaison de cette espèce ; c'est moins de la manière dont on la forme, que des procédés qui la suivent, que dépend le bonheur. En général, je n'ai pas bonne opinion des femmes ; je pense qu'on a tort de lier son sort au leur, mais lorsque l'on ne peut s'en passer, la seule manière de parer à leurs inconséquences, à leur légèreté, est de s'y dévouer entièrement. Elles aiment à dominer, et surtout que l'on s'occupe d'elles : perdent-elles vos soins, elles vont les chercher ailleurs ; je me moque souvent du Marquis, j'aimerais mieux les galères que d'être à sa place : mais une fois embarqué dans ce beau roman, il a pris le seul parti raisonnable. Je dis plus, la société, les femmes surtout, ne lui auraient pas laissé le choix ; car dans ce cas, leur animosité est inconcevable ; ayez des torts avec une, vous aurez affaire avec tout le corps : les jeunes craignent et cherchent à détruire un exemple dangereux pour l'amant qu'elles ont, ou celui qu'elles veulent avoir ; et les vieilles n'ayant plus de moyen de nous dominer, croient encore exer-

* Voir Louis Damours, *Lettres de mademoiselle de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*, roman, édition de 1787, vol. I, lettre VII. Ninon de Lenclos (1620-1705) est une femme de lettres. Le vicomte de Ségur a publié en 1789 un roman épistolaire intitulé *Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le Marquis de Villarceaux, et Mme de Maintenon*.

cer leur empire, en soutenant, pour les autres, les droits qu'elles ont perdus. Si leur haine, leur vengeance ne nous attirait que quelques rigueurs, que des dégoûts dans la société, encore prendrait-on son parti : mais dans ce pays-ci, un homme haï des femmes, les retrouve dans toutes les occasions : leur influence le poursuit dans les choses les plus essentielles, comme dans les plus futiles ; malheur à qui déplaît à ce tribunal redoutable ! Il n'y a mérite, esprit, agréments, qui tiennent ; on est perdu : mais je rabâche, je vous ennuie, il est tard, à demain mon ami.

LETTRE LXIII

La Vicomtesse à la Marquise

Ce 30 novembre

Eh quoi ! rien ne peut vous toucher ! Vous ne répondez pas à mes lettres, à mes vives instances ! Vous voulez m'abandonner, dans l'instant où j'ai le plus besoin de vos conseils, de votre amitié ; la pitié même, ne vous parle pas en ma faveur ! Cruelle amie ! Que vous ai-je fait ? Ne suis-je pas assez punie par ma faute même ? Devriez-vous ajouter à mes maux ? Me voilà donc seule dans la nature, livrée à moi-même, à ma faiblesse,

sans appui, sans armes contre la passion qui me dévore : ma perte sera votre ouvrage : à quels yeux paraîtrez-vous excusable ? Mes torts seront les vôtres ; abandonne-t-on un être qui ne se connaît plus ? Les gens même les plus indifférents ne lui doivent-ils pas leurs secours ? Ah ! si trop de tendresse et de sensibilité empoisonne mes jours, je préfère encore et mes torts et ma faiblesse, à cette raison cruelle, à cette austère vertu qui ne vous inspire qu'une dureté condamnable, qui vous fait oublier à la fois tous les droits de l'amitié et de la nature : si ce sont là les lois de cette vertu sublime, si vous n'en faites pas un abus trop coupable, elle doit être en horreur à tout être sensible : oui, malgré mes malheurs, je vous trouve plus à plaindre que moi ; l'amitié me donne des jouissances qui vous seront à jamais inconnues ; et vous aimer au moment où vous me percez l'âme, est pour mon cœur un tourment mêlé de plaisir.

Hélas ! combien de fois cette austère rigidité intimidant et révoltant la faiblesse, a-t-elle poussé sans s'en douter l'innocence vers le crime ! Peut-être vais-je en donner un exemple effrayant ! Trop tard vous plaindrez votre amie ! Trop tard vous vous repentirez d'être la cause de sa perte ! Tous vos regrets ne pourront la sauver.

Le Marquis au Commandeur

Ce premier décembre

Eh bien ! cher Commandeur, la Marquise est toujours inexorable ; en vain son amie lui a écrit la lettre la plus touchante ; la lui renvoyer a été sa seule réponse. Je vous avoue que cet excès de pruderie et de dureté, me donne bien mauvaise opinion d'elle ! Elle déchire de sang-froid le cœur de cette femme sensible, qui sans ce nouveau chagrin était assez à plaindre : j'avais cru que l'abandon où elle se trouvait allait servir notre ami ; mais dans la conversation que je viens d'avoir avec elle, je n'ai pas remarqué que la conduite de la Marquise la rapprochât de nous ; au contraire, elle m'a fait sentir assez vivement que j'étais la cause de sa peine, qu'elle n'aurait pas perdu sans moi la tendresse de son amie ; jamais je ne lui trouvai tant de force pour combattre ce que je disais, et résister au mouvement de confiance que sa sensibilité lui inspirait. Je la connais trop pour n'avoir pas lu dans son âme ; certainement elle forme quelque nouveau projet qui l'agite et la tourmente ; j'ai fait de vains efforts pour le pénétrer, et n'ai pu lui arracher que ces mots : *...Il est temps, Marquis, de mettre fin à mon supplice, puisque tout m'abandonne, puisqu'on me livre à moi-même ; au moins j'en tirerai l'avantage de me délivrer de mes tourments* : ces paroles n'étaient pas suivies de larmes, de

plaintes ; une douleur muette les rendait encore plus effrayantes ; j'avoue que je crains tout de sa tête et de son désespoir : je commence à me repentir de ce que j'ai fait pour le Chevalier ; elle est loin de l'aimer, et nous l'aurons perdue sans faire le bonheur de mon ami. Quelle femme, cher Commandeur ! Combien les qualités de son esprit et de son cœur sont rares à rencontrer ! Elle seule possède les dons qui pourraient embellir tout son sexe : ah ! mon ami ! si ce n'était pas le Chevalier que je sers auprès d'elle, si j'osais descendre un instant dans mon cœur, combien il m'en coûterait de ne pas parler pour moi ! Ma position est affreuse, j'aurai toute ma vie le malheur de cette infortunée à me reprocher ; elle était heureuse : je suis venu la troubler, empoisonner à jamais ses jours ; jusqu'à ce moment, j'avais eu le pouvoir d'adoucir ses peines, de la calmer ; sa confiance me prouvait mon empire sur son esprit ; mais aujourd'hui son âme s'est refusée à la mienne ; l'intérêt que je lui ai marqué n'a fait qu'augmenter sa douleur : j'ai même cru voir que ma présence l'importunait ; je l'ai laissée absorbée dans le chagrin le plus profond ; comme je montais en voiture, elle m'a fait dire de prier le Chevalier de venir chez elle le plus tôt possible. Pourquoi cet empressement ? Que veut-elle lui dire ? Je suis dans une inquiétude affreuse ! Le Chevalier doit être à présent chez elle ; il m'a promis de me mander promptement ce qui se sera passé : jugez de mon impatience !

Le père Clément à la Baronne

Ce premier décembre

Nous triomphons, Madame ; enfin ce grand secret est découvert, le secrétaire m'a tout appris ; rendez grâce à mon adresse, à l'imprudence de Madame la Vicomtesse, vous allez tout savoir : j'ai longtemps cherché les moyens de me saisir de ses clefs ; tous me paraissaient maladroits, incertains, dangereux ; ce n'est pas assez de réussir à ce que l'on entreprend, il faut encore que le succès ne vous laisse aucune inquiétude ; et c'est ce que j'appelle véritablement le repos de l'âme. Enfin le désir de vous servir, m'a fait prendre le seul parti raisonnable. Il existe dans la maison une jeune fille, nommée Julie, qui sert de seconde femme de chambre à Madame la Vicomtesse ; quinze ans au plus, jolie comme un ange, innocente au-delà de toute expression, franchement elle m'avait tenté : mais les suites, les inconséquences qui pourraient résulter de cette fantaisie, m'avaient arrêté. Depuis, j'ai pensé que cette petite fille nous serait d'une grande utilité ; la séduire était peu difficile : il ne s'agissait que de lui apprendre ce qu'elle ne savait pas, et sous l'apparence de l'intérêt, lui faire honte de son ignorance. Ma victoire fut donc aussi aisée que prompte, mais l'important était d'en retirer le fruit ; les circonstances me servaient à merveille : Madame la Vicomtesse a peur la nuit,

Julie couche dans son cabinet ; dans ce même cabinet est le secrétaire que Madame la Vicomtesse ferme rarement ; cette pièce conduit à sa garde-robe, dont une porte donne dans le corridor : que de facilités pour un amant aimé, hardi, et dont chaque désir devient un ordre pour sa maîtresse ! J'osai donc demander d'être reçu la nuit, et le seul obstacle que je trouvai, fut la fin du jour qu'il fallait attendre. Je n'entrerai point dans le détail de mon impatience, de mes craintes, en volant au lieu du rendez-vous. Passons à l'instant fortuné où dans les bras de Julie, le désir de vous servir m'occupait assez pour que la volupté la plus douce ne pût m'en distraire un moment : accablée de bonheur et de plaisir, Julie ne put résister au sommeil. Vous jugez que je saisis ce moment pour m'approcher du secrétaire qui, tout ouvert et faiblement éclairé par une lampe, m'offrait la plus grande facilité de m'emparer des papiers qu'il contenait. Mon bonheur m'avait déjà fait trouver une lettre de Madame la Marquise à son amie ; j'en lisais les premières lignes, lorsque Madame la Vicomtesse pensa me faire mourir de frayeur, en disant tout à coup : ...*Qu'avez-vous, Julie, êtes-vous malade ? Je crois vous entendre marcher ?... Répondez vite*, dis-je à la petite que ce bruit venait d'éveiller en sursaut... *Non, Madame, je ne dormais pas, et je lisais à la lueur de votre lampe, une prière que le père Clément m'a donnée hier au soir.* Julie obéit d'une voix tremblante... *Il est bien fait, mon enfant*, reprit Madame la Vicomtesse, *de suivre les conseils du père Clément ; c'est un saint homme qui ne vous en donnera que de bons : mais à votre âge on a besoin de sommeil ; reposez-vous, croyez-moi.*

Le calme et le silence succédèrent à ce moment dangereux ; *je vais*, dis-je à Julie, *écrire quelques lignes de prières que vous*

pourrez montrer à votre maîtresse, si par hasard elle vous reparle de tout ceci : à ces mots, je griffonnais quelques phrases à la hâte ; mais tout en écrivant, mes yeux parcouraient la lettre de Madame la Marquise ; à peine l'eus-je lue, que je ne tardai pas à m'échapper. Nous ne pouvons plus en douter ; Madame la Vicomtesse aime éperdument Monsieur le Marquis ; la lettre que j'ai lue, est une de celles que Madame la Marquise lui écrit, pour la déterminer à fuir, et se délivrer de la passion qui l'entraîne malgré elle. J'ai bien la certitude par cette lettre, que non seulement Monsieur le Marquis ne partage pas sa tendresse, mais que sûrement il l'ignore. Ainsi vous n'êtes point trahie ; dans le moment où je vous écris, Monsieur le Chevalier est entré chez Madame la Vicomtesse, mais je ne puis rien entendre, parce qu'ils sont dans la chambre à coucher ; Monsieur le Marquis est venu un moment ce matin, il n'est pas resté longtemps ; je ne sais pas non plus ce qui s'est passé entre eux, toujours par la même raison. J'attends de nouveaux ordres et votre réponse avec impatience ; La Fleur vient trop souvent ici, cela pourrait donner du soupçon ; donnez-lui ordre d'attendre au café voisin ; j'aime mieux envoyer quelqu'un de sûr à qui il remettra vos lettres ; je rouvre la mienne pour vous dire que Monsieur le Chevalier vient de sortir dans un état affreux ; il faut qu'il y ait eu quelque grande scène ! Je vais m'occuper d'en savoir la cause.

Le Chevalier au Marquis

Ce 2 décembre

Le voile est déchiré, Marquis ; ce n'est qu'en tombant dans l'abîme, que j'ai su qu'il était sous mes pas : jamais l'excès de mon malheur n'eut d'exemple, et mes plus mortels ennemis n'auraient pu le combiner d'une manière aussi cruelle, que le hasard dont je suis la victime. L'amitié pouvait adoucir mes maux, et c'est par elle que j'éprouve le coup le plus sensible ; oui, mon ami, sans vous en douter, vous m'arrachez à la fois le bonheur, la vie ; en un mot la Vicomtesse vous aime : sa bouche a prononcé mon arrêt ; voilà la cause de sa résistance, de ses combats, et moi le plus malheureux des êtres, je suis forcé de la plaindre ; non jamais il n'exista de passion plus violente que celle qui l'entraîne vers vous : à l'instant où par pitié pour moi elle employait tout pour m'en cacher la vivacité, les tendres expressions qui s'échappaient de sa bouche, la trahissaient sans cesse ; *décidez de mon sort, m'a-t-elle dit, réglez ma conduite ; je jure de me soumettre à tout ce que vous me conseillerez, à tout ce qui peut adoucir la peine affreuse que je vous cause ; il est trop juste que je répare et ma conduite et mes inconséquences envers vous ; puissent mes remords expier ma faute ; peut-être hélas ! quand votre douleur sera moins vive, pourrez-vous plaindre la plus infortunée de toutes les femmes ?*

Elle attend tout de vous... Ne la perdez pas. Un torrent de larmes l'empêcha de continuer ; ses forces l'abandonnèrent, elle resta longtemps dans mes bras sans prononcer un seul mot : j'en appelle à tous les cœurs sensibles, pour se peindre ce qui se passa dans mon âme ; ô mon ami ! je sentis qu'elle se déchirait, et cette blessure doit être éternelle ; on ne meurt point de douleur, puisque je ne succombe pas à ce coup affreux ; l'univers est anéanti pour moi ; tout est détruit, je ne vis que pour appeler la mort à mon secours ; les sentiments les plus doux deviennent pour moi de nouveaux supplices ; j'ai besoin de haïr ce que j'aime, de détester ce que j'adore ; ... et cependant il semble que mon malheur m'attache encore plus aux êtres qui le causent. Puisqu'il faut vous aimer l'un et l'autre, je veux au moins que ma conduite ajoute aux remords de la Vicomtesse, et lui prouve que je ne méritais pas mon malheur : ce sera là ma seule vengeance ; peut-être ai-je déjà fait connaître à cette femme adorable le cœur qu'elle n'a pas trouvé digne du sien : à peine l'excès de ma douleur m'a-t-il laissé la force de parler, à peine eut-elle la possibilité de m'entendre ; mes reproches se bornèrent à ces mots : *Vous m'accablez, Madame ; mon malheur est si grand, je devais si peu le prévoir, que j'ignore encore au moment où je parle, si ce coup affreux n'est pas un songe ; la mort serait préférable à l'état où je me vois réduit ; que ferais-je d'une existence pénible qu'il faudra traîner loin de vous ? En attendre la fin, sera ma seule espérance ; croyez cependant, qu'il me reste assez de force pour vous plaindre ; peut-être même votre peine ajoute encore à mes maux ; ne craignez donc rien de mon amour-propre, de ma jalousie ; puisqu'il faut renoncer au titre de votre amant, je veux être votre ami ; nos malheurs communs resteront à jamais ense-*

velis dans le plus profond secret ; votre réputation, votre gloire, me devient aussi chère que la mienne ; vivez heureuse, s'il est possible. Loin de m'opposer à ce que le Marquis profite du bonheur qui lui est offert, je veux l'y porter moi-même, et si l'amitié la plus tendre peut vous être de quelque secours, je ne rougirai point de faire pour mon ami, ce qu'il a fait jusqu'ici pour moi. Ne me trahissez pas, et daignez me pardonner une trop longue importunité, que l'excès de mon amour pouvait seul excuser.

Elle allait me répondre, mais je ne lui en laissai pas le temps, je sortis de sa chambre, sans savoir où je portais mes pas ; ma douleur fut si vive en m'éloignant d'elle, que je tombai sans connaissance dans les bras de mes gens ; depuis, je ne sais ce qui s'est passé, je me suis trouvé chez moi d'où je vous écris ; venez, cher Marquis, venez, que me reste-t-il au monde, si vous m'abandonnez ! Ah Dieu ! puisse du moins cette triste aventure rester à jamais dans le plus profond secret ; à quels tourments elle vous livrerait, si la Baronne en avait quelques soupçons ! Mon ami, je tremble d'y penser !

La Baronne au père Clément

Ce 2 décembre

En vain vous croyez le Marquis innocent ; il ne suffit pas pour ma tranquillité, que des yeux indifférents comme les vôtres ne découvrent aucune trace de trahison ; il me faut des certitudes de sa constance, et puisqu'il est aimé, je dois tout craindre. S'il n'est pas coupable aujourd'hui, demain il peut l'être ; ce n'est qu'en perdant ma rivale, que je puis assurer mon bonheur. Si le Chevalier avait un autre caractère, je pourrais tout espérer de sa rage, de sa colère, en lui découvrant la passion de la Vicomtesse pour son ami ; mais je connais cette âme faible et sensible, incapable de haïr ce qu'elle a chéri ; il ne ferait que consumer ses jours en d'inutiles plaintes ; n'existe-t-il donc personne que je trouve digne d'associer à ma vengeance ! Tout semble s'opposer à mes projets ; vous-même osez presque plaindre ma rivale dans la lettre que vous m'écrivez : est-ce au moment où sa coupable passion empoisonne ma vie, qu'elle doit vous paraître digne de pitié ? Traître ! Par là vous me prouvez votre zèle, et combien je puis compter sur vous ; n'espérez pas toutefois, que si votre faiblesse criminelle vous rapproche de mes ennemis, je devienne jamais votre victime ; je suis trop près du crime moi-même, pour que mes soupçons continuels ne me préservent pas de

vos trahisons. Il ne faut que descendre dans mon cœur pour connaître tous les pièges que l'art et la fausseté peuvent tendre ; et qui peut s'en servir, sait les éviter. D'ailleurs, sans vous, sans vos faibles secours, je saurai réussir à tout ce que je veux entreprendre ; il ne me faut que mon désespoir et mon amour pour m'inspirer et me donner tous les moyens de perdre mes ennemis ; ma haine me servira mieux que vous : en effet, depuis l'instant où par le calcul le plus faux je m'abais-sai à vous donner ma confiance, quel avantage en ai-je retiré ? J'ai dû plus au hasard qu'à votre adresse les avis que vous m'avez donnés : toujours craintif, toujours embarrassé, vous n'avez su que me montrer le danger sans rien imaginer pour l'éviter ; je n'attends plus de vous que le secret le plus profond, et votre intérêt m'en répond.

LETTRE LXVIII

Le Marquis au Chevalier

Non, Chevalier, il faut que je vous fuie ; vous ne reverrez plus un ami trop malheureux qui doit vous être odieux. Après le crime involontaire auquel le sort le condamne, il ne peut plus attendre que votre haine ; votre courage, peut-être encore un reste d'amitié, vous fait croire que mes soins, que ma ten-

dresse auraient pour vous quelque douceur ; mais hélas ! je connais trop le pouvoir cruel d'un amour malheureux ; ma présence seule redoublerait vos tourments : peut-être hélas ! ne pourriez-vous pas la soutenir ? Ne m'exposez pas à souffrir ce supplice horrible, c'est bien assez pour moi de penser que vous pouvez me haïr, sans en avoir la preuve certaine. Mais que dis-je ? Hélas ! combien je suis injuste ! Quelle âme est la vôtre ! Quel ami j'ai perdu ! C'est au moment où je vous porte le coup le plus sensible, c'est à l'instant où je vous déchire le cœur, que vous pensez encore au tourment que je puis éprouver. Si la Baronne pénètre cet affreux mystère ! Eh ! que m'importent ses fureurs, lorsque je livre mon ami à d'éternelles larmes ! Dans ces moments affreux, si la cruelle osait me soupçonner, si la jalousie pouvait atteindre son âme, je la prendrais en horreur ; hélas ! il ne me faudrait plus que ce dernier malheur pour mettre le comble à mes maux. Peut-être le sort cruel m'y destine ; on m'accusera d'avoir voulu séduire le cœur que je ne désirais que pour vous ; quelles armes l'innocence a-t-elle contre l'injustice ? Souffrir et se plaindre inutilement, voilà son sort. Le ciel est témoin si le bonheur de mon ami ne fut pas l'objet de tous mes vœux, le but de toutes mes démarches ; que n'ai-je pas employé pour l'assurer ? Avec inquiétude ne cherchais-je pas à lire son sort dans les yeux de ce qu'il aimait ? Que j'étais loin, hélas ! d'y pénétrer ce secret affreux que je voudrais ignorer encore ! S'ils me montraient plus de douceur, plus de langueur qu'à l'ordinaire, je m'en félicitais, je cherchais, à force des soins, à retrouver, à faire naître encore ces moments d'abandon qui me semblaient sous le voile de la pudeur, les premiers indices du bonheur de mon ami. L'amitié, ce tendre sentiment qui pénétrait mon

âme, faisait de ces instants des moments de délices : je m'enivrais de plaisir, en songeant que l'homme que j'aimais le plus, me devrait le charme de sa vie. Hélas ! si c'est un crime de m'être trompé, cher et malheureux ami, tout ne doit-il pas m'excuser ? Pouvais-je croire ?... Mais c'est vous déchirer le cœur, que d'entrer dans ces détails ; ma conduite vous est connue, je suis à plaindre, et ne suis pas coupable. Je vais réparer autant que je le puis, tous les maux que je vous cause ; je vous dévoue mon existence entière : peut-être l'aspect de ces lieux peut ajouter à votre douleur. Parlez : je vous suis partout ; fortune, liens, tout vous sera sacrifié ; décidez donc de mon sort ; de ce moment il va dépendre du vôtre : ne craignez point d'abuser du pouvoir que je vous donne sur moi ; au contraire, que ne vous devrai-je pas, si vous me donnez les moyens d'expier mes torts involontaires ! Je vais écrire à la Vicomtesse, elle ne peut qu'approuver le dessein que je forme de m'éloigner à jamais de ses yeux ; ah ! combien je la plaindrais, si vos chagrins seuls ne remplissaient pas ma pensée !

Le père Clément à la Baronne

Madame, vos duretés, vos injustices redoublent mon zèle ; ne balançons plus, sacrifions votre rivale, j'en sais un moyen aussi sûr que facile ; approuvez-le seulement, et je vous répons de tout. Vous connaissez la rigidité des mœurs de la mère de Madame la Vicomtesse, vous connaissez sa dévotion ; la moindre apparence de torts est un crime à ses yeux, surtout en fait de galanterie. N'ayant nulle idée juste des choses, remplie de faux principes et de préjugés ridicules, son peu d'esprit ne met aucunes bornes au zèle immodéré qu'elle a pour la vertu : toujours entourée de cagots subalternes qui, presque tous, ont le même intérêt que moi d'animer en elle cette folle ferveur ; elle est un grand exemple du danger de la religion mal entendue, lorsqu'elle s'empare d'une âme aussi faible et aussi commune que la sienne. N'est-ce pas vous en dire assez pour vous faire pénétrer mon projet, et vous donner une idée de la fureur de cette femme faible, lorsque sous le voile d'un faux zèle et d'un saint attachement, je viendrai non seulement accuser sa fille d'une conduite scandaleuse, mais même lui donner des preuves des torts qu'elle n'a pas ? Tout me sert ; depuis longtemps elle m'a chargé de diriger la conscience de Madame la Vicomtesse ; en la calomniant, je n'aurai l'air que de remplir mon devoir et mes engagements ; je dirai, que sans parler directement de la situation de son âme qu'elle ne m'a

jamais confiée, j'ai inutilement tenté de la ramener à ses devoirs, par ces exhortations générales qu'elle pouvait appliquer à ses désordres actuels ; et qu'enfin je me suis décidé à prévenir sa mère, de mettre un frein à sa conduite déréglée : son amie même (ajouterai-je) a voulu par ses conseils la détourner du crime, et la lettre de la Marquise dont je saurai m'emparer une seconde fois, servira de preuves à mes discours ; croyez-en mes promesses ; votre rivale ne vous fera plus d'ombrage, son mari en mourant ne lui a laissé aucune fortune ; elle dépend de sa mère qui la chassera de chez elle, elle n'aura d'autre ressource que de se jeter dans un couvent : si cependant contre toute apparence, sa mère écoutait une pitié dangereuse, je pousserai l'audace jusqu'à me dire inspiré par le ciel, et ne craindrai pas de lui dicter en son nom l'arrêt le plus sévère. Tel est mon pouvoir sur cette âme pusillanime, que c'est à genoux qu'elle écoutera ce dangereux avis ; et dans l'instant où mes conseils la rendront injuste, criminelle, barbare envers sa fille, non seulement elle adorera la bonté divine, mais sa reconnaissance sera le prix de mon adresse : et plus que jamais mon empire sera fondé sur sa sottise duperie et sa coupable confiance.

Le Commandeur au Marquis

Ce 3 décembre

Je sors de chez le Chevalier qui m'a tout appris ; mais a-t-on jamais vu rien de pareil à cette aventure ? Ma foi, mon cher Marquis, vous êtes bien heureux que je vous connaisse pour un honnête homme : sans cela je pourrais bien vous soupçonner d'avoir abusé de la confiance de votre ami ; je ne suis pas pédant, *mais* quoiqu'il ne s'agisse que d'une femme, vous auriez fait une vilaine chose dans toute l'étendue du mot ; *mais* vous en êtes incapable, et le Chevalier en est aussi convaincu que moi. Ce qu'il faut dans tout ceci, c'est avoir une conduite prudente, et que cette histoire ne soit pas la nouvelle de Paris : les projets que vous communiquez au Chevalier dans la lettre que vous écrivez, sont un sûr moyen de la rendre publique ; pensez-vous que la Baronne souffre que vous vous éloigniez ? Croyez-vous qu'épiant toutes vos démarches, elle ne finisse pas par découvrir ce que vous espérez lui cacher ? En vain sous le prétexte de son peu de fortune vous l'engagez souvent à retourner dans sa terre, elle est inquiète, tourmentée ; tant que vous resterez à Paris, elle n'en sortira pas : à quoi vous exposez-vous ? Si elle vient à savoir qu'elle a une rivale, craignez tout de ses emportements ; mon avis est donc que d'ici à quelque temps, vous meniez le même genre de vie, que vous

allez même chez la Vicomtesse pour ôter tous soupçons, jusqu'au moment où vous partirez avec la Baronne pour retourner dans sa terre ; un départ trop précipité lui serait suspect ; on doit tout craindre d'une âme aussi soupçonneuse : sa première pensée serait de vous croire coupable ; pour moi je vous le répète, je suis convaincu de votre innocence : et j'aime mieux juger la Vicomtesse comme une folle remplie d'inconséquences, que de mésestimer mon ami ; d'ailleurs rien doit-il étonner de la part des femmes ? Leurs têtes sont si faibles, et leurs passions si fortes ! Ah ! mon cher Marquis ! combien j'aurais détesté *les femmes*, s'il m'eût été possible de ne pas les aimer ; enfin je crois avoir pris au moins les moyens nécessaires pour qu'elles n'influent en rien sur mon bonheur ; que n'avez-vous fait de même ?

Le Marquis à la Vicomtesse

Ce 4 décembre

Je voulais m'éloigner, Madame, on me retient ; mes amis me persuadent même que la prudence et la raison veulent que je ne cesse pas de vous voir ; avant de prendre aucun parti, je dois vous consulter : réglez donc ma conduite, décidez de mon sort ; l'amitié, la délicatesse mettant une barrière éternelle entre vous et moi, je ne puis être à vos yeux qu'un objet désagréable, et que vous devez haïr comme la cause innocente de vos malheurs ; c'est en me soumettant à tout ce que vous me prescrirez, que je dois vous conseiller de m'ordonner de vous fuir : oui, Madame, il le faut : nous devons craindre l'un et l'autre jusqu'à l'apparence d'un tort, dont la calomnie pourrait nous accuser. Nous ne devons songer qu'au Chevalier ; son désespoir, les soins qu'il faut lui rendre, voilà ce qui doit vous occuper : l'honnêteté, l'honneur même vous ordonnent d'oublier nos malheurs, pour essayer de diminuer les siens : lui seul aux yeux du public peut paraître intéressant, à plaindre ; nous pouvons souffrir autant que lui, sans inspirer la même pitié ; craignez de ne pas assez connaître les devoirs de votre position ; songez au passé, à la conduite, à la tendresse de mon ami ; vous lui devez les mêmes ménagements que si vous l'eussiez aimé ; oui, Madame, je ne crains pas de le dire, il faut

que vous conserviez l'estime publique, et cet instant doit en décider. En un mot, la faible lueur d'espérance qu'il eut droit de concevoir, doit lui assurer des soins éternels de votre part, lorsque vous faites le malheur de sa vie ; en vain pourriez-vous alléguer votre innocence, il est des torts que nous sommes obligés d'expier, n'en eussions-nous eu que l'apparence. Je vous le prouve ; en ne m'occupant que des chagrins de mon ami, sans vous parler des vôtres, vous ne pouvez douter cependant qu'ils ne me soient bien sensibles ! Dans des temps plus heureux, vous avez pu voir combien mon intérêt fut tendre : ah ! jugez à présent quel doit être mon attachement pour vous ! Combien mon âme souffre de ne pouvoir se livrer aux douceurs d'une amitié aussi vive que pure ; mais je suis peut-être assez délicat, assez esclave du sentiment qui m'unit au Chevalier, pour craindre même que mes regrets ne soient un crime : jamais on ne fut dans une position plus cruelle : et jamais on n'eut moins d'espérance de voir un terme à ses maux.

La Vicomtesse au Marquis

Ce 5 décembre

Eh quoi ! ne suis-je pas assez malheureuse ? N'êtes-vous pas content d'avoir terni ma vie ? Par vous j'ai tout perdu, mon repos, mon bonheur, mon innocence, et vous voulez m'abandonner ! Vous voulez me priver de la seule jouissance qui me reste ! Ne me coûte-t-elle pas assez cher ? Si votre amitié, vos soins ont pour moi quelques charmes, ne les ai-je pas mérités ? Si je vous perds, à qui donc confierai-je mes peines ? Dans quel sein répandrai-je des larmes ? Je n'avais qu'une amie ; cruel ! Ne l'avez-vous pas éloignée de moi ? Que me reste-t-il dans l'univers ? Que mon désespoir et mes remords : serait-ce le Chevalier qui exigerait que vous ne me voyiez plus ? N'ayant pu se faire aimer, il veut donc se faire haïr ; qu'il se plaigne et du sort et de moi, j'y consens : qu'il s'attende à toutes les consolations que l'amitié peut lui donner, ses malheurs sont ses droits ; mais me priver de vous, de vos conseils, du charme de vous voir, quelle barbarie ! Mes tourments adouciraient-ils ses chagrins ? Est-ce à l'être qu'on ne peut aimer que l'on doit tant de sacrifices ? Que ferait-on de plus pour un objet adoré ? Ah ! si votre ami veut conserver quelques droits sur mon âme, qu'il craigne d'en abuser ; je dis plus, qu'il respecte ma faiblesse ; en vain elle fait le malheur de sa vie ; espère-t-il que

je puisse la vaincre lorsque je n'ai pu me la cacher à moi-même ? S'il est à plaindre, ma douleur est égale à la sienne ; et plus il est injuste, moins il est intéressant ; ah ! qu'il me paraissait bien plus digne de pitié, lorsque surmontant sa douleur, il ne me parlait de vous qu'avec l'expression de la tendresse, et me jurait que loin de vous éloigner de moi, il chercherait à vous en rapprocher davantage ; s'il oublie ses promesses, je dois les lui rappeler ; en un mot, s'il trouve quelque charme à me voir, qu'il ne me sépare pas de vous ; peut-être, hélas ! suis-je injuste ; peut-être ai-je tort de le soupçonner ; mais telle est ma faiblesse ; j'aime mieux croire qu'il a seul conçu ce projet barbare : pourquoi voudriez-vous me fuir, et me réduire au désespoir ? Qu'ai-je fait ? Quel est mon crime ? Loin d'augmenter mes malheurs, ne devez-vous chercher à les adoucir ? Ah ! si votre cœur vous éloigne de moi, il est des sentiments que je puis réclamer ! Ne fut-ce que la reconnaissance et la pitié ; je ne rougis point de leur devoir vos soins ; jugez, hélas ! s'ils sont nécessaires à ma vie !

La Baronne au père Clément

Ce 6 décembre

Non, non, je dois seule me venger, je déteste trop ma rivale pour charger une autre de ce soin ; ma victime pourrait m'échapper, et je m'en rapporte bien plus à ma colère, à mon désespoir, qu'au ressentiment d'une mère dont la tendresse pourrait me trahir ; c'est par le Chevalier même que je veux porter les premiers coups ; il est faible, amoureux, désespéré, je puis tout attendre de lui ; je saurai gagner sa confiance ; sous le voile de la tendresse et de l'amitié, j'arracherai son secret ; mais vous l'avez vu sortir désespéré de chez ma maîtresse, peut-être sait-il son malheur ? Si je puis rallumer en son cœur un rayon d'espérance, ma vengeance est assurée ; et je crois avoir un moyen sûr d'y réussir ; c'est de lui seul que je dois apprendre s'il a quelques soupçons de la passion de la Vicomtesse pour son ami ; c'est par lui-même que je veux être instruite de la conduite du Marquis ; si le Chevalier est aveugle, s'il ne voit pas qu'on le trahit, je saurai l'éclairer ; il est donc important que vous puissiez me donner cette lettre de la Marquise qui ne lui laisse aucun doute. Si comme je le crois, il sait que le Marquis est aimé, il faut encore qu'il le soupçonne d'avoir séduit la Vicomtesse, de vouloir profiter de sa faiblesse ; que m'importe de troubler leur amitié ? Pourvu que

le Marquis soit à jamais éloigné de ma rivale, tout est permis pour se préserver du malheur affreux qui me menace ; j'ai tout à craindre, même jusqu'au Chevalier qui, loin de partager ma haine et ma colère, sera peut-être le complice de mes ennemis ; je connais sa faiblesse ; si la Vicomtesse lui laisse pénétrer son secret, et par une confiance fatale lui avoue son crime, il ne verra que son malheur ; peut-être osera-t-il la plaindre, ainsi que son ami, et regardera-t-il comme un crime de s'opposer à leur intelligence. Cette idée me tue, me déchire... Ne perdez pas un instant, et ne tardez pas à vous emparer de la lettre dont j'ai besoin.

LETTRE LXXIV

Le Chevalier à la Vicomtesse

Ce 6 décembre

Ne me hâissez pas, Madame ; ce n'est pas ma faute si le Marquis s'est éloigné de vous depuis quelques jours ; ne me soupçonnez pas d'une injuste jalousie que je n'aurais pas même le droit de montrer, quand elle serait dans mon cœur. Le ciel m'est témoin que j'ai répété cent fois à mon ami, lorsqu'il me soumit sa conduite, que loin de m'opposer à ce qu'il vous

rendît des soins, il me serait doux de penser que je contribuais à votre bonheur en le rapprochant de vous ; l'orgueil, le dépit veut tyranniser l'objet qu'il n'a pu séduire ; le véritable amour au contraire, le respecte, l'adore en silence, trouve un charme secret à faire des vœux pour son bonheur ; vivez donc tranquille, si vous ne pouvez vivre heureuse ; comptez toujours sur l'homme le plus tendre qui ait jamais existé ; donnez-lui sur votre amitié tous les droits que vous demandait l'amour ; surtout, n'attribuez qu'à ma discrétion, à la crainte seule de vous déplaire, le temps que j'ai passé loin de vous ; si vous connaissez mon cœur, vous ne pouvez pas penser que je désire ni que j'espère jamais détruire un sentiment qui ne finira qu'avec ma vie ; ne craignez point qu'il vous importune, je saurai le cacher dans le fond de mon âme ; il rendra mon amitié plus vive, plus tendre, et c'est à ce seul caractère que vous le reconnaîtrez toujours.

La Baronne au Marquis

Ce 6 décembre

Je me le disais ce matin en pensant à vous, Marquis, le Chevalier doit vous être bien attaché ; on trouve rarement un ami comme vous, je ne parlerai point de la scène du couvent, où vous avez montré tout ce que peut entreprendre l'amitié ; inquiète, alarmée, un amant qui enlève sa maîtresse n'eût pas mis plus de courage et de suite dans cette aventure ; à présent même que grâce à vos soins, le calme est rétabli, et que le Chevalier ne craint plus de perdre ce qu'il aime, vous n'êtes pas tranquille ; il semble que quelque chose vous occupe, vous tourmente sans cesse ; hier encore pendant le seul moment que vous avez bien voulu m'accorder, distrait, préoccupé, à peine répondiez-vous à ma tendresse, et tout entier à votre ami, je n'étais rien pour vous. Dites-moi, puis-je espérer qu'au moment où le bonheur du Chevalier sera parfait, vous vous rappellerez le nôtre ? N'est-ce pas trop d'amour-propre à moi d'oser y compter ? Soyez sincère, et surtout n'allez pas me donner de fausses espérances.

Le Marquis à la Baronne

Ce 6 décembre

Eh quoi ! serez-vous toujours la même ? Le persiflage amer que vous employez avec moi, est-il le langage de l'amour ? Un cœur sensible, inquiet, tourmenté, gémit avec crainte ; il redoute même que ses plaintes ne ressemblent au murmure, et jamais ne se permet cette ironie cruelle dont il connaît à peine le nom ; femme injuste ! Le sentiment qui nous unit doit-il éteindre tous les autres ? Me ferez-vous un crime des soins que je rends au Chevalier ? Après avoir su le préserver du malheur qui le menaçait, n'est-il pas simple que sa position m'occupe sans cesse, et que même dans les moments où je suis auprès de vous, je me livre quelquefois à l'incertitude qui suit toujours une amitié si tendre ? Avec qui puis-je me livrer sans contrainte à tous les mouvements de mon âme, si ce n'est avec un autre moi-même, qui connaît toutes mes pensées ? Et ne détruirions-nous pas tout le charme de notre liaison, si la confiance en était bannie ?

Le Marquis au Commandeur

Ce 7 décembre

Cher Commandeur, prenez pitié de l'état de mon âme ; je ne sais à quoi me résoudre ; l'amitié, la crainte, la faiblesse, m'inspirent tour à tour mille projets qui se détruisent ; fut-il jamais une position plus cruelle que la mienne ? Je ne vois que difficultés et incertitudes ; je l'avoue, mon malheur passe mes forces ; vous voulez que je revoie la Vicomtesse, elle y consent, mon ami l'exige, mais hélas n'est-ce pas un crime ? Puis-je sans blesser l'amitié, l'honneur même, rencontrer encore ces yeux qui n'ont pu me voir avec indifférence ; que moi-même je ne saurais voir sans trouble, ces yeux qui portent dans mon âme une flamme dévorante dont je ne suis plus le maître : oui, cher Commandeur, j'adore la Vicomtesse ; depuis longtemps je pressentais ce crime involontaire, sans oser me l'avouer ; il n'est plus temps de feindre, je suis trop coupable ; comment m'exposer au danger de revoir cette femme adorable ? N'est-ce pas chercher à rallumer ce feu que je voudrais éteindre ? Mettez-vous à ma place, quel sera mon embarras ? Que pourrai-je lui dire ? Comment être froid sans dureté, sensible sans être tendre ; comment fuir, comment éviter cet abandon dangereux d'une âme exaltée, à laquelle la mienne doit se refuser. Je ne balance plus, je cours chez la Marquise ; sa sagesse, sa

raison peuvent m'éclairer et régler ma conduite ; c'est en vain qu'elle se refuse depuis quelque temps aux tendres empressements de son amie, son âme est sensible, je pourrais la toucher ; elle verra mon désespoir, mes larmes ; notre cruelle situation, le danger de la Vicomtesse, tout doit parler en notre faveur : ah ! du moins, cher ami, puisque vous seul voyez cette infortunée, ne l'abandonnez pas, empêchez-la de se livrer à l'excès de sa douleur : elle a besoin plus que jamais de vos tendres soins.

LETTRE LXXVIII

Le père Clément à la Baronne

Ce 7 décembre

Nous ne pouvons plus en douter, Madame, Monsieur le Chevalier connaît la passion de Madame la Vicomtesse pour son ami ; elle le lui a avoué, et voilà sans doute la cause de l'état dans lequel je l'ai vu quand il la quitta l'autre jour. J'ai tout appris par Monsieur le Commandeur de Sainville, j'ai entendu sa conversation avec Madame la Vicomtesse ; depuis quelques jours il ne la quitte pas ; Monsieur le Marquis et son ami ne viennent plus, c'est ce qui m'a donné du soupçon ; Madame la

Vicomtesse s'est tenue dans son boudoir, et mon petit réduit m'a servi comme à l'ordinaire ; si les choses restaient dans l'état où elles sont, il n'y aurait rien de plus heureux pour vous ; mais Monsieur le Commandeur par une prudence mal entendue, paraît être contre vos intérêts : il a fait entendre à Madame la Vicomtesse, qu'il serait dangereux de ne plus voir Monsieur le Marquis, et que ce changement subit pourrait faire pénétrer ce qu'il était si important de cacher. Enfin elle s'est rendue sans peine à ses conseils, autant que je puis le présumer par la suite de la conversation ; Monsieur le Marquis par délicatesse se refuse à revoir Madame la Vicomtesse : mais Monsieur le Commandeur a répondu qu'il le déciderait, et même est sorti en disant qu'il l'amènerait dans peu : j'ai cru devoir ne pas perdre un instant pour vous informer de ces détails importants ; d'après tout ceci, je crois qu'il est inutile que je m'empare de la lettre en question, vous n'en avez plus besoin, et Monsieur le Chevalier n'est que trop instruit de son malheur. J'attends vos ordres avec le zèle et la soumission dont vous ne pouvez douter sans injustice.

Le Commandeur au Marquis

Ce 7 décembre

Bon, quelle faiblesse ! Vous me persuaderez qu'il est bien difficile de résister à une femme, quand la délicatesse et la raison devaient vous éloigner d'elle pour toujours ; vous avez beau faire, Marquis, je ne vous plaindrai point ; je suis homme, et trop sensé pour pouvoir m'intéresser à des malheurs chimériques, qui ne tiennent qu'aux caprices momentanés de votre cœur ou de vos sens : ce que vous appelez dans le monde les gens sensibles, et qui prennent pour du sentiment une exaltation aussi folle que dangereuse, vous parleraient avec moins de franchise ; votre position leur paraîtrait même touchante, ils y verraient le sujet du roman le plus intéressant : pour moi je vous le répète, je ne puis me prêter à toutes ces folies, elles me paraissent ridicules, absurdes, et me font rougir pour vous. Ne songez qu'à votre ami, à son malheur dont vous êtes la cause ; voilà ce qui doit vous occuper, et vous décider à revoir la Vicomtesse, pour éviter l'éclat que pourrait faire cette aventure, pour engager cette infortunée à prendre du courage, et lui donner toutes les consolations qu'elle ne peut attendre que de vous ; vous ne pouvez vous y refuser sans barbarie ; d'ailleurs, croyez que je vous connais mieux que vous-même, ne craignez point votre faiblesse en revoyant la

Vicomtesse : vous ne songerez qu'à ses chagrins, aux moyens de les diminuer, de les adoucir ; votre délicatesse me répond de votre conduite.

LETTRE LXXX

La Marquise à la Vicomtesse

Ce 7 décembre

Vos malheurs sont trop grands pour que je vous abandonne ; j'avais résolu de renoncer à une amie déraisonnable que tous mes conseils ne pouvaient sauver ; mais au moment où son infortune est au comble, mes soins peuvent encore la consoler. Le Marquis sort de chez moi, il m'a tout appris ; c'est avec tant de douleur et de sensibilité qu'il m'a peint vos malheurs, que je lui ai presque pardonné d'en être la cause : c'est lui qui nous a séparées, et qui nous réunit. Je suis forcée de lui accorder des qualités dont je croyais que le nom même lui était inconnu ; il n'est pas le seul exemple de ces hommes mal connus qui, gâtés par un monde corrompu, cachent sous des formes vicieuses une âme honnête et sensible.

Ma chère Vicomtesse, vous ne pouvez vous le dissimuler, votre position est affreuse ; vous voyez s'accomplir tout ce que

je vous ai prédit, peut-être auriez-vous pu prévenir... Mais vos remords vous disent à ce sujet tout ce que je dois vous taire, et vous êtes trop à plaindre pour me permettre le plus léger reproche ; cherchez à conserver l'opinion publique ; travaillez à recouvrer le repos de l'âme ; tel doit être le but de toute femme honnête ; puisque votre conscience est troublée, puisque vous avez perdu ce bonheur inappréciable qui naît de la sécurité, craignez de vous exposer aux jugements sévères du public ; dérobez s'il est possible votre faute à ses yeux : craignez ce découragement, cet abandon de vous-même, qui porte souvent la femme la plus vertueuse, à ne pas couvrir du voile de la pudeur, la faute qu'elle commet malgré elle. Telle est notre faiblesse que nous ne pouvons pas répondre de fuir toujours le crime dont nous nous croyons le plus loin ; mais il dépend de nous de rendre à la bienséance, l'hommage que nous lui devons, par une conduite prudente et modeste. Je le répète, employez tout pour cacher vos malheurs, ne changez rien à votre conduite ; si vous cessiez de voir le Marquis, votre douleur vous trahirait ; contraignez-vous, ne le recevez qu'avec du monde ; occupez-vous de la douleur de cet infortuné Chevalier ; je vous verrai souvent, j'espère que le temps et mes soins adouciront vos peines, et que la raison venant à votre secours, vous connaîtrez du moins la tranquillité, s'il faut que vous renonciez au bonheur.

La Baronne au père Clément

Ce 8 décembre

Grâce au ciel, j'ai préparé ma vengeance. Le Chevalier a passé hier deux heures chez moi ; sa tendresse ordinaire pour son ami le portait à me cacher ses soupirs, il dévorait ses larmes ; après avoir inutilement employé l'adresse et la séduction pour arracher sa confiance, *il n'est plus temps de feindre*, lui ai-je dit, *vous voulez me cacher un secret que je sais avant vous*, et *vous en mourrez de douleur* ; vous jugez l'étonnement que lui causa ce peu de mots ! Il n'eut pas la force de proférer une parole ; *sans doute*, continuai-je, *vous devez être surpris, que jalouse et soupçonneuse, je sois aussi tranquille en connaissant le danger que je cours ; si je pouvais vous confier un secret important que le hasard m'a fait découvrir, vous verriez bientôt la cause de ma sécurité ; mais je balance à vous en instruire, et je crois même que votre intérêt exige que vous l'ignoriez.*

Un malheureux conserve toujours une lueur d'espérance, et dût-il aggraver ses maux, il veut connaître tous les détails de son infortune. Rien n'égale la curiosité que je jetai dans le cœur du Chevalier ; je me laissai presser longtemps ; à la fin je lui parlai en ces termes : *Apprenez, Chevalier, une chose inconcevable, mais qui cependant existe ; la Vicomtesse vous aime, elle vous a toujours aimé ; au moment de vous céder, ne*

pouvant résister à la passion violente qui l'entraînait, elle eut recours à son amie qui voulut l'arracher de ces lieux ; mais la Marquise voyant ses espérances trompées par l'adresse de votre ami, elle conseilla à la Vicomtesse de feindre à vos yeux une passion violente pour le Marquis, afin d'échapper à vos poursuites ; j'ai su tous ces détails d'une ancienne amie de la Marquise, qui ne se doute pas de l'intérêt que je prends à vous ; la Vicomtesse qui vous adore, piquée du peu d'obstacle que vous mettez à sa feinte tendresse pour le Marquis, se félicite de ne vous avoir pas cédé, mais se désole en secret d'avoir été aimée si faiblement.

Oh ! combien on croit facilement ce que l'on désire ! Combien il est facile d'abuser une âme livrée à sa passion ! En un instant, j'ai vu le Chevalier se livrer à tous les transports de la joie la plus vive ; hors de lui, il voulait aller se jeter aux pieds de sa maîtresse, mais il était trop important pour moi de le contenir.

Tous vos soins seront inutiles, lui dis-je, si l'on se doute que vous n'êtes plus dans l'erreur ; la Vicomtesse s'éloignera de vous sans retour ; paraissez aussi malheureux, mais montrez-vous plus tendre ; ayez l'air d'envier, de souffrir avec peine le bonheur apparent de votre ami. Je ferai plus, s'écria-t-il en m'interrompant, je demanderai qu'on ne le voie plus ; peut-être, lui dis-je, cela est-il nécessaire ; mais sous le prétexte d'un léger espoir, obtenez plutôt de votre ami de s'éloigner, que de demander cette grâce à la Vicomtesse à qui vous donneriez des soupçons ; prenez garde, ajoutai-je, que le Marquis pénètre jamais ce secret ; il blesserait son amour-propre, peut-être laisserait-il voir de l'humeur à la Vicomtesse ; quand vous serez heureux, nous l'instruirons de tout ; et pour le moment, il ne

croira voir en vous qu'un homme à plaindre, qu'une lueur d'espérance aura séduit. Le Chevalier a saisi avidement ce projet, le succès a passé mon espérance, j'ai voulu que vous en fussiez instruit ; épiez, observez tout, et mandez-moi le plus tôt possible ce que mon adresse aura produit.

LETTRE LXXXII

Le Commandeur au Marquis

Ce 9 décembre

Les choses sont au point où je le désirais, mon cher Marquis ; je suis resté longtemps seul avec la Vicomtesse, après que vous l'eûtes quittée, et vraiment je suis plus content de sa raison que je ne l'aurais cru ; tout ce qu'elle vous demande, est de la voir quelquefois ; et pourvu que vous ne l'en priviez pas, elle peut tout supporter. Cessez donc de vous faire des reproches ; c'est de l'aveu du Chevalier, et pressé par lui que vous avez cédé à nos instances ; vous le deviez, l'honnêteté même l'exigeait ; revoir la Vicomtesse n'était que rendre des soins à une amie malheureuse : quel serait l'être assez méchant pour oser mal interpréter votre conduite ? Je soutiendrai moi, que c'est celle d'un galant homme ; d'ailleurs, mon ami, le

public vous jugeât-il mal, il faut savoir supporter ses injustices, quand notre conscience ne nous reproche rien. C'est drôle, cependant, le pouvoir que ces maudites femmes ont sur nous ; la conduite de la Vicomtesse ne devrait me paraître qu'une extravagance inouïe ; eh bien, elle a fini par m'intéresser, je crois même qu'elle m'a arraché quelques larmes ; j'en suis d'une colère ! Je ne peux pas souffrir qu'on mette de l'importance à toutes ces folies ; et vous avez si bien fait tous tant que vous êtes, que je ne me suis pas occupé d'autres choses depuis deux jours. Enfin, j'espère que tout ceci est une bonne leçon pour vous ; le calme une fois rétabli dans notre société, l'amour n'y sera plus pour rien ; promettez-le-moi. Bonsoir, mon cher.

LETTRE LXXXIII

Le Marquis au Chevalier

Ce 9 décembre

Vous l'avez exigé, mon ami, j'ai revu la Vicomtesse ; je ne puis vous exprimer tout ce qu'il m'en a coûté ; à peine je suis entré chez elle, que vos malheurs se sont peints à mon cœur avec une telle vivacité, que sans le Commandeur, je serais retourné

sur mes pas, sans voir celle qui cause tous mes chagrins ; vous devez vous peindre l'embarras, la contrainte qui d'abord a dû régner entre nous ; mais cette femme charmante m'a paru si touchée de votre peine, si occupée des moyens de l'adoucir, que je lui ai su moins mauvais gré de son insensibilité involontaire. Toutes les qualités de son âme ont brillé dans cet entretien, dont vous seul avez été l'objet... Ah ! croyez-moi, cher Chevalier ! Si vous perdez une maîtresse, vous retrouverez l'amie la plus tendre, la plus vraie ! Et l'on est pas longtemps malheureux par l'amour, quand l'amitié sincère nous console ; lorsque le temps et la raison seront venus à votre secours, nous nous réunirons chez cette femme charmante qui va devenir l'objet de nos soins mutuels ; de quel intérêt ne sera-t-elle pas pour nous ? Combien il me sera doux de penser qu'en nous occupant de son bonheur, nous ajoutons au nôtre ; et que celle qui pouvait nous désunir, resserre encore plus nos liens !... Je veux même que la Baronne soit instruite de tout ; elle connaît mon cœur, sa tendresse pour vous ; la Vicomtesse ne lui fera point d'ombrage, elle ne verra en elle qu'une amie de plus pour moi ; ...et dans les soins que je lui rendrai, l'hommage simple et pur de l'attachement et de l'amitié qu'elle m'inspire.

J'espère que nous nous trouverons demain chez la Vicomtesse.

Le Chevalier au Marquis

Ce 10 décembre

Je vais bien vous étonner, mon ami ; peut-être est-ce une faiblesse, peut-être est-ce un reste d'espérance qui vient s'emparer de mon cœur ; mais j'exige de votre amitié que vous soyez quelque temps sans voir la Vicomtesse ; vous me feriez injure, si vous pouviez penser que l'envie ou la jalousie m'ont inspiré ma démarche ; s'il ne me restait pas quelque léger espoir, loin de m'opposer au bonheur qui vous est offert, je tenterais tout pour vous le procurer ; mais enfin j'ai vu la Vicomtesse touchée de mes soins ; ne pourrais-je pas lui rappeler ces moments si doux ? Ne pourrais-je pas ranimer en elle le feu qui fut si près de s'allumer ? Et s'il m'est permis d'en chercher les moyens, votre présence n'y mettrait-elle pas chaque jour un nouvel obstacle ? Je sens mon inconséquence, peut-être même ma folie ; il y a deux jours que je vous pressais de voir sans cesse l'objet de ma tendresse, aujourd'hui je vous prie de vous en éloigner ; j'attends ce sacrifice de votre amitié ; ...pardonnez-moi ma faiblesse, cher Marquis ; laissez-moi tenter encore d'obtenir un bonheur sans lequel je ne puis vivre ; votre esprit, vos agréments, tout en vous doit m'éclipser, et diminuer encore aux yeux de la Vicomtesse, le prix de mes sentiments et de mon hommage. Ah ! Marquis ! j'ai besoin

de pitié, d'indulgence !... L'excès de mon malheur peut tout excuser ; ...je crains les conseils du Commandeur, il va trouver mille inconvénients à ce que je vous demande ; mais enfin mon ami c'est en vous que j'espère : vous ne voudrez pas ajouter à ma peine quand vous pouvez la diminuer.

LETTRE LXXXV

Le Marquis à la Vicomtesse

Ce 10 décembre

Je comptais vous voir aujourd'hui, Madame, ma tendre amitié jouissait même d'un si doux espoir ; une lettre du Chevalier est venue le détruire, il désire que je sois quelque temps sans vous voir ; fut-ce un simple caprice, une fantaisie, je dois la respecter ; dans la position affreuse où le sort le réduit, il est bien rare d'avoir encore quelques jouissances ; c'en est une pour lui d'obtenir ce qu'il demande, nous ne pouvons la lui refuser ; j'attribue ce petit moment de jalousie peut-être à un reste d'espoir, peut-être à la dernière effervescence d'un sentiment que le temps finira par détruire ; ...sacrifions-nous à l'amitié, Madame ; ...la privation que je m'impose ne peut être que momentanée ; à peine le Chevalier sera-t-il satisfait, que

perdant tout espoir, il sera le premier à nous réunir : ...sûrement vous approuverez mes projets, ce serait vous faire injure que d'en douter, puisque la raison, la délicatesse nous dictent la conduite que nous devons tenir ; d'ailleurs que sait-on ? Peut-être le Chevalier veut-il nous éprouver ? Tout est pardonnable quand on est aussi malheureux ; peut-être après avoir perdu tous les biens que l'amour pouvait lui promettre, veut-il connaître jusqu'où peut aller notre tendresse pour lui, et s'il peut attendre de notre amitié d'assez grands sacrifices pour compter à jamais sur nous ? Il serait cruel, peu délicat, de vouloir approfondir les motifs qui le font agir ; n'ajoutons pas au trouble d'un homme qui, plein de sa douleur s'agite sans cesse, et croit trouver du soulagement en changeant de situation. Cédons à tous ses caprices : loin de les combattre, le calme succédera dans peu à cette agitation cruelle ; ...et nous aurons pour nous la douce consolation d'avoir fini les tourments d'un ami malheureux qui, peut-être sans nous, ne l'eût jamais été.

Le Marquis au Chevalier

Ce 11 décembre

Vous savez, mon cher Chevalier, que je fus le premier à vous proposer de cesser de voir la Vicomtesse, jugez si je puis balancer un instant à faire ce que vous désirez ; ah ! que ne puis-je par de plus grands sacrifices, vous prouver combien je vous aime !... Ne craignez rien du Commandeur, ni de ses conseils ; lorsqu'il s'agit du bonheur de mon ami, je ne consulte que mon cœur ; ...essayez donc tous les moyens de plaire à la Vicomtesse ; loin d'y mettre obstacle, je donnerais ma vie pour les voir réussir ; mais cependant, cher ami, redoutez le danger d'une folle espérance ; ne vous aveuglez pas sur votre position ; souvent un faux espoir a doublé nos malheurs !... Craignez d'en être la victime !

La Vicomtesse à la Marquise

Ce 11 décembre

Existe-t-il une personne plus malheureuse que votre amie ? À peine sortiez-vous de chez moi, que l'on m'a remis une lettre du Marquis ; croiriez-vous qu'il ne veut plus me voir ? Son ami, dit-il, l'exige de lui ; mais peut-il espérer m'abuser à ce point ? C'est un vain détour ; il cache sous cette coupable feinte son insensibilité, sa dureté, son aversion pour moi ; c'est la Baronne, c'est cette femme barbare qui cause tous mes malheurs : sans doute elle exige que le Marquis ne me voie plus ; hélas ! que peut-elle craindre ! Elle ne serait pas sûre du cœur du Marquis, que sa froideur pour moi doit la rassurer : suis-je assez humiliée ! Ma faute est-elle assez punie ! Se peut-il que l'amour, la tendresse ne puissent pas faire place dans mon cœur, au mépris, à la haine ; tout ce que la nature a produit de plus insensible, de plus barbare, est malgré moi l'objet du culte de mon cœur ; ...oui, ma chère Marquise, au moment où l'ingrat m'abandonne, me méprise, je donnerais ma vie pour respirer un instant le même air que lui ; que dis-je ? Je cherche encore ici les traces de ses pas, je voudrais les reconnaître, les couvrir de baisers et de larmes ; je ne me connais plus... Ah ! par pitié ! que votre tendresse veille sur moi ! Dans l'état où je suis, je ne puis répondre d'aucune de mes démarches ; oui, si

je suivais les mouvements de mon cœur, je volerais sur les pas de ce barbare, je toucherais son cœur, ou je mourrais à ses pieds... Hélas ! par vos tendres soins, par le charme de votre esprit et de votre raison, j'avais joui d'un instant de calme ; le bonheur d'avoir retrouvé mon amie, l'espérance si douce de lui devoir quelques consolations ; tout semblait concourir à fermer les plaies profondes de mon âme : ...c'était trop sans doute pour une infortunée condamnée à souffrir, d'avoir l'apparence de la tranquillité... Tout est détruit, le destin cruel m'a envié jusqu'au moment de repos qu'on laisserait à un criminel pour qu'il puisse supporter les supplices ; c'en est fait, mon amie, je succombe à ce dernier coup, la mort est mon seul recours ; ah ! puisse du moins l'excès de ma douleur abrégger des jours que je déteste ! Puisse mon dernier soupir condamner l'auteur de mes maux à des remords déchirants, qui le suivent jusque dans le tombeau !

Le Chevalier à la Baronne

Ce 11 décembre

Tout a réussi comme nous pouvions le désirer ; j'ai trouvé le cœur du Marquis aussi tendre pour moi, aussi dévoué qu'il le fut toujours ; il n'a pas balancé un instant à me promettre qu'il cesserait de voir la Vicomtesse ; sans doute il le lui aura mandé, car il devait la voir aujourd'hui... Quoiqu'elle dût m'attendre aussi, je ne l'ai pas trouvée, elle était au couvent de la Marquise : loin d'en être fâché, j'ai calculé que cela cadrait à merveille avec ce que vous m'avez dit : sachant que j'avais prié le Marquis de s'éloigner d'elle, elle n'aura pas voulu me voir seul ; la raison, la modestie l'auront conduite chez la Marquise pour se soumettre à ses conseils. Ah ! combien elle connaît mal celui qui l'adore ! Je la respecte autant que je l'aime, que peut-elle craindre de moi ? Que sa bouche prononce mon bonheur, c'est assez, je me contente de ce sacrifice ; que pourrai-je désirer de plus ? Loin de la blâmer du dessein que la vertu lui a inspiré, il ne l'a rendu à mes yeux que plus estimable ; je me reproche même de faire un mystère au Marquis, et de mes espérances et de mon bonheur ; jamais nous n'eûmes rien de caché l'un pour l'autre, il aura de la peine à me pardonner mon silence... Mais enfin, vous le voulez, vous le croyez nécessaire à nos projets, je vous dois

autant de soumission que de reconnaissance ; réglez donc ma conduite, je jure de suivre toujours vos conseils.

LETTRE LXXXIX

La Baronne au Chevalier

Ce 11 décembre

Oui, sûrement, vous devez être enchanté de n'avoir pas trouvé la Vicomtesse ; elle vous craint, n'en doutez pas ; son cœur éprouve une secrète joie de vous voir revenir à elle ; elle chérit votre jalousie ; mais plus ces nouveaux soins lui plaisent, plus elle craint sa faiblesse en vous retrouvant tendre et pressant. Je ne serais même pas étonnée que d'ici à quelques jours, elle évitât de vous rencontrer ; mais soyez tranquille : tôt ou tard l'amour reprendra son empire ; en éloignant votre entrevue, elle assurera sa défaite : mais, surtout, oubliez tous ces beaux sentiments d'un amour platonique ; ils pourraient être dangereux pour vous ; avec une femme aussi faible, aussi indécise, il ne faut pas perdre l'occasion : ressouvenez-vous de cet avis, sans cela tous mes soins seraient inutiles... Venez me voir demain au soir, je serai seule, et nous pourrons causer.

La Vicomtesse au Marquis

Ce 11 décembre

Peut-être, Monsieur, ne devais-je pas m'attendre à la lettre que je reçois de vous ; c'est sans égards, sans ménagements que vous employez le prétexte le plus maladroit pour vous éloigner de moi : vous cachez votre insensibilité sous le voile de l'intérêt pour votre ami ; cessez de vous contraindre, mes malheurs sont sans remède ; je sentirai peu la perte de la faible consolation que j'attendais de vous.

Le Marquis à la Vicomtesse

Ce 12 décembre

Ah ! c'en est trop, Madame, je suis assez malheureux, assez à plaindre, sans que votre injustice vienne encore ajouter à mes maux... Je vous envoie la lettre du Chevalier, lisez-la, jugez vous-même si j'ai pu refuser à son malheur, à sa faiblesse, la grâce qu'il me demandait : mettez-vous un moment à ma place ; est-il de position plus embarrassante, plus affreuse que la mienne ? Décidez vous-même, si vous l'osez, le parti que j'ai dû et que je dois prendre ; et cessez d'accuser un cœur qui souffre encore plus de vos peines, que de celles qui le déchirent.

Le Commandeur au Marquis

Ce 12 décembre

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc que tout ceci ? Qui diable y peut rien comprendre ? Je sors de chez la Vicomtesse ; elle m'a montré votre lettre et celle que vous lui avez envoyée ; il ne faut plus en douter, le Chevalier est décidément fou ; mais je suis de votre avis, il faut respecter sa folie, et le seul moyen de la calmer, est d'y céder pour le moment : le contrarier serait barbare et dangereux... J'ai causé longtemps avec la Vicomtesse de moyens que nous avons à prendre ; ...je l'ai trouvée aussi raisonnable que sensible ; son âme est si tendre, que lorsqu'elle a eu la preuve que le projet de ne plus la voir ne venait pas de vous, elle a cru tous ses maux finis. L'espoir de vous inspirer de l'intérêt, de l'amitié, la console de tout ; ...je crois vraiment que cette femme est destinée à me raccommo-der avec son sexe. Je ne vois pas en elle cette légèreté, ce désordre de tête et de cœur que les femmes appellent de l'amour, et qui n'est qu'une effervescence de leur esprit, et de leurs sens. Son sentiment est vrai, profond, il la maîtrise en dépit d'elle-même ; elle me paraît estimable jusque dans sa passion, aussi lui devez-vous beaucoup de soins, de ménagements ; et moi votre ami commun, je dois dans les conseils que je vous donne, m'occuper également de vos intérêts...

Vous cédez à la fantaisie du Chevalier, c'est bien fait ; nous en sommes convenus ; mais puisqu'il est bien prouvé qu'un instant de folie est la seule chose qui peut le porter à vous éloigner de la Vicomtesse, pourquoi ne cherchiez-vous pas à tout allier en la voyant de temps en temps sans qu'il en sût rien ? Nul scrupule ne doit vous arrêter. Ce n'est pas en amant que vous reverrez la Vicomtesse, c'est comme un ami qui vient adoucir ses maux ; ...s'il faut même plus encore pour rassurer votre délicatesse, la Marquise et moi nous irons avec vous ; vous ne pouvez vous refuser à ce projet, il n'a nul inconvénient ; et la Vicomtesse m'a juré, si vous y consentez, de ne se conduire que par mes conseils ; je dis plus : elle m'a promis de bien recevoir le Chevalier, de ne lui témoigner aucune humeur ; au contraire, de tâcher de diminuer ses chagrins à force de soins et d'amitiés... Ne balancez pas, j'attends votre réponse pour la porter à cette femme intéressante que nous perdrons, si vous la livrez à sa douleur. Je vous donne le seul moyen d'empêcher que tout ceci n'éclate dans le public.

Le Marquis au Commandeur

Ce 12 décembre

Qui? Moi! Cher Commandeur, moi manquer à ma parole? Trahir, tromper mon ami? Ah! ne l'espérez pas! Osez-vous bien me proposer une démarche que mon âme me reprocherait toute la vie? Avez-vous pu croire que je l'accepterais? J'ai peine à vous pardonner cette injure. Les malheurs de la Vicomtesse sont affreux! Ils me désespèrent, ils déchirent mon cœur! Mais l'amitié, l'honneur ont sur moi des droits plus sacrés encore que les siens. Rien ne peut jamais m'y faire manquer; non, jamais, ne l'espérez pas. Cruel! Pouvez-vous m'exposer à des pièges si dangereux! Que serais-je devenu, si par un moment de faiblesse, j'avais cédé à vos instances? Le dernier des mortels n'aurait-il pas le droit de me faire baisser les yeux? Oui, j'aime, j'idolâtre la Vicomtesse, la posséder serait pour moi la suprême félicité; mais l'amitié, l'honneur nous séparent à jamais. Ah! cessez, cessez de me proposer un crime!... S'il faut pour adoucir les peines de cette femme charmante, lui donner ma vie, ...sans peine je la sacrifie; ...mais manquer à tout en un moment!... Non, jamais, jamais.

La Marquise au Marquis

Ce 13 décembre

La Vicomtesse est dans un état qui doit nous alarmer, Monsieur, son désespoir est au comble ; elle s'y livre entièrement, et n'écoute plus rien. Si vous me connaissez, si vous vous ressouvenez de la sévérité de mes principes, vous ne pourrez me soupçonner de vous donner des conseils dont sa modestie et votre délicatesse puissent jamais s'alarmer ; mais puisqu'il s'agit de rappeler sa raison presque égarée, de lui rendre le calme, enfin de la sauver, vous ne pouvez plus longtemps vous refuser à la voir. Vous seul aurez sur son esprit le droit et le pouvoir de lui faire suivre la conduite prudente que nous lui conseillons inutilement, et qui peut seule l'empêcher de se perdre. Dans le moment où je vous écris, je crains tout de sa tête et de l'excès de sa douleur ; le Commandeur et moi ne la quittons pas, mais nous avons besoin de votre secours ; ce ne sont pas des soins assidus que nous vous demandons, ils seraient pour le moment et coupables et dangereux. Qu'elle vous voie un instant, et je suis sûre que nous obtiendrons tout de sa raison... Ne me faites point de réponse, apportez-la vous-même ; autant votre résistance fut estimable, autant elle deviendrait criminelle si vous la prolongiez encore... À huit heures donc nous vous attendons, le Chevalier n'y sera pas à

cette heure-là, et puisque sa folie nous oblige à le tromper pour sauver l'être qu'il tourmente, pourriez-vous vous le reprocher ?

LETTRE XCV

Le père Clément à la Baronne

Ce 13 décembre

Tout allait à merveille, Madame, et vous retiriez le fruit de votre adresse, mais les amis de Madame la Vicomtesse ont tout dérangé ; ils ont persuadé à M. le Marquis qu'il ne pouvait pas l'abandonner à l'excès de sa douleur. En un mot, j'ai tout entendu. À l'insu de M. le Chevalier, son ami doit venir voir Madame la Vicomtesse, ce soir à huit heures ; je ferai l'impossible pour savoir ce qui se sera passé ; il faut que mon adresse seule me serve, car je ne sais plus rien, je n'ai plus la confiance. Les amis m'ont éloigné, mais grâce à mon cabinet, je pourrai, j'espère, vous instruire de tout.

La Baronne au père Clément

Ce 13 décembre

Tous mes projets sont donc inutiles, et malgré mes efforts, mes ennemis me livrent à tous les tourments de la jalousie ! Ne perdez pas un moment, il faut que leur trahison tourne contre eux-mêmes... Contrefaites votre écriture, écrivez une lettre anonyme au Chevalier, qu'il sache qu'on le trompe, que m'importe sa douleur et ce qu'il peut en résulter. Si je puis enflammer son courroux ? Si par lui je puis être vengée, je suis au comble du bonheur... Quels ménagements puis-je avoir à garder ? J'ai tout perdu ! Rien ne peut m'attacher encore à la vie, si ce n'est l'espoir d'entraîner mes ennemis dans ma perte. Mais quel excès d'audace et de fausseté ! Avec quel art profond le Marquis sait me tromper ! Je le vois tous les jours, tous les jours il me paraît plus tendre ! Aujourd'hui même encore il m'a juré de n'aimer que moi, de me consacrer sa vie entière, et cependant il me quittait pour voler chez ma rivale ! Plus j'y songe, et plus je pense que j'aurais dû m'apercevoir de sa trahison ! Un fond d'embarras, de tristesse, se mêlait à ses empressements. Mon cœur a trop d'habitude du sien pour ne pas pressentir ses mouvements les plus secrets, et cependant j'étais dans l'erreur et dans l'ivresse ; je me livrais sans trouble au bonheur d'être aimée. Je me croyais son idole, et je n'étais

que sa victime ! Les moments sont précieux, écrivez cette lettre, qu'elle devienne un coup de foudre pour ma rivale ; par l'adresse de La Fleur, le Chevalier peut encore la recevoir avant leur coupable entrevue ? Puisse-t-il se livrer à tous les excès que la jalousie doit inspirer, mais que peut-être mon cœur seul peut concevoir.

LETTRE ANONYME

Au Chevalier

Ce 13 décembre

Vous êtes trahi, trompé par ceux mêmes que vous aimez le plus. Ce soir, oui ce soir, le Marquis doit à votre insu revoir la Vicomtesse ; il ne tient qu'à vous de vous en assurer, on ne vous attend point ; courez chez elle, aucunes précautions ne sont prises, vous pourrez voir le crime et le punir.

Le père Clément à la Baronne

Ce 14 décembre

Vos ordres sont exécutés, Madame ; M. le Chevalier a dû recevoir la lettre anonyme avant six heures. La Fleur avec son intelligence et sa hardiesse ordinaires m'a répondu de tout. Vous l'avez exigé, mais je crains que vous ne vous en repentiez et qu'il n'arrive quelque catastrophe fâcheuse. M. le Chevalier est vif, emporté ; plus il a témoigné de confiance à son ami, moins il lui pardonnera d'en avoir abusé, d'ailleurs tout semble contribuer à rendre ce coup plus sensible pour lui, par le peu de raisons qu'il a de s'y attendre. Je sais par les dernières conversations que j'ai entendues, que Madame la Vicomtesse touchée de la complaisance de Monsieur le Marquis, a promis de bien traiter son ami, de lui témoigner même un intérêt assez tendre pour lui ôter tout soupçon ; jugez de la douleur et de la colère de M. le Chevalier, quand il verra tromper à la fois ses espérances et sa confiance. Je vous le répète, Madame, je crains tout de sa colère et de ses emportements. Au reste il n'est plus temps de faire toutes ces réflexions, et peut-être aimez-vous mieux exposer la vie de M. le Marquis, que de le voir dans les bras d'une autre. Quant à moi, j'ai contrefait mon écriture de manière qu'il est difficile de la connaître, et si l'on me soupçonne, je payerai d'assu-

rance, et ne balancerai pas à accuser Madame la Marquise. À force d'argent, nous déciderons La Fleur à dire quel est l'auteur de la lettre qu'il a portée, et il en arrivera ce qu'il pourra. Je suis fâché que vous n'ayez pas accepté le parti que je vous proposais l'autre jour, il n'exposait que Madame la Vicomtesse. Enfin, puisque nous voilà embarqués, il faut bien s'en tirer. Si vous aimez les positions critiques, vous devez être contente.

LETTRE XCVIII

Le Chevalier au Marquis

Ce 14 décembre

Je vous envoie, cher Marquis, une lettre anonyme que j'ai reçue hier, vous jugez le cas que j'en fais. Je suis outré que l'on ait pensé que je pourrais vous soupçonner un moment. Vous, me tromper ! Me trahir ! Manquer à la parole que vous m'avez donnée ! Vous le plus tendre, le plus fidèle des amis ! Ah cher Marquis ! que l'on vous connaît mal ! J'avais résolu de ne pas vous parler de cette atrocité, mais j'ai changé d'avis. Je veux que nous cherchions l'un et l'autre à découvrir l'auteur d'une méchanceté si noire. Oui l'on doit à la société, à la délicatesse,

de dénoncer les monstres qui se plaisent à troubler le repos, à désunir deux amis dont le bonheur est fondé sur le sentiment qui les lie. Dans ce cas, tous les ménagements, les égards deviennent criminels, et c'est se rendre complice du vice, que de ne pas les punir. Mais parlons d'autre chose, ces idées sont trop affligeantes ! Que ne peut-on toujours ignorer ce dont les hommes sont capables ! Je ne puis vous dire, cher Marquis, à quel point je suis content de la Vicomtesse. Sans être aussi tendre qu'elle le fut un moment pour moi, je l'ai retrouvée sensible, occupée de mon bonheur ; cette personne adorable semble être toujours combattue entre le désir de me bien traiter et la crainte de me donner trop d'espoir. Soit pitié, soit tendresse, il est des moments où son âme a pour moi une sorte d'abandon qui ne tient que de l'amour. Oui, mon ami, j'ai plus que de l'espérance ; j'attends tout du temps, de mes soins aussi tendres qu'assidus. Ah ! si je possède jamais son cœur, quel bonheur pour le mien de vous rappeler auprès d'elle ! De pouvoir réunir les deux objets de ma tendresse, et partager mon cœur entre l'amour et l'amitié ! Mais jusqu'au moment où mon triomphe sera certain, je vous le répète : je crains votre séduction, vos agréments ; auprès de vous, mon ami, qui peut espérer de plaire ?

Le Chevalier à la Baronne

Ce 14 décembre

Ah ! ma chère Baronne, il y a dans le monde des gens bien méchants et bien occupés à nuire ! Croiriez-vous que j'ai reçu une lettre anonyme où l'on me mande que le Marquis me trompe et voit la Vicomtesse à mon insu ? Je suis d'une colère affreuse. Il n'y a rien que je ne fasse pour connaître l'auteur de cette infamie. Ce soir, je redemanderai cet affreux écrit au Marquis, et je vous le montrerai pour que nous tâchions de reconnaître l'écriture. Vous savez avec quelle tendre complaisance le Marquis a consenti à ne plus voir la Vicomtesse ; je sais que c'est un sacrifice et qu'il a beaucoup d'amitié pour elle ; eh bien ! voilà comme il est payé de ce qu'il a fait pour moi ! On l'accuse, on veut que je le soupçonne ; on connaît bien mal mon cœur. Mais je l'avouerai : au moment où je dois concevoir l'espérance la plus douce, au moment où je lis dans les yeux de la Vicomtesse tout ce que vous m'avez appris, je suis jaloux de mon ami, oui jaloux, au point que si demain je triomphais de la Vicomtesse, je ne sais pas encore si je pourrais consentir qu'il revînt chez elle. J'ai beau me répéter que je suis aimé, que cette passion de la Vicomtesse pour le Marquis n'est qu'une feinte, elle a fait une telle impression dans mon âme, que je ne puis me défendre de la jalousie la plus

déraisonnable. Souvent même lorsqu'elle me parle de lui, je crois encore reconnaître dans ses paroles tous les symptômes de l'amour. Je sais que c'est une folie, que lorsque vous n'êtes pas jalouse, je dois être tranquille ; que l'embarras, la contrainte de la Vicomtesse me prouve le sentiment que je lui inspire et qu'elle veut combattre ; mais enfin l'excès de ma passion me rend excusable ; et peut-être lorsqu'il ne manquera plus rien à mon bonheur, n'aurai-je plus ces ridicules craintes. Je n'ai envoyé cette lettre au Marquis que pour lui montrer le peu de cas que j'en faisais ; à présent je m'en repens, j'ai peur de lui avoir fait de la peine, il valait mieux qu'il l'ignorât ! Je cours chez lui lui répéter encore à quel point je suis indigné de cette calomnie.

LETTRE C

Le Marquis à la Vicomtesse

Ce 14 décembre

À combien de remords ma faiblesse me livre ! Je n'étais que malheureux, maintenant je suis coupable. On pouvait me plaindre, on ne doit plus que me blâmer. Apprenez qu'une lettre anonyme a prévenu le Chevalier de notre entrevue ; loin

d'y ajouter foi, il en a été indigné. La lettre qu'il vient de m'écrire, est d'une tendresse, d'une confiance qui me tue et me rend mille fois plus coupable; c'est le plus sensible, le meilleur des amis que nous avons trompé! En vain les soins que je vous rends sont aussi purs que mon cœur, je n'en ai pas moins manqué à ma parole; l'embarras que j'éprouve pour répondre au Chevalier, m'avertit de mon crime. Que voulez-vous que je lui dise? Je l'ai trompé! Mais je n'ai pas assez d'usage de la fausseté, pour trouver les expressions qu'elle inspirerait peut-être à tout autre, et que ma plume cherche inutilement. Ah! croyez-moi, Madame, il est toujours temps de se repentir, et de réparer une faute que la faiblesse nous a fait commettre. Peut-être ne serai-je pas assez heureux pour que le Chevalier ignore toujours le tort affreux que j'ai eu envers lui, mais au moins je ne l'aggraverai pas en continuant à vous voir. Vous ne pouvez plus m'accuser ni de peu d'intérêt, ni d'insouciance sur vos malheurs; c'est en me rendant criminel que je vous prouve le pouvoir que vous aviez sur moi; je ne dois plus chercher qu'à réparer ma faute, qu'à fuir tout ce qui pourrait la dévoiler au Chevalier; mais puis-je espérer qu'il ne soit jamais désabusé? L'abominable auteur de cette lettre anonyme cherchera tous les moyens de lui montrer la vérité. Aujourd'hui mon ami m'aime, m'estime; demain, peut-être, il peut me haïr, me mépriser, et pour comble de malheur, je suis assez criminel pour le mériter! Cette idée est désespérante. Mais concevez-vous d'où peut venir cette lettre atroce? J'ai bien cherché des indices, je me perds dans mes réflexions. Ah Dieu! se peut-il qu'il existe sur la terre un monstre capable d'une action aussi noire! Que ne donnerais-je pas pour le connaître? Combien je trouverais de douceur à me venger.

Au moins ne négligeons rien l'un et l'autre pour pénétrer ce mystère effroyable ; l'espoir d'y réussir me retient encore ici ; sans cela je partirais avec la Baronne, et je suis sûr que vous ne voudriez pas vous y opposer ; si même dans quelques jours je perds l'espoir de me venger, je ne balancerai pas à m'éloigner ; croyez au moins que loin de vous, votre peine me sera toujours présente, et que je ne me consolerais de me séparer de vous, que par l'espoir de vous retrouver dans des temps plus heureux, et de vous rendre tous les soins de l'amitié la plus tendre.

LETTRE CI

Le Marquis au Chevalier

Ce 14 décembre

Combien je suis heureux, cher Chevalier, que votre tendre amitié et la connaissance que vous avez de la méchanceté des hommes m'aient préservé des soupçons que l'on voulait vous donner contre moi. Ah ! si j'avais été capable de vous tromper, je serais un monstre, et mes remords devraient être éternels. Heureusement votre cœur a pris la défense du mien, il n'a pu croire qu'en un instant j'aie pu trahir à la fois la délicatesse et

l'amitié ; m'eussiez-vous soupçonné, l'excès de votre passion pouvait vous rendre excusable, j'en aurais été affligé, sans me plaindre ; et sans dépit, sans colère, j'aurais essayé par mes larmes de ramener mon ami. Ce qui doit me consoler de l'outrage que l'on m'a fait, c'est que les projets de mes ennemis ne tourneront que contre eux-mêmes, et que tous leurs efforts pour rompre nos liens, ne font que les resserrer davantage. Mais plus je réfléchis, et moins je puis concevoir d'où peut partir cette trame abominable. Quel est donc l'être intéressé à troubler notre union ? De qui devons-nous nous méfier ? Ah ! cette incertitude est affreuse ! Il est cruel de songer que pour s'éclairer, il faut peut-être soupçonner des innocents ! Tantôt je désire de découvrir le coupable, tantôt je crains de le connaître : ferons-nous des recherches ? Laisserons-nous le crime dans l'oubli ? Je ne sais à quoi me résoudre. Quoique je sois le seul offensé, décidez, mon ami, le parti que nous devons prendre, je remets à votre prudence le soin de notre vengeance. Si vous croyez que nous devons mépriser ces atrocités, je cesserai d'en chercher l'auteur ; mon ami m'aime, il m'estime, c'est assez ; j'oublierai aisément un crime qui me prouve l'excès de sa tendresse.

Le père Clément à la Baronne

Ce 15 décembre

Vous savez peut-être, Madame, par Monsieur le Chevalier, le peu de succès de notre lettre anonyme ; je ne doute pas qu'il ne vous ait instruit de l'usage qu'il en a fait, cependant nous en retirons un très grand avantage, et le ciel nous sert au-delà de nos espérances. Monsieur le Marquis touché de la tendresse de son ami qui ne l'a pas soupçonné un moment, honteux d'avoir manqué à sa parole, ne veut plus retourner chez Madame la Vicomtesse ; j'en suis d'autant plus sûr, qu'après une lettre qu'elle a reçue hier de lui, elle s'est livrée au plus violent désespoir. Monsieur le Commandeur est arrivé, j'ai entendu toute leur conversation, elle n'a roulé que sur les moyens d'obtenir encore de Monsieur le Marquis de changer ses projets ; mais d'après la lecture que Madame la Vicomtesse a faite de sa lettre à Monsieur le Commandeur, j'ai peine à croire qu'il cède encore une fois, ils le trouveront inébranlable. Madame la Vicomtesse elle-même qui a cru voir dans sa démarche, plus que de la complaisance, paraît raisonnable, et semble se contenter de la certitude d'être aimée, car il ne faut pas vous flatter plus longtemps, Monsieur le Marquis l'adore. Monsieur le Commandeur a cherché à fortifier en elle ce moment de raison : voilà à peu près ce qu'il y a eu de plus

intéressant entre eux. Je suis fort inquiet de ma lettre, elle est entre les mains de quatre personnes fort intéressées à en découvrir l'auteur ; en vain j'ai contrefait mon écriture, il est peut-être possible de la reconnaître. J'ai peur que vous ne m'ayez fait faire une grande imprudence, je n'ai cependant pas balancé ; au moins ne pourrez-vous plus m'accuser de peu de zèle, mais il serait cruel que j'en fusse la victime.

Je ne vous ai rien mandé de l'entrevue de Monsieur le Marquis avec Madame la Vicomtesse, qui s'est passée devant Madame la Marquise et Monsieur le Commandeur : rien n'était intéressant ; beaucoup d'embarras, de contrainte, de tristesse, et l'on s'est séparé promptement.

LETTRE CIII

La Baronne au père Clément

Ce 15 décembre

Soyez tranquille ; vous me croyez donc bien peu de prudence ? Le Chevalier m'a apporté la lettre anonyme, je l'ai gardée sous prétexte de chercher à reconnaître l'écriture ; vous jugez bien qu'il y a longtemps qu'elle est dans le feu. Le Marquis sort de chez moi, il est fort triste ; il m'a parlé de partir dans peu pour

ma terre, concevez-vous tout mon bonheur ! J'ai su tellement fasciner les yeux du Chevalier, que non seulement il n'a rien dit de tous nos secrets à son ami, mais qu'il craint que ce ne soit moi qui l'en instruisse ; en vain le Marquis se conduit comme son ami le désire. L'espérance a doublé sa jalousie ; il voudrait le voir bien loin d'ici en l'aimant cependant à la folie. En vérité, les hommes sont aussi trop aisés à tromper.

LETTRE CIV

La Baronne au Chevalier

Ce 16 décembre

J'ai bien réfléchi à cette lettre anonyme, et je pense que le parti le plus raisonnable est de ne pas faire de recherches inutiles qui pourraient peut-être alarmer et compromettre des gens fort innocents. J'ai même brûlé cet écrit infâme, il ne doit rester aucune trace d'une calomnie aussi affreuse. Le Marquis est léger, quelquefois inconséquent, mais incapable de trahir son ami et ses serments. L'excès de ma jalousie m'a souvent égarée au point de le soupçonner, mais je m'en repen-tirai toujours ; je vous sais gré de n'avoir pas ajouté foi à cette méchanceté ; je n'ai pas eu moi-même un instant d'inquiétude,

et notre tranquillité mutuelle est un hommage que nous rendons à sa délicatesse ainsi qu'à sa fidélité.

Je vous l'avoue ; j'ai craint longtemps que par excès de confiance, vous n'eussiez la faiblesse de lui dire nos secrets. Je vous avais bien fait pressentir les inconvénients de cette indiscretion ; mais sans vous offenser, vous êtes assez malheureux pour que je puisse douter de votre pouvoir sur vous-même. Croyez que vous retirerez le fruit de votre silence. Vous convenez vous-même que la Vicomtesse est infiniment plus sensible pour vous ; suivez mes conseils, je vous répons de la victoire. Quant au Marquis, je me charge des torts que je vous fais contracter envers lui. Savez-vous qu'il veut partir avec moi ? Convenez que vous n'en êtes pas fâché ? Je trouve tout simple qu'il vous reste une apparence de jalousie. Je suis juste, je connais le cœur humain ; en vain je vous tranquillise, en vain avez-vous la preuve certaine que la Vicomtesse vous aime ; vous avez eu tant de raisons de croire qu'elle adorait votre ami, que de longtemps vous ne pourrez les voir ensemble avec tranquillité, j'en suis convaincue ; et malgré quelques affaires qui me retiennent à Paris, je vais presser notre départ, au lieu de le retarder ; vous savez à quel point votre bonheur m'est cher.

La Vicomtesse au Marquis

Ce 17 décembre

Tant de courage, de vertu, doit me montrer mon devoir. Oui, Marquis, vous m'apprenez ce qu'il faut que je fasse ; je serais trop coupable de vous exposer encore à manquer à vos engagements pour condescendre à ma faiblesse. Loin de vous demander de l'écouter, je suis la première à vous prier d'y résister. Peut-être même en me sacrifiant à votre délicatesse, puis-je vous donner une preuve de ma tendresse, plus grande, plus digne de nous deux, qu'en cherchant sans cesse à vous attirer lorsque tout nous sépare à jamais ? Je rougis, je tremble du danger que votre complaisance vous a fait courir. Grand dieu, si le Chevalier moins tendre, moins honnête, eût ajouté foi à cette abominable lettre, que serait-il arrivé ? Quels malheurs ne pouvait-il pas en résulter ? Et j'en aurais été la cause ! Je le sens, je suis inexcusable, et peut-être étais-je assez malheureuse, sans supporter encore le remords d'une faute envers vous. Oubliez-la, Marquis, rappelez-vous tout ce qui peut m'excuser, que votre cœur prenne auprès de vous la défense du mien ; il est des choses que vous pouvez vous répéter sans cesse, elles me rendent peut-être moins coupable ; hélas ! peut-être un jour serai-je moins malheureuse ! Tel est mon sentiment pour vous, que malgré tout ce qui nous sépare,

vous serez encore le plus grand intérêt de ma vie ; ne pouvant ni vous voir, ni vous suivre, ma pensée ne vous quittera point. La plus douce illusion me fera croire que je veille sur vos dangers, que je partage vos plaisirs ; et si quelquefois les circonstances, le hasard me rappelaient à votre souvenir, peut-être serez-vous touché de savoir que ni le temps, ni les malheurs n'ont pu détacher de vous la plus tendre des femmes. Cessez cependant de me faire entrevoir un moment dans ma vie, où je pourrai sans crainte, sans danger, me livrer à vous voir, sans cesse recevoir des soins que peut-être j'aurai mérités ; toujours mon cœur sera coupable en vous voyant ; et quand la mort nous enlèverait votre ami, ...je connais votre délicatesse, je l'approuve, je la partage, nous devrions compte de notre conduite à la mémoire du Chevalier ; le pleurant ensemble, vous ne verriez, vous ne désireriez en moi qu'une amie, et moi malheureuse... Mais je me tais : ma gloire m'avertit que je m'égare. Adieu, Marquis : au moins restez encore quelque temps à Paris, que je ne perde pas tout à la fois.

Le Chevalier à la Baronne

Ce 18 décembre

Ah ! ma chère Baronne ! chaque jour diminue nos espérances, au lieu de les augmenter. Je sors désespéré de chez la Vicomtesse, elle était plus froide, plus triste que jamais. Il y a quelques jours que le mot d'espoir ne l'effrayait pas, aujourd'hui celui d'amour est à peine souffert : il semble que mes soins la fatiguent, l'importunent ; je ne vois en elle que de la pitié, et ce sentiment même paraît toujours au moment de se détruire. Grand dieu, si l'on vous avait trompée ! Si mon bonheur n'était qu'un songe ! Jamais vous n'avez voulu me dire quelle était la personne de qui vous teniez ce secret si important ; hélas ! l'erreur me coûterait la vie, s'il était vrai que je fusse aimé ! Ne verrai-je donc jamais quelques légères traces de ce sentiment ? En vain l'on veut maîtriser l'amour, sans cesse il se trahit lui-même. Plus l'âme de la Vicomtesse est pure, et moins elle doit savoir cacher les mouvements qui l'agitent ; d'ailleurs, quand on lui supposerait tant de pouvoir sur elle-même, pourquoi tous ces caprices ? Cette inégalité ? Pourquoi, sans connaître la coquetterie, tour à tour me désespérer, et me rendre la vie ? Ah ! l'âme tendre qui sait se dérober à l'objet qu'elle aime, ne peut pas le tourmenter ; en se rappelant la faiblesse de la veille, elle s'en repent peut-être secrè-

tement, mais ne la répare pas le lendemain. En un mot, je ne puis m'abuser plus longtemps, je ne vois aucun indice de mon bonheur ; si mes craintes vous paraissent justes, n'ayez pas la cruauté de m'enivrer plus longtemps par un faux espoir : laissez-moi m'éloigner, et ne parlons plus d'un bonheur qui ne fut pas fait pour moi.

LETTRE CVII

La Baronne au Chevalier

Ce 18 décembre

Laissez-moi m'éloigner et ne parlons plus d'un bonheur qui ne fut pas fait pour moi. Voilà le plus beau projet du monde ; c'est calculer supérieurement. Le destin aurait bien raison de dire que les hommes se plaignent souvent de lui bien mal à propos. Pour un, véritablement malheureux, il y en a cent qui le sont par leur faute, et je crois que vous voulez en augmenter le nombre. Une femme honnête vous aime, elle feint d'en aimer un autre, pour échapper à vos poursuites ; vous le savez, vous redoublez de soins, et vous êtes tout étonné qu'après avoir eu assez de caractère pour trouver des moyens de défense si extraordinaires, elle ne vous cède pas en quinze jours. Chacun

a sa manière de voir. D'autres pourraient se dire, que ces caprices sont dans la nature, qu'ils doivent durer jusqu'au moment où la Vicomtesse laissera échapper son secret : qu'elle est enchantée de vous retrouver à ses pieds : qu'un moment après, elle meurt de peur que vous ne deviniez sa joie. On pourrait même imaginer encore, sans beaucoup de peine, qu'ayant vu la facilité avec laquelle vous aviez laissé le champ libre au Marquis, il y a quelque temps, elle peut douter de la vivacité de vos sentiments et les mettre à l'épreuve avant d'y céder. Car s'il est vrai que *l'amour se maîtrise si difficilement et se trahisse lui-même*, peut-être est-il vrai aussi qu'il ne se décourage pas tout de suite, et qu'il montre longtemps une extrême jalousie, sans en avoir le droit. Enfin, je le répète, tout cela tient à la manière d'envisager les choses ; moi, par exemple, à votre place, je regarderais cette tristesse, cette apparente froideur, comme l'effet de la victoire que je suis au moment de remporter. On tremble quelquefois de céder, quoiqu'on en soit fort tentée. Il est possible que cela jette une sorte de trouble dans l'âme d'une femme qui aime pour la première fois ; du moins cela s'est vu, mais vous, Chevalier, vous n'êtes pas de mon avis : partez, abandonnez tout ; que sait-on, peut-être est-ce très bien fait.

Le Commandeur au Marquis

Ce 19 décembre

Puisque nous sommes exposés à des méchancetés atroces, puisque enfin le diable s'en mêle et contrarie tous nos projets ; je trouve qu'il est assez raisonnable que vous ne voyiez plus la Vicomtesse. Je sais qu'elle-même a dû vous mander qu'elle y consentait ; mais cette pauvre femme a besoin de courage pour prendre un si grand parti ; elle me charge de vous demander en grâce de tâcher de la rencontrer quelquefois. Elle voudrait vous devoir ce qu'elle peut attendre inutilement du hasard. Elle ne vous demande pas de lui parler ; qu'elle vous voie, c'est assez, je n'y trouve aucun inconvénient ; je sais bien que c'est de la folie ; ...mais que voulez-vous ? Moi je suis bon homme, elle m'a touché et m'a fait assez bien comprendre le bonheur dont elle jouirait en vous apercevant seulement de loin. Je vous dirais bien, à peu près tout ce qu'elle m'a dit à ce sujet, mais le langage des amants ne m'est pas trop familier, je n'entends rien à tout cela. Le résultat est que je pense que vous ne pouvez pas trop lui refuser ce qu'elle vous demande, d'abord peut-être me le devez-vous ; car tout cela est excellent, mais j'ai l'embarras de tout ceci, je ne peux plus la quitter. Je ne fais pas autre chose ; jusqu'à présent elle m'a fort intéressé ; mais tout d'un coup cela n'a qu'à m'ennuyer, c'est fort possible.

Qu'est-ce que je deviendrai ? Tâchez donc d'adoucir les chagrins de cette pauvre Vicomtesse ; malgré moi, je serais homme à m'affliger toute ma vie de ses maux : j'enrage d'y penser.

LETTRE CIX

Le Marquis au Commandeur

Ce 19 décembre

Non, mon cher Commandeur, plus j'aime la Vicomtesse, et plus je serai inébranlable : non seulement je ne chercherai point à la rencontrer, mais je ferai même l'impossible pour l'éviter ; et comme le Chevalier m'a prié de cesser mes recherches sur l'auteur de cette lettre anonyme, et que rien ne me retient à Paris, je vais partir avec la Baronne pour sa terre ; je vous supplie même d'y préparer la Vicomtesse, et de l'assurer que rien ne pourra m'en empêcher. Chaque jour, chaque instant accroît la passion dont je brûle pour elle. Il faut la fuir ; celui qui par faiblesse a commis une faute, doit être mille fois plus sévère encore pour sa conduite. Certes, il n'y aurait nul inconvénient que le hasard me fit rencontrer la Vicomtesse, mais projeter de la voir ! Mais convenir avec elle

d'un moment ! d'un lieu ! Je frémis d'y penser. Mes remords me donnent de la force ; je sais ce qu'il en coûte de manquer à sa promesse. Cessez, cher Commandeur, de me proposer une chose impossible, laissez-moi le peu de pureté qui me reste.

LETTRE CX

Le père Clément à la Baronne

Ce 20 décembre

Madame, j'ignore par où tout cela finira, mais on presse vivement Monsieur le Marquis de revoir Madame la Vicomtesse. Comme je ne perds pas un mot de ses conversations avec Monsieur le Commandeur, je suis au fait de tout. Jusqu'à présent, Monsieur le Marquis se conduit à merveille ; mais si vous m'en croyez, vous presserez votre départ ; il aime secrètement Madame la Vicomtesse ; elle est charmante, il pourrait fort bien se laisser tenter. Ce n'est pas la faute de Monsieur le Commandeur, s'il ne réussit pas à la convaincre ; il fait bien tout ce qu'il peut. Il est vrai que Madame la Vicomtesse est si malheureuse que son état le touche, et qu'il emploie tout pour l'adoucir. Monsieur le Chevalier est venu aujourd'hui, il n'a

pas été mieux traité qu'à son ordinaire. Vous jugez que Madame la Vicomtesse qui ne s'était décidée à mieux le recevoir, que dans l'espoir de revoir son ami, ne garde plus aucuns ménagements, à présent qu'elle croit l'avoir perdu pour jamais. Il faut que vous ayez fasciné les yeux de Monsieur le Chevalier avec bien de l'adresse ; car malgré les froideurs de sa maîtresse, il est sorti assez content ; sa douceur, sa patience triomphent de tout. Un autre à sa place ne s'abuserait pas un seul moment ; n'espérez pas cependant que cette illusion dure longtemps : partez avant qu'elle finisse.

LETTRE CXI

Le Commandeur au Marquis

Ce 21 décembre

La Vicomtesse approuve votre départ, mon cher Marquis ; elle est peut-être même assez raisonnable pour le désirer. Mais au moment de la quitter pour toujours, lui refuseriez-vous de la voir ? C'est la seule et dernière grâce qu'elle vous demandera dans sa vie ; il serait trop barbare de la refuser ; nous choisirons un lieu assez caché pour que vous ne soyez pas exposé à la méchanceté : nous éviterons tout ce qui peut alarmer votre

délicatesse. La Vicomtesse ne sera pas seule, elle ne vous demande qu'un quart d'heure d'entretien ; tout vous oblige de donner ce moment à ses larmes. J'attends votre réponse avec impatience.

LETTRE CXII

Le Marquis au Commandeur

Ce 21 décembre

Vous deviez prévoir ma réponse, mon cher Commandeur ; dites à la Vicomtesse qu'elle tient mal sa promesse, et que dans sa dernière lettre, elle m'a juré de ne plus m'exposer à manquer à mes engagements. Sa demande ne fera que hâter mon départ ; c'est être presque coupable que de donner assez peu d'idée de sa fermeté pour que l'on vous propose si souvent un crime ; je ne puis ni ne dois voir la Vicomtesse ; le quart d'heure qu'elle demande, ternirait ma vie ; elle ne peut l'exiger. Ce n'est pas lorsqu'on a des torts que l'on doit en contracter de nouveaux. Je puis paraître insensible, barbare, mais enfin je ne trahirai plus mon ami ; me donnât-on la certitude qu'il ignorerait la faute que l'on me propose de commettre, je résisterais encore à tous vos efforts. C'est peu

de paraître pur aux yeux du Chevalier, je veux encore que ma conscience ne me reproche rien. D'ailleurs, que peut-elle espérer de cet entretien ? Il ne peut être que cruel pour tous deux, et c'est au moment que je me sépare d'elle pour la vie, que je dois l'éviter encore plus. Mes regrets, les siens sont assez justes, assez déchirants, sans vouloir encore les augmenter ; je m'en rapporte à votre amitié, cher Commandeur, pour adoucir ce que mon refus a de barbare et de cruel pour la Vicomtesse ; parlez-lui autant de mon tendre attachement pour elle, que de mon amour pour mes devoirs : dites-lui que c'est malgré moi, que je lui résiste ; dites-lui qu'il m'en coûte autant qu'à elle, et que c'est pour mériter son estime que je me résous à ce grand sacrifice. Jurez-lui que jamais ses bontés ne sortiront de ma mémoire ; enfin obtenez d'elle de ne pas accuser ma conduite d'insensibilité : cette injustice serait pour moi le plus grand des maux.

La Marquise à la Vicomtesse

Ce 22 décembre

Je ne suis pas contente de vous, ma chère Vicomtesse, je vous croyais plus raisonnable ; pourquoi par un moment de faiblesse, vouloir vous ôter tout le mérite du parti courageux que vous aviez pris ? Croyez qu'il n'y a point de privations volontaires qui ne finissent par devenir des jouissances pour une âme aussi honnête que la vôtre ; d'ailleurs, si cette entrevue que je désapprouve, ne dépendait que de vous, peut-être n'exigerais-je pas assez de force sur vous-même, pour que vous vous y refusassiez ; mais le Marquis ne consent point à vous voir, je doute même que vous l'obteniez de lui. Songez donc au rôle que votre faiblesse vous fait jouer ; est-ce celui qui convient à la pudeur, à la décence de votre sexe ? Est-ce au Marquis à vous montrer par sa conduite celle que vous devez tenir ? Ah mon amie ! pensez à votre gloire !... Le Marquis est au moment de partir ; encore deux jours de courage, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Ne mêlez pas les remords au chagrin que vous éprouverez en perdant l'objet de votre tendresse. S'il ne peut pas vous aimer, conservez au moins son estime ; d'ailleurs, que pouvez-vous attendre de ce moment que vous désirez si vivement ? Aussi tendre, aussi passionnée que vous l'êtes, serez-vous sûre de garder cette

retenue, ce pouvoir nécessaire sur votre âme, pour que l'excès de votre douleur ne fasse pas rougir vos amis de votre abandon ? Apprenez à douter de vous-même par la faute que vous voulez commettre ; c'est en craignant et sa faiblesse, et le danger qui nous menace, que l'on sait toujours l'éviter.

LETRE CXIV

La Vicomtesse à la Marquise

Ce 22 décembre

Ah mon amie ! que me parlez-vous et d'estime et de gloire ! Les gens heureux et tranquilles peuvent s'en occuper ; mais moi, j'ai tout perdu, je ne tiens plus à moi-même ; que me fait l'opinion, lorsque je ne pense plus qu'à la mort ?... Avez-vous pu croire que j'existerais loin de ce que j'aime ? Et ce moment apparent de calme et de raison ne vous peignait-il pas l'excès de mon désespoir ? Lorsque j'écrivais au Marquis que je cessais de m'opposer à sa barbare résolution, ne lisiez-vous pas dans mon cœur que je cétais malgré moi à la rigueur de mon sort ; que si j'eusse cru toucher cette âme de fer, j'aurais acheté ses soins par mes larmes... Au moins, il ne s'éloignait pas, je respirais le même air que lui ; mais dans deux jours il part, je

le perds pour jamais, et je renoncerais à l'espoir de le voir un moment ! De rencontrer ses yeux ! D'entendre dire de sa bouche qu'il n'oubliera pas la plus infortunée de toutes les femmes !... Ni raison, ni prières, ne feront rien sur moi ; si le barbare me refuse la dernière consolation que je lui demande, je suis capable de tout... Oui, je trouverai du charme à me perdre, rien ne pourra me retenir ; en quelque endroit qu'il puisse être, je saurai lui donner le spectacle affreux de ma douleur ; en m'avalissant, je le rendrai coupable aux yeux de l'univers ; ...et si je ne puis arracher un moment de pitié, on ne pourra me plaindre, sans détester sa barbarie.

LETTRE XCV

Le Commandeur au Marquis

Ce 23 décembre

Je vous envoie, mon ami, une lettre que la Marquise vient de recevoir de la Vicomtesse : jugez s'il serait prudent à vous, de refuser ce qu'elle vous demande ; vous seriez coupable de l'exposer à se perdre, et vraiment sa tête est partie ; je ne réponds plus de rien, vous courez risque de la voir arriver partout où vous serez ; elle en est capable, je vous en prévient ;

les femmes exagèrent quelquefois, mais non pas en fait de folies ; dans ces cas, leurs actions passent souvent leurs paroles : ...tout en vous pressant de céder à ses instances, je ne suis pas loin d'approuver votre refus. Je voudrais allier, s'il était possible, et votre raison, et la folie de la Vicomtesse. Il me vient une idée : trouvez-vous demain au bal de l'opéra ; étant bien masqué, personne ne peut vous y reconnaître ; j'y conduirai la Vicomtesse, elle causera avec vous sans aucun inconvénient ; et si cette complaisance ne peut la calmer, vous n'aurez rien à vous reprocher, alors je serai le premier à vous conseiller de partir, et de ne plus vous sacrifier pour une personne aussi déraisonnable... Ne vous refusez pas à ce projet, abandonnez-vous à mes conseils, et croyez que jamais votre ami ne vous engagera à manquer à l'honnêteté et à la délicatesse.

La Baronne au père Clément

Ce 23 décembre

Vos craintes étaient fondées ; le Chevalier s'abandonne au désespoir ; la Vicomtesse l'a si mal traité, qu'il ne m'est possible de lui rendre la plus faible lueur d'espérance ; il croit qu'on l'a trompé, peut-être que je l'ai trompé moi-même ; pour comble de malheur, le Marquis ne veut partir que dans deux jours ; je crains que son ami, dans un moment de douleur et de confiance, ne lui découvre toute ma conduite. Si dans la journée je ne trouve pas un moyen de prouver au Chevalier que la Vicomtesse l'aime, et que ses froideurs ne sont qu'une feinte : tout est perdu...

Le père Clément à la Baronne

Ce 23 décembre

Comment vous apprendre, Madame, la trahison la plus noire?... Comment se résoudre à vous percer le cœur ! Je le dois cependant, et je serais trop coupable de vous laisser ignorer votre sort... Vous êtes trompée, vous n'avez plus d'espérance ; ce soir Madame la Vicomtesse se rend au bal de l'opéra, Monsieur le Marquis doit s'y trouver ; l'heure, le lieu de leur rencontre, tout est convenu... Si je n'avais pas entendu moi-même ce fatal projet, je ne pourrais y ajouter foi... Qu'allez-vous faire ? À quoi pourrez-vous vous résoudre ? Croyez-moi, partez, abandonnez pour jamais un ingrat indigne de vos bontés, et qui sûrement les trahit depuis longtemps ; ...au moins, ne laissez pas ignorer vos projets à celui des hommes qui vous est le plus dévoué.

*Suite de la lettre de la Baronne,
interrompue par celle du père Clément*

C'en est donc fait, et mon malheur est certain !... Vous verrez par le commencement de ma lettre que je cherchais un moyen de rétablir la confiance du Chevalier ; j'étais loin de croire qu'il fallut m'occuper de la vengeance la plus terrible, et qui peut-

être intimidera pour jamais, et les amants parjures, et ceux qui les conduisent dans le crime par leurs fatals conseils.

Vous, par qui seul je puis exécuter mes projets, vous, le sûr dépositaire de toutes mes peines : voilà l'instant où votre adresse et votre courage me seront le plus nécessaires ; croyez que les récompenses que je vous ai promises passeront encore votre attente, si vous réussissez dans ce que nous allons entreprendre. Il faut aller trouver le Chevalier avec toute l'apparence d'un faux zèle pour ses intérêts ; il faut lui persuader qu'après avoir combattu inutilement la passion de la Vicomtesse pour lui, vous venez la lui avouer, non de sa part, mais presque de son aveu ; ...ajoutez qu'elle va ce soir au bal de l'opéra, et qu'il faut qu'il s'y rende, que vous ignorez quel est le dessein de la Vicomtesse ; mais que peut-être, voulant lui ouvrir son âme, le masque lui donne plus de confiance. Donnez surtout, toutes les probabilités possibles à vos discours ; songez que le Chevalier vous croira d'autant plus facilement que mes fausses confidences l'y préparent... Ajoutez que votre intérêt seul pour la Vicomtesse vous décide à ce ministère si peu convenable à votre état ; et que voyant le désespoir de cette femme infortunée, vous avez mieux aimé sacrifier vos principes, et la voir heureuse. En un mot, emparez-vous avec adresse de cette âme faible et sensible ; enflammez-la de la fausse espérance qui sera la base de ma vengeance... Les moments sont précieux ; songez que je ne vivrai pas jusqu'à l'instant où je recevrai votre réponse : je laisse à votre intelligence le soin de suppléer à tout ce que je pourrais avoir oublié...

Le Marquis au Commandeur

Ce 23 décembre

Cher Commandeur, je me repose sur vos soins et votre honnêteté. Vous sentez quelle prudence et quelle discrétion il importe que la Vicomtesse mette à cette entrevue que je me reproche ; engagez-la même à ne pas en parler à la Marquise qui, sûrement ne l'approuverait pas... Je voudrais bien que sa femme de chambre l'ignorât, mais elle la verra se masquer ; exigez d'elle de sortir par cette petite porte que vous connaissez. Grand dieu, à quoi me suis-je engagé ! Je sens à mes remords combien je suis coupable !... Songez que si vous vous éloignez un moment pendant le bal, que si la Vicomtesse dit un seul mot de cette malheureuse passion, je fuis sans vouloir l'entendre. Si l'on m'accuse injustement, si l'on découvre ma faiblesse, et que l'on m'en fasse un crime, vous pourrez au moins jurer que je suis innocent, et que c'est même malgré moi que l'apparence me condamne.

Le père Clément à la Baronne

Ce 23 décembre

Jamais projet plus hardi ne fut exécuté avec plus de succès, Madame... Je sors de chez Monsieur le Chevalier, mon air, mon maintien embarrassé, l'étonnement que lui causa ma visite inattendue, tout me servait, tout préparait ce que je devais lui dire ; ...au point qu'il avait déjà défendu sa porte avec précipitation, en me faisant entrer dans son cabinet, avant que j'eusse prononcé un seul mot. Ne reconnaissez-vous pas là les amants?... J'habite sous le même toit que Madame la Vicomtesse, je la vois sans cesse, en moi tout intéresse, tout peut être important. Je suis un dieu !... Comment vous peindre l'agitation, l'inquiétude, l'impatience de Monsieur le Chevalier ? Ses yeux étaient fixés sur les miens ; sa bouche était entrouverte, il semblait m'écouter même avant que de m'entendre ; à peine fûmes-nous seuls, que je lui parlai en ces termes : « Vous connaissez, Monsieur, jusqu'où peut aller mon attachement pour Madame la Vicomtesse, je dois toute mon existence à Madame sa mère, par elle je suis tout, sans elle je ne serais rien... C'était un tourment dans ma vie de me voir toujours dans l'impuissance de reconnaître tant de bontés et de soins ; enfin le ciel propice m'offre un moyen de prouver à cette famille respectable jusqu'où peut aller mon dévoue-

ment. Certes, il m'a fallu vaincre bien des obstacles et des préjugés pour me décider à la démarche que je fais ; mais il s'agissait de sauver une femme aussi intéressante que sensible, et rien n'a pu m'arrêter... Connaissez jusqu'où peut aller ma franchise : depuis longtemps Madame la Vicomtesse m'a fait l'aveu du sentiment coupable qui l'attirait vers vous, et depuis longtemps aussi je fais l'impossible pour le détruire ; mon devoir l'exigeait, et vous ne pouvez m'en savoir mauvais gré... Prières, conseils, menaces, tout a été inutile ; j'ai vu la passion triompher dans son cœur, de sa raison et de sa vertu ; elle me forçait même d'admirer secrètement tous les efforts qu'elle faisait pour résister à son penchant ; et ce feint attachement pour Monsieur le Marquis, est une des plus grandes preuves de force qu'une femme ait jamais donnée... Sans m'arrêter sur tous les détails, vous avez trop d'usage et d'expérience pour n'avoir pas vu promptement que ce goût apparent pour Monsieur le Marquis, n'était qu'un moyen adroit pour vous échapper, et qui prouvait même jusqu'à quel point vous étiez dangereux pour elle... Parlons de ma position, ...en existait-il de plus embarrassante ? Je voyais chaque jour cette femme, intéressante victime de ses principes, se détruire, se consumer sans aucun espoir d'adoucir ses peines ; la pitié me portait à la plaindre, peut-être même à ne plus l'éloigner de vous ; mais mon état, mon devoir, m'ordonnaient le contraire. Je ne vous dirai point tout ce que j'ai souffert : combien de fois j'ai prié le ciel de m'inspirer le parti que je devais prendre ; enfin mon attachement pour Madame la Vicomtesse l'a emporté. Voyant que je perdais sa confiance, que je lui enlevais la seule consolation des malheureux, la triste douceur de se plaindre, j'ai cessé de combattre sa passion pour vous, j'ai

même eu la faiblesse de lui laisser entrevoir que peut-être elle ferait de vains efforts pour y résister plus longtemps... N'étais-je pas excusable ? Je le répète ; il fallait la sauver, et c'était le seul moyen qui me restât. En effet, à peine m'eût-elle regardé comme un ami compatissant, au lieu d'un censeur sévère et redoutable, que cette indulgence a paru lui rendre une nouvelle vie ; je m'applaudissais du parti que j'avais pris, ...mais ce premier pas m'a mené plus loin que je ne comptais. Je n'ai pu plaindre longtemps cette passion malheureuse, sans paraître l'approuver ; forcé de l'approuver, comment ne pas la servir ?... En un mot, je suis un grand exemple du pouvoir de la compassion sur une âme sensible et faible... C'est le père Clément, c'est l'homme le plus austère ! que la pitié a conduit insensiblement à se charger du rôle le plus embarrassant, le plus contraire à ses principes... À quoi me réduit trop de sensibilité ! Je suis forcé de rougir à vos yeux du service que je viens vous rendre, peut-être pourrai-je vous paraître excusable ; c'est l'intérêt de celle que vous aimez, qui m'anime en ce moment ; c'est lui seul qui me conduit chez vous pour vous confier le besoin que son âme éprouve de s'épancher dans la vôtre... Vous jugez qu'après tant de combats, de résistance vaine, elle peut éprouver quelque embarras à vous ouvrir son cœur ; le masque seul pourra lui donner la force de vous parler... Ce soir, vous pourrez au bal : mais j'en dis trop ; ...mes remords, mon embarras, tout ferme malgré moi ma bouche encore étonnée de ce qu'elle a pu prononcer ; ...au moins, ne me mésestimez pas, ...le ciel m'est témoin de la pureté de mes intentions, et que si j'eusse vu quelque chose de coupable dans cette entrevue... Jamais... » À ces mots, Monsieur le Chevalier ne put contenir ses transports ; il se jeta dans mes

bras : ...inutilement je voudrais vous peindre l'excès de son bonheur et de sa reconnaissance... Qu'il vous suffise de savoir qu'il a tout cru sans balancer, qu'il me sait un gré infini d'avoir sacrifié mes principes, ma délicatesse à ses intérêts ; en un mot, j'ai sa confiance à tel point, qu'il m'a promis de ne point faire part de son bonheur à son ami ; il ne m'a fallu d'autre moyen pour l'y décider, qu'une raison maladroite à laquelle sa folle crédulité a mis toute l'importance possible. Je lui ai fait entendre aussi qu'il ne fallait pas qu'il vît Madame la Vicomtesse de toute la journée, de peur de l'embarrasser... Tout est convenu ; il restera chez lui, et attendra qu'un homme masqué que je lui ai annoncé, vienne le prendre ; je ne crains point que Monsieur le Marquis aille le trouver ; tout occupé de sa trahison de ce soir, ses remords l'éloignent de son ami. Il est assez plaisant de les voir tous deux s'aimer à la folie, se tromper l'un et l'autre, et peut-être se le reprocher secrètement : voilà les choses au point où vous les désiriez ; j'ignore quels sont vos projets, et ne puis les concevoir ; mais votre génie me rassure, je m'abandonne à vous... J'attends La Fleur, et votre réponse, avec impatience.

Le Commandeur au Marquis

Ce 23 décembre

Eh ! mon dieu, soyez tranquille, tout est prévu et convenu ; croyez-vous que je sois coupable d'une imprudence ? Je souperai avec la Vicomtesse, elle enverra coucher Rosalie, nous sortirons à minuit par la petite porte en question, dont la Vicomtesse seule a la clef ; personne dans la maison ne s'en doutera, nous rentrerons de même. Ma voiture sera restée dans la cour, et le suisse me verra ressortir comme à mon ordinaire... Puisque vous craignez le tête-à-tête, je ne quitterai pas la Vicomtesse ; je ferai le mari, êtes-vous content ?... Allons, à minuit sans faute ; un domino brun, masque blanc, barbe noire*, ...adieu ; nous n'avons rien dit à la Marquise, c'était au moins inutile.

* Barbe: « Frange qui occupe le bas d'un masque » (*Trésor de la langue française informatisé*).

La Baronne au père Clément

Ce 23 décembre

Votre intelligence, votre adresse passe toujours mes espérances ; il faut couronner votre ouvrage, et me donner un moyen de m'introduire chez la Vicomtesse, dès qu'elle sera partie pour le bal. Il est aussi de la plus grande importance que je sache comment elle doit être masquée ; en un mot, je suis de sa taille, et je veux me faire prendre pour elle ; le projet est dangereux, mais il doit réussir, et par lui ma vengeance va commencer ; ...surtout, suivez à la lettre ce que je vais vous prescrire. À minuit, La Fleur se rendra masqué chez le Chevalier qui le sera aussi ; on le conduira au bal ; le Chevalier n'a pas assez vu La Fleur pour reconnaître sa voix... Il faudra le placer, de manière que lorsque la Vicomtesse entrera, le Chevalier la voie distinctement ; à peine sera-t-elle arrivée, que vous viendrez me prendre pour me mener chez elle. La Fleur sera chargé d'empêcher le Chevalier de s'approcher de sa maîtresse, sous le prétexte seul d'une prudence exagérée ; à peine la Vicomtesse sera-t-elle perdue dans la foule, La Fleur dira au Chevalier de le suivre, et le conduira chez la Vicomtesse où je serai ; dès qu'il l'aura introduit dans la maison, il retournera au bal pour guetter l'instant où la Vicomtesse en sortira, et revenir en diligence m'en prévenir. Point

d'objections, de questions ; ...puis-je espérer d'être obéie ? Il faut que j'aie votre réponse dans un quart d'heure.

LETTRE CXXII

Le père Clément à la Baronne

Ce 23 décembre

Tout semble s'arranger pour vous servir, Madame ; par un hasard heureux qu'à la vérité je cherchais à faire naître, j'ai entendu de mon petit réduit tout le projet du bal. La Vicomtesse sortira à minuit avec Monsieur le Commandeur, par une petite porte qu'un de mes passe-partout ouvre à merveille. Madame la Vicomtesse sera en domino brun, masque blanc, barbe noire ; attendez-moi, j'irai vous prendre au moment juste, et soyez sûre que tout ce que vous ordonnez sera exécuté avec intelligence, exactitude et prudence.

La Fleur à la Baronne

Ce 23 décembre, à minuit,
écrite au crayon, du bal de l'opéra

Dans un instant le père Clément sera chez vous, Madame ; en vous masquant, n'oubliez pas une calèche de gaze blanche, que Madame la Vicomtesse a sur la tête*. Elle vient de passer devant nous avec Monsieur le Commandeur qui lui donnait le bras ; Monsieur le Chevalier n'a reconnu qu'elle ; j'ai eu de la peine à contenir ses transports, mais la crainte de la compromettre l'a retenu, surtout, lorsque je lui ai dit de l'attendre, et que dans un instant elle s'échapperait pour venir le trouver ; je ne l'ai quitté que deux minutes pour vous écrire ce billet important... Dans une demi-heure, nous serons chez Madame la Vicomtesse, à la petite porte en question... Soyez tranquille, je reviendrai vous attendre à temps, et ne vous laisserai pas surprendre.

* Calèche : « Coiffure de femme se repliant sur elle-même [...], utilisée pour se protéger du soleil » (*Trésor de la langue française informatisé*).

La Baronne au père Clément

Ce 24 décembre au matin

J'ai rempli mes projets, le Chevalier se croit heureux, et je dois tout attendre de ses transports et de sa jalousie, si je suis contrainte d'y avoir recours... Quelle nuit ! Combien elle sera fatale à mes ennemis ! À peine m'eûtes-vous laissée seule dans le boudoir de la Vicomtesse, que j'entendis du bruit à la petite porte ; c'était le Chevalier. Comment vous peindre ce qui se passa dans mon âme ? Mon parti était pris, il fallait se venger. Loin de frémir en voyant approcher l'instant qui décidait mon crime, je l'attendais avec impatience ; je dis plus, en vain tout était prévu, tout était calculé ; je craignais que quelque événement n'y mît obstacle malgré moi... Il s'agissait de tromper le Chevalier : s'il m'eût reconnue, je n'avais que la honte de ma faute, sans en retirer le fruit... À la vérité tout me servait, même taille que ma rivale, mêmes habits, le lieu, l'instant, une faible lumière, un amant dans l'ivresse ; son amour, ses transports eux seuls pouvaient me répondre du succès. Aussi, loin de m'y opposer, je ne cherchai qu'à les animer davantage, et je devins coupable avec toute l'apparence d'une modestie vaincue, mais tout l'abandon du délire et de l'amour... Vous jugez que je ne tardai pas à m'échapper des bras du Chevalier ; des larmes feintes et toute l'apparence du désespoir, me servirent de

prétexte pour ne pas prononcer une parole qui peut-être m'eût perdue... Un instant après, par un signal convenu, je fis entrer La Fleur avec précipitation, qui saisissant le Chevalier, l'entraîna malgré lui, en s'écriant que nous allions être surpris, et ne le quitta que lorsqu'il l'eut reconduit chez lui.

Vous me connaissez trop pour croire que le moindre remords puisse pénétrer dans mon âme ; je jouis au contraire de mon crime. J'admire en moi l'art profond par lequel je trompe à la fois mon amant et son ami, en préparant tout pour les perdre l'un et l'autre. Vous connaîtrez jusqu'où peut aller la vengeance d'une femme offensée... Je pars demain ; si le Marquis balance un instant à me suivre, c'en est fait, je ne garde plus aucuns ménagements, et j'accomplis mes affreux projets que cette nuit heureuse vient d'assurer. S'il consent à me suivre, peut-être ma tendresse pourra lui pardonner... Cependant, nous devons tout prévoir... Il ne faut pas douter un moment que le Chevalier au comble du bonheur, se reprochant sans cesse d'avoir manqué de confiance en son ami, ne se croie obligé de tout réparer par une indiscretion... Ne fût-ce même que par orgueil, il en serait capable ; dans ce cas, l'amour-propre est souvent le premier motif de la confiance... Heureusement les circonstances nous aideront à prévenir le danger qui peut en résulter. Le Marquis accoutumé à lire dans l'âme de la Vicomtesse, ne pourra pas ajouter foi aux discours de son ami, surtout lorsqu'il lui parlera de cette nuit cruelle où lui-même consommait son crime. Il ne doutera pas que sa raison ne soit altérée, et peut-être la lettre que je vais lui écrire y contribuera beaucoup... On m'annonce le Chevalier qui vient sûrement me faire part de son bonheur... Je continuerai ma lettre quand il sera parti.

Il faut avoir entendu notre conversation pour s'en faire une idée... Si vous saviez avec quelle peine ce pauvre Chevalier a laissé échapper son secret ! Ah ! sa discrétion le rend bien digne des faveurs qu'il a obtenues... Quelle âme ! Quelle sensibilité !... Si tous les hommes étaient comme lui, notre rôle serait trop aisé à jouer... Cependant malgré ma candeur, et l'intérêt que la sienne m'inspirait, j'ai pensé mille fois me trahir et rire jusqu'aux larmes de la précaution avec laquelle il me contait tout ce qui s'était passé cette nuit... Au reste sa reconnaissance est extrême, il m'a répété mille fois qu'il devait tout à mes conseils, à mes soins... L'embarrassant, est qu'il va de ce pas chez la Vicomtesse. S'il se conduit avec elle comme un homme qui a des droits, ...je ne sais pas trop ce qui en arrivera. Il n'y a pas d'autre parti à prendre que de leur persuader adroitement à tous qu'il est devenu fol... Mais la morale de tout ceci est que dans 24 heures, il faut que je parte avec le Marquis, ou que ma vengeance soit consommée.

La Baronne au Marquis

Ce 24 décembre

Que je vous plains, Marquis ! Combien votre cœur doit souffrir de l'état du Chevalier ! Je n'aurais jamais cru que l'amour malheureux pût avoir un effet aussi prompt et aussi fatal. Votre ami sort de chez moi, il n'est plus dans son bon sens ; pendant le peu de temps que nous sommes restés ensemble, il n'a pas eu un moment de raison. On ne se fait point d'idée de tous les écarts de son imagination ; ...enfin au moment où je sais par vous que la Vicomtesse le traite plus mal que jamais, il se persuade que cette nuit il a obtenu ses faveurs ; il a poussé l'extravagance jusqu'à me remercier des soins que je me suis donnés pour le faire réussir ; il croit me devoir son bonheur ainsi qu'au père Clément ; en un mot, rien n'approche du désordre de son esprit ; quel spectacle pour vous, cher Marquis ! Croyez-moi ; partons, éloignons de vos yeux un objet qui ne peut être que pénible pour vous. Je vous attends ce soir, nous prendrons des arrangements pour notre départ.

Le Chevalier au Marquis

Ce 24 décembre

Je sors de chez vous, cher Marquis, j'avais bien des choses à vous dire, bien des torts à réparer... Ah ! mon ami, je l'avoue ! J'ai manqué de confiance en vous ! Il y a même assez longtemps pour que ce soit un crime ; mais enfin tout doit m'excuser, mes amis l'exigeaient, il semblait que mon bonheur fût le prix attaché à la loi qu'ils m'imposaient... D'ailleurs, comment vous dire que cette passion de la Vicomtesse pour vous, n'était qu'un moyen adroit d'échapper à mes poursuites, et qu'elle n'a jamais aimé que moi ? Comment ne pas craindre que cette ruse innocente ne blessât mon ami ? Mais je connais son indulgence : il m'aime ; et loin de me faire des reproches, il ne sera occupé que de partager mon bonheur... Oui, cher Marquis, rien ne manque à ma félicité ; la Vicomtesse est à moi, je possède ce que la nature a produit de plus parfait... Hier au soir, cette personne adorable a mis le comble à mes vœux... Que de pudeur ! Que de grâce ! Au moment même de ma victoire, elle brillait encore de toutes les vertus que sa tendresse venait de me sacrifier. Cher Marquis, concevez-vous l'excès de mon bonheur ? Je brûle de vous voir pour le doubler encore en vous en parlant... Je vous quitte pour voler aux pieds de celle à qui je consacre ma vie...

Si vous saviez tout ce que la Baronne a fait pour moi, combien ses conseils m'ont servi ; ...je lui dois le charme de mes jours.

LETTRE CXXVII

La Vicomtesse au Marquis

Ce 24 décembre

Concevez-vous rien à la conduite de votre ami ? Ce que je peux croire de plus avantageux pour lui, est que sa raison est égale ; je ne puis même en douter un moment ; lui que j'ai toujours vu si soumis, si respectueux, n'a pas craint de me déplaire, et vient de se conduire avec une légèreté que l'homme le plus libre se permettrait à peine, près de celle qui lui aurait donné des droits... En vain ai-je voulu lui faire sentir à quel point il m'offensait, il n'a paru que choqué de tout ce que je lui ai dit ; raison, douceur, il n'a rien écouté ; ... il a même osé m'accuser de caprice ; il semble à l'entendre, qu'il ait tout obtenu de moi. Vous savez si jamais il a pu se flatter de la plus légère espérance... Quel parti prendre ? À quoi me résoudre ? Malgré sa folie, le Chevalier m'est cher ; il suffit que vous l'aimez pour qu'il m'intéresse. Je dois le ménager ; cependant je

ne puis m'exposer à le recevoir davantage ; je crains sa fureur, son désespoir, si je lui fais fermer ma porte ; ...jugez quel est mon embarras... Ah Marquis ! est-ce dans des moments aussi cruels que vous pouvez m'abandonner ? J'en appelle à votre honnêteté, à votre amitié pour moi. Voudriez-vous m'exposer aux fureurs, aux caprices d'un homme passionné dont la raison est égarée ? Quelles armes pourrais-je y opposer ?... Vous seul pouvez y mettre un frein, et me donner les moyens d'allier à la fois ce que je dois à l'amitié, ainsi qu'à moi-même... Ne croyez point que ce soit un prétexte vain pour vous retenir ; je vous l'avoue, mon parti était pris : j'étais décidée à ne plus m'opposer à votre départ... Oui, j'avais fait cet effort, j'aurais subi mon sort sans me plaindre, j'aurais peut-être eu même la force de vous cacher ma douleur, afin de ne pas empoisonner par mes larmes, le plaisir secret que vous éprouvez de vous bien conduire ; ...mais au moment où l'on perd ce que l'on aime, être encore exposée à la persécution d'un insensé dont on peut tout craindre ! Ce supplice est au-dessus de mes forces ; ...Marquis, l'ai-je mérité ? Et pouvez-vous m'y livrer ?

Le Marquis à la Vicomtesse

Ce 24 décembre

Il n'est que trop vrai, Madame, mon malheur est affreux, il est sans remède ; nous perdons l'un et l'autre, le plus sensible, le plus rare des amis. Sans avoir rien à nous reprocher, nous sommes cependant la cause involontaire du dérangement de son esprit ; ...il vient de m'écrire une lettre que j'arrose de mes larmes, et qui me prouve à quel point sa raison est altérée... Hélas ! au moment où renonçant au bonheur, j'espérais au moins jouir de l'apparence de la tranquillité, il faut la perdre pour toujours. Vous le savez, combien cette entrevue que je me reprochais, avait fait naître de calme dans mon âme ; jamais votre vertu, votre courage, votre raison, ne m'inspirèrent plus de respect et d'admiration ; en vous quittant, j'éprouvais une sorte de contentement de moi-même, qui ressemblait presque au bonheur. Je vous laissais moins malheureuse, décidée à tout employer pour adoucir les peines de mon ami, approuvant sa conduite, estimant même la force qui m'éloignait de vous ; enfin, loin de me faire des reproches, je me glorifiais de mon courage, en raison du sacrifice que je faisais... Tout est détruit, rien ne peut ni ne doit nous consoler ; le sort injuste semble vouloir que l'excès de notre malheur n'ait jamais eu d'exemple. Vous me demandez des conseils ! Et qui

peut en avoir plus besoin que moi?... Fuirai-je un spectacle qui me tue ? Resterai-je pour en être le témoin?... Ah ! n'exigez pas au moins que je décide une chose si importante sans y avoir beaucoup réfléchi... Hélas ! que de combats j'éprouve dans mon cœur ; je suis prêt à succomber à cet état affreux !... L'espoir de vous être utile en ce moment, peut seul m'empêcher d'y succomber.

LETTRE CXXIX

Le Commandeur au Marquis

Ce 24 décembre

Je ne voulais pas le croire, mais je ne puis plus en douter : je viens de voir une lettre de votre pauvre ami à la Vicomtesse ; il est fol ; ...il sortait de chez elle et lui mandait qu'il pouvait d'autant moins concevoir la manière dont elle l'avait traité, que la veille, elle avait comblé ses vœux ; ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que l'heure où il prétend avoir été heureux, est justement celle où nous étions au bal... Cette circonstance serait assez piquante, si nous n'aimions pas autant ce pauvre Chevalier... Il ne faut cependant pas nous désespérer, folie d'amour ne dure guère, il retrouvera sa raison quand sa

passion sera détruite^{*} : surtout si l'on parvient à l'éloigner de la Vicomtesse... Au reste il y a longtemps que je me doute que sa tête est un peu timbrée. Il était impossible qu'il aimât avec cette frénésie, s'il avait eu l'ombre de raison... Voilà un beau sujet de conversation pour nos femmes romanesques ! Je crois entendre déjà toutes les extravagances qu'elles vont dire entre elles à ce sujet ; *Quoi mon cœur ? Est-il vrai que c'est l'amour qui lui a tourné la tête ? Oui mon cœur, j'en suis sûre. Mon dieu que c'est touchant... Je ne connais pas le Chevalier, mais je sens que j'irais au bout du monde pour le voir... Mon dieu qu'on est heureuse d'être aimée comme cela. C'est à peu près comme si elles disaient : Mon dieu que l'on est heureuse de voir un homme bien souffrir pour nous, et servir de trophée à notre amour-propre. Car dans le fond, il n'y a que cette espèce de triomphe dont elles jouissent ; aussi je pardonne à la Vicomtesse, parce qu'elle n'a pas eu autant de tort que les autres, et qu'elle s'est encore mieux conduite dans tout ceci que l'on ne pouvait s'y attendre. Cependant, je ne peux me défendre d'un mouvement d'humeur contre elle, et si je ne l'avais pas vue au désespoir d'être la cause d'un malheur aussi grand, je perdrais toute estime pour elle. Il faut cependant que nous prenions un parti quelconque, et dans ce moment vous nous êtes de la plus grande utilité. Croyez-moi, vous ne pouvez vous empêcher de différer votre départ, à moins que vous n'ayez le crédit sur votre ami de l'emmener avec vous, ce qu'il y aurait de plus raisonnable ; mais je doute fort que vous y réussissiez.*

* Ségur écrit « il retrouvera sa raison quand sa raison sera détruite ». Nous proposons de remplacer le second « raison » par « passion ».

Le Chevalier à la Baronne

Ce 24 décembre

Ce qui m'arrive est-il concevable, ma chère Baronne?... Vous le savez, je vous l'ai dit hier au soir, rien ne manquait à mon bonheur... Eh bien ! aujourd'hui, je suis le plus malheureux des hommes !... Je doute encore si je rêve ; écoutez-moi, et jugez si jamais amant éprouva rien de plus cruel : ...enivré de mon bonheur, peut-être plus heureux encore que dans le moment même qui combla mes vœux, je vole ce matin aux pieds de ce que j'aime... Ce n'est point en vainqueur que j'entre chez la Vicomtesse, mes yeux seuls exprimaient mon bonheur, et craignaient même encore de faire baisser ceux qu'ils cherchaient à rencontrer ; à peine ma bouche ose-t-elle prononcer ce mot de reconnaissance ; il pouvait blesser la pudeur de celle que j'adore ; je me jette à ses pieds, des larmes de tendresse s'échappent de mes yeux. Ô désespoir ! Ô douleur mortelle ! L'étonnement, le froid le plus glacial est sa seule réponse ; mon empressement l'effraye, les caresses les plus innocentes sont regardées comme un crime ; je tremble, j'hésite, je n'ose demander la cause d'un changement aussi prompt ; ...et la cruelle ne craint point de me désoler en prononçant ce peu de mots : *...Est-ce vous, Chevalier, qui ne craignez pas de me déplaire ? Vous que j'ai toujours trouvé si*

soumis, si respectueux, comment ai-je mérité ce peu d'égards ?... Ah ! laissez-moi croire qu'un instant d'égarement vient de vous entraîner, et que vous vous en repentez assez pour que je vous pardonne.

Je l'avouerai, l'étonnement, la douleur s'emparèrent à tel point de mon âme, que je fus longtemps sans pouvoir prononcer un seul mot ; ...enfin revenu de cet état d'anéantissement, j'employai tout ce que l'amour put m'inspirer de plus tendre pour la toucher, pour retrouver près d'elle tous les biens que j'avais perdus... Inutiles efforts ! Mes prières ne furent point entendues, elle ne daigna seulement pas m'apprendre la cause de mon malheur ; et poussant la dureté jusqu'à paraître importunée de ma présence, elle demanda ses chevaux, et me laissa dans un état qu'il est impossible de peindre... Qu'ai-je fait ? Qu'est-il donc arrivé ?... Ah ! ma chère Baronne, j'ai la tête perdue ! Conseillez-moi, secourez-moi ; que dois-je faire ? Hélas ! mon bonheur n'est qu'un songe, et le réveil est affreux !

La Baronne au Chevalier

Ce 24 décembre

Comment ? Rien n'est plus aisé que d'expliquer les caprices des femmes. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous rende raison de la conduite de la Vicomtesse, et c'est me demander une chose si facile, que j'aurais mauvaise grâce de m'y refuser. En effet, notre sexe a si peu l'habitude de la dissimulation ! On lit si aisément dans son âme, qu'il faudrait avoir bien peu d'usage pour ne pas juger des causes qui le font agir et changer de conduite et d'idée d'un moment à l'autre... Cependant je l'avoue à ma honte ; toute femme que je suis, j'aurais peur de m'y tromper ; et peut-être même traiterais-je tous ces caprices avec assez peu d'importance pour ne pas chercher à les approfondir ; on pourrait bien vous conseiller d'en faire autant ; ...mais vous avez pris la chose tellement au grave, qu'on serait malvenue de se moquer un peu de vous. À vous entendre, tout est perdu ; il ne vous reste plus qu'à mourir, c'est bien fait de se livrer aux illusions, surtout quand elles nous rendent aussi malheureux ; ...et dans le vrai, il n'y a rien de plus raisonnable que vos craintes... Il est très simple qu'une femme qui vous aimait assez hier au soir pour ne rien vous refuser, ne se soucie plus de vous aujourd'hui, et veuille même rompre ses liens ; plus elle est honnête et sensible, plus il est naturel

qu'elle vous ait pris comme une passade ; et les personnes qui regarderaient la petite défense d'aujourd'hui comme une fantaisie dont on connaît vingt exemples, n'auraient pas le sens commun. Je suis pleinement de votre avis ; et si ma lettre a l'apparence du persiflage, vraiment je ne sais pas pourquoi. Je vois bien qu'il faut que vos amis prennent leur parti, et que vous ne résisterez pas à ce coup affreux. Au moins avant d'attenter à vos jours, consacrez vos derniers moments à l'amitié... Vous me trouverez chez moi à six heures ; ...adieu, le plus infortuné des hommes.

LETTRE CXXXII

Le Marquis au Chevalier

Ce 24 décembre

Au moment de m'éloigner pour longtemps, mon cher Chevalier, il me serait doux de revoir la Vicomtesse, de lui dire à quel point je jouis de votre bonheur ; en un mot, puisque vous êtes heureux, je dois lui témoigner ma reconnaissance. Je n'ai pas voulu sans votre aveu, rompre les engagements que j'avais pris avec vous ; ...mais à présent, vous ne devez plus y tenir. Ce petit moment de faiblesse qui vous rendait jaloux, ne doit

plus exister ; je crois donc que ma demande n'est pas indis-
crète, et que vous-même désirez autant que moi l'instant qui
réunira trois êtres destinés à s'aimer à jamais, en dépit du sort
et de l'envie. Je ne doute pas que vous n'eussiez trouvé très
simple, que sans attendre votre réponse, j'eusse volé chez la
Vicomtesse ; mais esclave de ma parole, je veux y être conduit
par vous, et retarderai même mon départ pour quelques jours,
pour jouir plus longtemps du plaisir de vous voir heureux...
Je vous écris ce petit mot de chez vous, où je comptais vous
trouver.

LETTRE CXXXIII

Le Chevalier au Marquis

Ce 24 décembre

Que me parlez-vous de bonheur ; ...mon ami, hélas ! vous
ignorez que par un caprice indéfinissable, la Vicomtesse vient
de me traiter plus mal que jamais ; hier j'étais tout, aujourd'hui
je ne suis plus rien : tendresses, prières, larmes, rien ne l'a
touchée, rien n'est écouté ; ...enfin je ne suis pour elle qu'un
étranger importun, que l'on supporte par pitié, que l'on
entend avec crainte, même avec frayeur ; mes plaintes sont

des injustices, mes transports sont traités de folies... Ah ! cher Marquis, que faut-il donc que je croie ? Comment deviner la cause de ses inconséquences inouïes ? Suis-je aimé ? Suis-je haï ? Quel état ! Hélas ! je n'ai donc eu l'apparence du bonheur que pour le regretter plus vivement !... Jugez, mon ami, si dans ces moments affreux, je puis vous mener chez la Vicomtesse ! Quel spectacle verriez-vous ! L'excès de ma douleur, de mon désespoir ! Ayez pitié de ma faiblesse, quand la jalousie viendrait même encore déchirer mon cœur, et s'opposer à ce que vous me demandez... Ne serais-je pas excusable ; tout m'inquiète ! Tout me tourmente !... Peut-être, hélas ! on me trahit... Pardon, cher Marquis, à quoi m'emporte un aveugle transport ; vous voyez qu'à peine, je sais ce que je dis, je sens ma raison au moment de s'égarer.

Le Marquis au Commandeur

Ce 24 décembre

Je viens de faire la démarche que l'honneur m'a inspirée avant de revoir la Vicomtesse, j'ai voulu que le Chevalier y consentît ; j'ai désiré même qu'il me ramenât chez elle, mais ma lettre n'a servi qu'à ranimer sa jalousie ; son style peignait dans sa réponse le désordre de sa tête. Désolé de trouver la Vicomtesse plus froide que sa folie ne la lui avait peinte, il se livre à tout son désespoir ; le plus affreux soupçon vient encore se mêler aux tourments qui l'agitent, il m'a presque fait entendre que je voulais le trahir ; en un mot, son égarement augmente de plus en plus, et me dicte le parti que je dois prendre ; dans ces moments affreux, puisque je perds mon ami, je me dois à la Vicomtesse, et veux tout sacrifier à sa tranquillité, je peux même dire à sa sûreté. Je cours chez la Baronne, et sous différents prétextes, je la déciderai à retarder notre départ ; elle connaît le malheureux état de mon ami, et fut même la première à m'en prévenir... Elle trouvera simple que je ne veuille pas m'éloigner dans des circonstances aussi malheureuses. Il ne faut que du temps pour décider le Chevalier à me suivre ; c'est à quoi je vais employer toute mon adresse et le peu d'empire que sa folie me laisse encore sur son esprit. Je vous supplie, cher Commandeur, d'instruire la Vicomtesse le plus tôt

possible du parti que je prends ; dites-lui même que je croirai ne pas blesser la délicatesse, d'après l'état de mon ami, de la voir quelquefois à son insu ; rassurez-la, tranquillisez-la ; l'espoir d'adoucir ses chagrins, est la seule consolation qui me reste.

LETTRE CXXXV

Le père Clément à la Baronne

Ce 25 décembre

C'en est fait, Madame, et vous n'avez plus d'espoir ; Monsieur le Marquis est décidé à ne plus partir, il compte même voir Madame la Vicomtesse à l'insu de son ami. Monsieur le Commandeur vient d'annoncer cette nouvelle à Madame la Vicomtesse, et j'ai tout entendu. La dernière visite de Monsieur le Chevalier s'est passée en larmes, en reproches ; il s'est livré ce me semble au plus violent désespoir ; j'ignore le parti que vous allez prendre, mais il est urgent de vous décider ; les choses ne peuvent rester plus longtemps dans l'état où elles sont, sans un grand danger pour nous.

La Baronne au père Clément

Ce 25 décembre

L'arrêt était prononcé avant que vous ne le dictassiez ; le Marquis me quitte dans l'instant, et vient de décider son sort en refusant de partir ; j'ai su lui cacher ma colère sous une complaisance apparente ; mais je n'écoute plus ni tendresse, ni pitié ; je m'abandonne à toute ma rage, mon cœur ulcéré oublie l'amour dont il était enivré et n'est plus tourmenté que par la soif de se venger. Courez, volez chez le Chevalier, ne craignez point de déchirer son cœur, en lui découvrant la trahison du Marquis. Il est trop à plaindre et trop malheureux pour ne pas vous croire ; d'ailleurs, ajoutez que vous n'annoncez rien que vous ne puissiez prouver : ...et que s'il veut ce soir même, vous le rendrez témoin du crime du Marquis ; surtout, n'oubliez pas de couvrir votre trahison du voile de l'intérêt le plus vif, et d'une sorte de pitié : opposez-vous vous-même à tout projet de vengeance. Laissez-vous presser longtemps avant de lui donner la preuve de son malheur, qu'il vous demandera sûrement avec instance ; animez longtemps sa colère, son dépit, en refusant de la servir... Enfin, après avoir employé tout ce que l'adresse et la fausseté pourront vous inspirer pour assurer nos projets, donnez rendez-vous à dix heures au Chevalier dans le bois de Vincennes, à un carrefour

indiqué ; ...recommandez-lui de se rendre de bonne heure dans une auberge du bourg ; vous lui prescrirez de rester caché jusqu'à la nuit, de peur que l'on ne le voie ; promettez-lui de le conduire à la fin du jour à une petite maison où le Marquis et la Vicomtesse doivent se rendre l'un et l'autre pour consommer leur trahison* ... Je ne vous en dis pas davantage, La Fleur que je vous enverrai, vous dictera votre conduite ; j'attends tout de votre zèle et de votre prudence ; voilà l'instant où je dois recueillir le fruit de vos soins ; jugez quelle récompense vous pouvez attendre, si nos projets réussissent ; tâchez de décider le Chevalier à se rendre à l'auberge indiquée même avant midi, et de s'y bien cacher ; vous pouvez lui faire croire qu'en y allant plus tard, il pourrait être vu par les gens de son ami, qui l'en préviendraient.

Il est très important pour vous qu'il ne passe pas la journée à Paris, où mille circonstances pourraient renverser nos projets.

* « Petite maison » : « Maison située dans un lieu discret et destinée ordinairement à des rendez-vous galants » (*Trésor de la langue française informatisé*). Ségur consacre un développement de son ouvrage *Les femmes* (1803) aux petites maisons, cet « hommage hypocrite que le libertinage rendait à la décence », « ces asiles secrets de la volupté » (édition de 1819, tome II, p. 189-190).

La Fleur à la Baronne

Ce 25 décembre

Tout sera prêt ce soir, Madame, j'ai gagné le concierge de la petite maison ; il consent à vous l'ouvrir, pourvu que vous n'en disiez rien à son maître qui est absent pour quinze jours ; la maison est fort jolie, le jardin a un mur commun avec le bois, et une petite porte qui y donne ; ...près du salon se trouve un cabinet séparé par une simple cloison, d'où l'on peut entendre distinctement ce que l'on y dit ; une des fenêtres donne sur l'escalier : voilà je crois tout ce que Madame la Baronne désirait ; la maison appartient à quelqu'un qui n'est nullement de sa connaissance... D'après les ordres de Madame, je vais instruire le père Clément de tout, j'ai rendez-vous avec lui dans un café, où l'on ne peut nous surprendre ; je mériterai la confiance dont Madame la Baronne m'honore, par mon zèle et mon respect.

La Baronne à La Fleur

Ce 25 décembre

Suivez exactement l'instruction que je vais vous donner ; ... à dix heures du soir vous vous rendez dans le bois de Vincennes, au carrefour que le père Clément vous indiquera ; il y sera avec le Chevalier ; vous les conduirez tous deux à la porte de la petite maison qui donne dans le bois, et vous les introduirez l'un et l'autre dans le cabinet dont vous m'avez parlé, qui est proche du salon ; vous laisserez ouverte la fenêtre qui donne sur l'escalier ; surtout, n'oubliez pas que le laquais de la Vicomtesse que vous avez gagné, se trouve avec sa livrée à la petite porte, quand le Chevalier entrera.

Le père Clément à la Baronne

Ce 25 décembre

Je n'ai nul mérite au succès de notre entreprise, Madame ; quand je suis arrivé chez Monsieur le Chevalier, il était plus que préparé à recevoir les impressions que je voulais lui donner ; comment n'aurait-il pas ajouté foi à mes discours, puisque même avant de me voir, les soupçons les plus violents agitaient son ami ; une lettre que Monsieur le Marquis lui a écrite, dans laquelle il lui demande de revoir Madame la Vicomtesse, l'a rendu suspect à ses yeux. Jugez à quel désespoir il s'est livré, lorsque je lui ai appris toute l'étendue de son malheur ; d'abord il en a été tellement accablé, qu'il n'a pu proférer une seule parole, mais ce silence s'est bientôt changé en des transports de colère que j'ai bien eu de la peine à calmer ; selon vos conseils, je me suis défendu longtemps de lui donner la preuve de ce que je lui disais, lui conseillant même de mépriser une maîtresse et un ami qui le trahissaient ; mais enfin, je me suis rendu à ses instances : sans vous ennuyer par de plus longs détails, je l'ai vu partir pour Vincennes, la rage et la mort dans le cœur ; il est allé seul, et m'a promis de suivre à la lettre tout ce que je lui prescrivais ; l'espoir qu'il a de se venger me répond de sa soumission et de sa prudence ; soyez donc bien tranquille ; tout doit réussir, ou toutes les apparences sont fausses.

La Baronne au Marquis

Ce 25 décembre

Cher Marquis, vous allez rire de ma fantaisie, mais vous connaissez les femmes et leurs caprices... Il m'est venu ce matin la plus drôle d'idée... Vraiment il faut que je sois folle : enfin n'importe, j'exige de votre complaisance de vous prêter à ce que je vais vous demander. Il y a une petite maison charmante au bois de Vincennes, elle est jolie à tourner la tête, le maître est absent, son concierge consent à nous l'ouvrir, je veux ce soir vous y donner à souper : je ne dis pas qu'il n'y ait une sorte de projet à cette proposition : ...Marquis, il y a bien longtemps que nous sommes unis ; le temps, toutes nos petites querelles, mes injustices, votre légèreté, mille choses enfin ont refroidi nos amours... Peut-être une tendre fantaisie me fait-elle espérer que la volupté du lieu, le piquant du moment, un peu plus d'art de ma part, de la galanterie de la vôtre, nous rappellera quelques-uns de nos beaux jours... Ah ! combien d'amants brouillés seraient encore unis, si chacun de leur côté eussent gardé l'un pour l'autre cette sorte de coquetterie mutuelle de désir de se plaire qui fait tout le charme de l'amour : la nature seule peut faire naître ce sentiment, mais c'est de l'art que dépend sa durée. À ce soir donc, cher Marquis, venez me prendre à 9 heures, n'y manquez pas, au moins cela

vous distraira de tous les chagrins que vous cause votre pauvre ami : je trouve fort simple que vous restiez à Paris pour lui, que vous lui rendiez des soins, mais il n'est pas juste que je vous perde tout à fait, et vraiment je ne vous vois plus.

LETTRE CXLI

Le Marquis à la Baronne

Ce 25 décembre

Bon ! Quelle folie ! Quoi sérieusement vous voulez que nous allions à cette petite maison ; si cela vous plaît, il faut bien vous obéir, mais tâchons au moins que l'on n'en sache rien ; on trouverait peut-être cette extravagance moins simple qu'elle ne vous le paraît. C'est précisément parce que nous sommes amis depuis longtemps que cet enfantillage pourrait paraître ridicule ; d'ailleurs, ma chère Baronne, ma tendresse vous répond plus de moi que tout l'art dont vous me parlez et dont vous n'avez pas besoin... Le sentiment qui m'attache à vous est plus solide, plus profond que jamais, et s'il perd à vos yeux ce doux prestige que l'on appelle amour, il n'en existe pas moins dans mon âme ; cependant comme je me suis fait une loi de me dévouer à tout ce qui peut vous plaire malgré le

chagrin qui me dévore, je serai chez vous à 9 heures, et vous disposerez de moi. Je suis d'une inquiétude mortelle, je viens de chez le Chevalier, l'on m'a dit qu'il était sorti seul, à pied, et qu'on ne l'attendait que ce soir : où peut-il être allé ? Dans l'état où il est, comment a-t-on pu le livrer à lui-même... J'ai grondé ses gens qui m'ont répondu qu'il avait défendu qu'on le suivît. Adieu, ma chère Baronne, à ce soir.

LETTRE CXLII

La Marquise au Commandeur

Ce 25 décembre

Je m'adresse à vous pour savoir des nouvelles de nos amis communs ; depuis quelques jours je n'en ai nulles nouvelles. La Vicomtesse même ne m'a pas écrit un mot ; je croyais chaque jour qu'elle viendrait me voir, ce qui m'a empêchée d'envoyer chez elle : est-il vrai qu'elle est allée à la campagne ? Ce parti serait le seul raisonnable ; depuis longtemps je le lui avais conseillé, et sans l'étourderie du Marquis, nous serions à présent dans une de ses terres où elle aurait évité bien des chagrins, et trouvé le bonheur et la tranquillité. Je ne lui sais pas mauvais gré de l'avoir négligé depuis si longtemps : dites-

lui, je vous en prie, que la véritable amitié s'affecte, et ne se choque point. Peut-être a-t-elle trouvé mes conseils un peu sévères, souvent l'indulgence nous attire, et la raison et la franchise nous éloignent : cependant, je ne me reproche point celle que j'ai employée pour combattre sa faiblesse ; si elle m'en sait mauvais gré, un jour elle me rendra justice, et ne verra dans ma conduite que l'intérêt le plus tendre et le plus vrai... Je l'aime trop pour n'être pas affligée du froid qui règne entre nous, mais en connaissant ses torts, je n'en suis pas moins portée à les oublier ! Qu'elle dise un mot, mes bras lui seront ouverts ; ne fût-elle que malheureuse, je croirais lui devoir mes soins, et peut-être même auraient-il une telle douceur pour moi, que je n'aurais nul mérite à les lui offrir... Soyez, Monsieur, l'organe de mes sentiments pour une amie si chère... Et recevez tous mes compliments.

Le Commandeur à la Marquise

Ce 25 décembre

Soyez bien tranquille, Madame, la Vicomtesse se porte à merveille, elle n'est point à la campagne, et grâce au ciel les choses tournent de manière à ne plus nous laisser aucune inquiétude ; vous savez sûrement l'état malheureux du Chevalier et l'effet cruel que les rigueurs de la Vicomtesse ont produit sur lui ; comme sa folie le porte à croire qu'il a triomphé de votre amie, vous jugez la position fâcheuse où elle se trouve. Le Marquis toujours esclave de sa parole, voulait s'éloigner et ne plus revoir la Vicomtesse, mais heureusement je lui ai fait entendre raison : non seulement il reste, mais il consent à voir votre amie à l'insu du Chevalier dont la jalousie est égale à la folie ; par ce moyen nous évitons tous les inconvénients qui pourraient résulter de la bizarrerie de toutes ces circonstances. Notre but est de tâcher à force d'adresse et de douceur, de décider le Chevalier à partir avec son ami ; il n'y a que lui qui puisse avoir du crédit sur son esprit, et c'est même cet espoir qui a décidé le Marquis à céder à nos instances... Je vous assure que tout cela m'a donné beaucoup de peines et de soins, mais comme je vois qu'ils réussissent et que nous touchons au moment de voir rétablir le calme parmi nous, je me sais gré de ma conduite et ne me plains point du

tourment que j'ai éprouvé depuis quelque temps... Soyez indulgente, Madame, et songez à la position de la Vicomtesse ; peut-être alors jugerez-vous sa conduite avec moins de rigueur ; elle vous aime plus que jamais ; l'embarras d'avoir eu l'apparence d'un tort avec vous, l'empêche d'aller se jeter dans vos bras, mais aussitôt qu'elle saura que vous la recevrez bien, elle ne tardera pas à vous donner les preuves que son amitié pour vous est toujours la même. Recevez mes hommages respectueux.

LETTRE CXLIV

La Baronne au père Clément

Ce 25 décembre

Homme pusillanime que vous êtes ! Et que pouvez-vous craindre ? Est-ce au moment de couronner votre ouvrage, qu'un crime de plus doit vous effrayer ; ce crime n'est-il pas nécessaire à notre sûreté ? Sans la mort de la Vicomtesse, de cette rivale odieuse, sans la perte de tous mes ennemis, puis-je jouir en paix du fruit de ma vengeance ? Quand je serais assez faible pour écouter quelques remords, pourrions-nous sans nous perdre abandonner nos projets ? Renoncer à la vie n'est

rien ; mais l'ignominie, le supplice affreux de s'être livrée au mépris, sans en retirer le fruit ; quelle affreuse idée ! Est-ce le sort que vous me réservez ?... Craignez tout d'un cœur déchiré que vous réduirez au désespoir ; espérez tout au contraire, si vous servez sa haine et sa fureur ; je ne cherche point à vous abuser par de vaines promesses, le même paquet que je vous envoie, renferme à la fois le poison subtil que je destine à ma rivale, et des billets au porteur pour la somme de cent mille francs ; la moitié de ma fortune est employée à vous séduire ; refuserez-vous à la fois une somme considérable, et l'assurance de l'impunité ?

LETTRE CXLV

Le père Clément à la Baronne

Ce 25 décembre, à 7 heures du matin

Plus d'obstacles, plus de craintes, Madame, vos intérêts et m'animent et m'enflamment ; je rougis de la faiblesse que j'ai osé vous témoigner ; disposez entièrement de moi ; c'est sans réserve que je me livre à vous. Monsieur le Chevalier nous attend à l'auberge indiquée, je vole au rendez-vous, mon zèle me reproche les instants que je perds.

LETTRE CXLVI

Le Marquis au Commandeur

Au bois de Vincennes, à 10 heures du soir

Accourez, cher Commandeur, suivez l'express que je vous envoie, il vous conduira où je suis... La détestable Baronne a mis le comble à ses forfaits, ...mon malheureux ami en est la victime; je ne puis vous en dire davantage, je ne sais ni ne vois ce que j'écris.

LETTRE CXLVII

Le Commandeur à la Vicomtesse

Apprenez, Madame, la trame la plus noire, le crime le plus affreux; à peine ai-je le temps de vous écrire; sachez seulement en peu de mots que l'infâme Baronne a eu la barbarie d'attirer le Chevalier dans le bois de Vincennes, auprès d'une petite maison dans laquelle elle avait donné un rendez-vous

au Marquis ; son dessein était de faire croire au Chevalier que vous y étiez avec son ami, d'exciter par là sa jalousie et sa fureur ; elle n'a que trop bien réussi ; les cruelles préventions qu'on avait su lui inspirer, votre livrée à la porte, tout était fait pour tromper ce malheureux amant ; à peine a-t-il vu paraître le Marquis, qu'il s'est précipité sur lui, et s'est percé le cœur lui-même par le fer de son ami qui ne voulait que se défendre ; on l'a porté tout sanglant dans cette fatale maison, et ses yeux mourants ayant vu la Baronne : ...trop tard il a reconnu son erreur ; c'est dans ce moment affreux que l'on a apporté à cette détestable femme la lettre que je vous envoie, et qui a dévoilé son crime à mes yeux.

Copie de la lettre du père Clément à la Baronne

J'ai rempli mes engagements, Madame ; je ne doute pas qu'à présent vous ne soyez vengée : je vais vous soumettre ma conduite. Neuf heures sonnaient lorsque j'arrivai à l'auberge ; La Fleur m'avait précédé, Monsieur le Chevalier m'attendait avec une impatience sans égale ; nous nous acheminâmes vers la petite maison ; il faisait si sombre, que je conduisais Monsieur le Chevalier par la main à la lueur d'une lanterne sourde ; nous nous plaçâmes dans le chemin qui conduit à la petite

porte, et par lequel Monsieur le Marquis devait venir à pied ; on ne se fait point d'idée de l'état affreux de Monsieur le Chevalier ; mais jugez de son désespoir, lorsque nous fûmes arrivés plus près de la maison, et qu'il vit distinctement le laquais que nous avions aposté, avec la livrée de Madame la Vicomtesse ; dès que cet homme nous aperçut, il joua parfaitement son rôle ; il s'enfuit précipitamment, et se perdit dans l'obscurité ; le premier mouvement de Monsieur le Chevalier fut de le poursuivre ; mais comme je m'y opposai, il se jeta dans mes bras, répandit un torrent de larmes : je sentis que ses jambes fléchissaient, une sueur froide couvrit tout son corps ; ...il se laissa tomber sur ses genoux, en répétant plusieurs fois : « Ah ! Marquis ! Ah ! mon ami ! Quoi vous !... Vous !... » Comme je m'occupais à le calmer, nous entendîmes du bruit dans le chemin, c'était Monsieur le Marquis ; à peine son ami l'eût-il aperçu, que malgré nos efforts, il se précipita sur lui l'épée à la main...

J'avoue, Madame, qu'en ce moment, le remords, l'épouvante, me saisirent à tel point, que je m'enfuis vers l'auberge, sans jeter les yeux sur cette scène sanglante dont j'ignore l'issue ; prenez pitié de ma faiblesse, mon âme bourrelée par mon crime m'ôte les facultés de remplir tous vos projets ; et ne pouvant me résoudre à attenter sur les jours de Madame la Vicomtesse, je sens que la fuite est le seul parti qui me reste ; ...peut-être m'accuserez-vous de peu de délicatesse, d'oser emporter le don que je dois à vos bontés, mais la nécessité me maîtrise malgré moi ; banni pour jamais, sans appui, sans secours, que deviendrais-je ? La misère la plus affreuse serait mon partage... Vos bienfaits me préservent de ce malheur ; jugez, Madame, si rien pourra jamais diminuer ma

respectueuse reconnaissance. La Fleur a voulu me suivre, pouvais-je me refuser à la marque d'attachement qu'il me donne ?

* * *

À peine la Baronne eut-elle lu cette lettre, qu'elle entra dans une fureur qu'il est impossible de peindre ; nous eûmes une peine infinie à l'empêcher de tourner sa rage contre elle-même ; loin de se repentir de son crime, elle a même osé nous dire que son seul regret était de n'avoir pu couronner sa vengeance ; ses imprécations, sa rage toujours renaissante, étaient un spectacle affreux pour le malheureux Chevalier qui, dans les bras de son ami, détournait à chaque instant un œil mourant pour fuir l'aspect de la Baronne : on entraîna bientôt ce monstre loin de lui ; ...mais à cet instant les transports furieux de cette femme barbare furent poussés à tel point, que tout à coup son esprit s'est aliéné, les mots de vengeance, de jalousie, sont les seuls qui sortent de sa bouche ; la violence même est nécessaire pour préserver ce qui l'entoure de sa furie ; son visage, dit-on, a tellement pris l'empreinte de ses atrocités, que si la curiosité porte à s'approcher d'elle, on est repoussé dans le même moment par l'horreur qu'inspire sa vue. Laissons cet affreux tableau, parlons de l'infortuné Chevalier qui, jusqu'au dernier soupir, ne s'est occupé que de vous ; à peine a-t-il eu la force de prononcer quelques mots, qu'il a employé le peu de temps qui lui restait à vivre, à demander pardon au Marquis d'avoir pu le soupçonner ; « courez, ajouta-t-il à son ami, courez chez la Vicomtesse, dites-lui que

je meurs pour elle, et que j'emporte dans le tombeau le remords affreux d'avoir pu soupçonner la candeur, la vertu même. Ô mon ami ! puissiez-vous obtenir mon pardon !... Aimez-la, ...unissez-vous !... Qu'elle ne hâisse pas ma mémoire !... Et que, ... » À ces mots, il expira dans nos bras ; rien n'égalait la douleur, le désespoir du Marquis... Je vous quitte, Madame, pour lui prodiguer les soins de l'amitié la plus tendre.

Quel exemple effrayant ! Puisse-t-il du moins servir de leçon aux âmes faibles qui, se livrant à leurs passions, n'en prévoient pas les suites funestes.

Bibliographie

- Broglié, Gabriel de, *Séjour sans cérémonie. 1757-1805 ou La gaieté libertine*, Paris, Perrin, coll. « Présence de l'histoire », 1977, 331 p. Ill.
- Corneille, Pierre, *Théâtre choisi*, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1956, xxiii/809 p. Édition de Maurice Rat.
- Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne pendant une partie des années 1775-1776, et pendant les années 1782 à 1790 inclusivement par le baron de Grimm et par Diderot. Troisième et dernière partie. Tome V*, Paris, F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, No. 10, 1813, 699 p. Le compte rendu de *La femme jalouse* se trouve p. 487-488.
- Damours, Louis, *Lettres de mademoiselle de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*, Amsterdam, François Joly, 1787, 3 vol. Paru anonymement.
- Delmas, André et Yvette, *À la recherche des « Liaisons dangereuses »*, Paris, Mercure de France, 1964, 485 p.
- Dorat, Claude-Joseph, *Les sacrifices de l'amour ou Lettres de la vicomtesse de Senanges, et du chevalier de Versenai*, Paris, Le Promeneur, 1995, xiv/303 p. Préface d'Alain Clerval.
- Gay, Sophie, *Salons célèbres*, Paris, Calmann-Lévy, 1882 (nouvelle édition), 265 p.
- Graffigny, Françoise de, *Lettres d'une Péruvienne*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Vif », 2002, 362 p. Ill. Édition présentée, établie et annotée par Jonathan Mallinson.
- Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 6, 2011, lxvii/969 p. Ill. Édition établie, présentée et annotée par Catriona Seth.
- Lee, Yunsoo, « La postérité des *Liaisons dangereuses*: roman, théâtre, cinéma (1782-2010) », Paris, Université de Paris-IV, thèse de doctorat, 2011.

- Melançon, Benoît, « Épistolarité et libertinage. Note sur quelques romans du tournant des Lumières », dans Jean-François Perrin et Philip Stewart (édit.), *Du genre libertin au XVIII^e siècle*, Paris, Desjonquères, coll. « L'esprit des lettres », 2004, p. 272-284.
- M. l'A.D.L.G., *La femme vertueuse ou Le débauché converti par l'amour*, Paris, La table ronde, coll. « La petite vermillon », 370, 2012, 340 p. Édition établie, présentée et annotée par Claudine Brécourt-Villars.
- Omacini, Lucia, *Le roman épistolaire français au tournant des Lumières*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 82, 2003, 279 p.
- Racine, Jean, *Théâtre complet*, Paris, Garnier, coll. « Classiques Garnier », 1953, xxxii/744 p. Édition de Maurice Rat.
- Séгур, vicomte de, *La femme jalouse*, À Paris, Chez Henry, Libraire, rue Taranne, Fauxbourg St. Germain, 1790, [iv]/228 p. Paru anonymement.
- Séгур, vicomte de, *Œuvres diverses du vicomte J.-A. de Ségur, contenant ses Morceaux de Littérature, ses Poésies fugitives; la Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux, et Mme de Maintenon. Précédées d'une notice sur la vie de l'auteur*, Paris, Dalibon, libraire, Palais-Royal, Galeries de bois, n° 218, 1819, 430 p.
- Séгур, vicomte de, *Les femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social chez différens peuples anciens et modernes*, Paris, Raymond, Libraire, rue de la Bibliothèque, N.o 4, près du Louvre, Chaumerot Jeune, Libraire, Palais-Royal, Galeries de bois, N.o 188, 1819, 3 vol. (Édition originale : 1803)
- Van Crugten-André, Valérie, *Le roman du libertinage 1782-1815. Redécouverte et réhabilitation*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 9, 1997, 510 p.
- Versini, Laurent, *Laclos et la tradition. Essai sur les sources et la technique des Liaisons dangereuses*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1968, 793 p.

Table des matières

Introduction

7

Note sur l'établissement du texte

22

La femme jalouse

23

Bibliographie

245

